La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges

**Michèle Coltelloni-Trannoy
(dir.)**

CTHS

An abstract graphic on the right side of the cover, consisting of three concentric circular shapes. The outermost shape is a thick, dark reddish-brown arc. Inside it is a lighter, grayish-white arc, and the innermost shape is a solid dark gray circle. The graphic is partially cut off by the right edge of the cover.

La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges

Michèle Coltelloni-Trannoy (dir.)

DOI : 10.4000/books.cths.993

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508716

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Nombre de pages : 89

Référence électronique

COLTELLONI-TRANNOY, Michèle (dir.). *La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*.

Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015

(généré le 10 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/993>>.

ISBN : 9782735508716. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.993>.

© Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

**La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés
et ses pièges**

Sous la direction de

Michèle COLTELLONI-TRANNOY

ÉDITIONS DU CTHS
2015

Ministère de l'Éducation nationale,
de l'Enseignement supérieur et de la Recherche

Congrès national des sociétés historiques et scientifiques
139^e, Nîmes, 2014

Collection Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques,
Version électronique
ISSN 1773-0899

TABLE DES MATIÈRES

Introduction, Michèle COLTELLONI-TRANNOY

Darya PEVEAR

*Traduire la littérature en Mésopotamie : comment et pourquoi ?
Les textes suméro-akkadiens du I^{er} millénaire avant J.-C.*

p. 7

María-José ESTARÁN-TOLOSA

*Traducir la cultura
Traducción y romanización en las
inscripciones bilingües del Occidente romano*

p. 16

Irina FALKOVSKAYA

*Ambigüité de la Traduction
Entre l'Antiquité et les Temps Modernes*

p. 26

Moreno CAMPETELLA

*Un traducteur italien de Galien au XVI^e siècle : Giovanni Tarcagnota
et le courant galénique du Cinquecento en Italie*

p. 37

Éliane ITTI

Madame Dacier : de la traduction d'Homère à la défense d'Homère

p. 48

Andrea BRUSCHI

*Lire et traduire : le rôle de la page écrite dans l'apprentissage
des langues étrangères pour les élites.
France, XVII^e - XVIII^e siècles*

p. 57

Jan VANDERSMISSEN

Les traductions de récits de voyage et leurs arrière-plans politiques

p. 68

Pierre FABRE

*Les traductions de Frédéric Mistral en langues étrangères
Du local à l'universel*

p. 78

Introduction

Michèle COLTELLONI-TRANNOY,
Président de section,
Professeur d'histoire romaine à l'université Paris-Sorbonne,

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

L'éventail des articles qui ont examiné les problématiques liées à la traduction est particulièrement large : du point de vue chronologique, puisqu'ils intéressent des pratiques observées depuis l'époque suméro-akkadienne (I^{er} millénaire avant J.-C.) jusqu'au XX^e siècle ; du point de vue typologique, dans le sens où ils concernent des textes religieux, littéraires, médicaux, des récits de voyage ou des manuels d'acquisition des langues étrangères comme des documents épigraphiques de l'Antiquité romaine ; enfin les objectifs qui sous-tendaient leur existence étaient aussi bien scientifiques que politiques et, dans tous les cas, les enjeux dépassaient largement le simple souci de trouver le mot juste et le désir de toucher un public autre que celui de la « langue source ». Si les contributions semblent assez bien réparties sur l'ensemble des grandes périodes historiques, à l'exclusion du Moyen Âge (2 pour l'Antiquité, 2 pour la Renaissance, 2 pour les Temps modernes et 2 pour l'époque contemporaine XIX^e / XX^e siècle), le déséquilibre n'en est pas moins en faveur des époques « centrales », de la Renaissance au début du XIX^e siècle : cela n'est assurément pas un hasard, quand on sait la place qu'occupe la Renaissance, à la suite de l'Antiquité romaine, dans l'élaboration d'une culture de la traduction, au point d'être « par excellence l'ère de la Traduction » (Irina Falkovskaya). Pour les lettrés romains comme pour les humanistes de la Renaissance, le savoir se construit en intégrant des pans entiers de cultures « autres », de manière à les transformer pour en faire une culture nouvelle. Les pratiques de traduction n'étaient, bien entendu, pas limitées à ces deux époques et les régions multiculturelles se prêtaient particulièrement bien au bilinguisme et aux traductions. En témoignent les traductions de textes littéraires sumériens en langue akkadienne dans le contexte de la formation des grands empires du I^{er} millénaire av. J.-C., qui accordent une place majeure au savoir intellectuel : la transmission de la langue morte qu'était le sumérien constitue ainsi « le premier témoignage d'une réflexion que l'on peut véritablement qualifier de philologique et exégétique » (Darya Pevear). À l'époque romaine, les régions qui disposaient d'une écriture avant l'installation des Romains sont également celles qui ont donné lieu à des bilingues, autant d'occasions de traduire le latin en une langue locale ou l'inverse. La contribution qui se consacre à ce matériel épigraphique (Maria-José Estaran-Tolosa) s'appuie sur des documents ibériques et surtout africains (latin-punique et latin-libyque). C'est à la Renaissance que l'on doit le passage de la « traduction libre » à la « traduction fidèle », adoptée depuis lors dans tout le monde savant, et l'un des artisans majeurs de ce concept est Louis Le Roy, qui s'inscrit aussi dans le projet d'enrichir la langue française tout en transmettant des connaissances (Irina Falkovskaya). C'est également l'objectif que poursuit Mme Dacier, dont les traductions d'Homère (*Iliade* et *Odyssée*, 1711-1716) firent longtemps autorité et furent republiées jusqu'au XX^e siècle : mais, dans son cas, la passion de transmettre la beauté du texte grec et de réhabiliter Homère s'alliait à un sens poussé de la polémique puisque Mme Dacier fut l'un des plus ardents champions des « Anciens » dans la querelle qui les opposait aux « Modernes » (Éliane Itti). La transmission de savoirs techniques (médecine, langues étrangères, géographie) fait l'objet de trois contributions. La première (Moreno

Campatella) s'attache à étudier quel fut l'impact de la terminologie de Galien, à travers les traductions italiennes du XVI^e siècle réalisées elles-mêmes à partir de traductions latines (de même époque) du texte grec, sur la création du lexique scientifique italien moderne. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'apprentissage des langues étrangères appartient désormais à la culture nobiliaire européenne : l'article (Andrea Bruschi) s'attache à suivre l'évolution des modalités d'apprentissage de l'italien (mais également de l'anglais) en France, qui était centré sur l'analyse de la langue écrite ainsi que sur l'acquisition de la culture et de l'histoire du pays, tout en restant en partie tributaire des méthodes d'acquisition du latin. Enfin, la concurrence qui ne cessa de se renforcer entre la France et l'Angleterre (Jan Vandersmissen) pour la connaissance et la maîtrise de l'Afrique, entre le XVIII^e et le XX^e siècles, fut un moteur majeur de la rédaction et de la traduction des récits de voyage français et anglais : l'expertise coloniale s'appuyait d'emblée sur les connaissances géographiques dont la diffusion (grâce à la traduction) était un enjeu de poids. Le Congrès du CTHS se déroulant à Nîmes, il était légitime que le poète occitan Mistral fût représenté, grâce à une contribution (Pierre Fabre) qui mettait l'accent sur la dimension universelle (et non pas régionale !) de son œuvre : les multiples traductions – à commencer par celle dont il fut l'auteur, en français – sont d'abord évoquées avant que l'étude ne s'attache à quelques choix que les traducteurs ont opérés pour rendre compte de l'onomastique ou de certains faits culturels provençaux.

Traduire la littérature en Mésopotamie : comment et pourquoi ? Les textes suméro-akkadiens du I^{er} millénaire avant J.-C.

Darya PEVEAR,
Doctorante,
EPHE, Section des Sciences religieuses

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Une région multilingue et multiculturelle

La Mésopotamie a toujours été, depuis les temps les plus anciens, une région multiculturelle et, par conséquent, multilingue. Dans un tel contexte, la traduction devait tenir une place centrale, même si les textes ne reflètent que de manière limitée son importance. On avait certainement recours à des traducteurs et interprètes lors des échanges commerciaux et diplomatiques entre la Mésopotamie et ses pays voisins, mais différentes populations coexistaient également dans la région même, parmi lesquelles les Sumériens et les Akkadiens. Leur contact prolongé, visible à travers les textes dès le III^e millénaire avant J.-C. et remontant certainement au-delà des témoignages textuels, a eu pour conséquence la formation d'une véritable culture bilingue, que nous appelons la culture suméro-akkadienne.

L'akkadien et le sumérien sont deux langues radicalement différentes. L'akkadien est une langue désormais bien connue, qui appartient à la famille des langues sémitiques, tandis que le sumérien, une langue à structure agglutinante, n'est rattaché à aucune des familles de langues connues à ce jour. Pourtant, ces deux langues ont eu une grande influence l'une sur l'autre, tant au niveau de leur grammaire que de leur syntaxe ou encore de leur lexique. Au-delà des interférences linguistiques, la culture sumérienne a été adoptée et adaptée par les Akkadiens, tant sur le plan religieux qu'idéologique et culturel.

Les traductions de textes littéraires – objet de la présente étude –, attestées à partir de la deuxième moitié du II^e millénaire et durant tout le I^{er} millénaire avant J.-C., reflètent la volonté de perpétuer une culture ancienne de grande valeur, la culture sumérienne, tout en la rendant acceptable dans une autre langue, l'akkadien, dans un nouveau contexte politique, celui des grands empires du I^{er} millénaire avant J.-C., et dans un cadre intellectuel où le savoir tient une place centrale.

J'aborderai d'abord brièvement la question de la transmission du sumérien et de l'établissement des premiers textes bilingues (lexicaux, religieux et littéraires). Puis je présenterai plus en détail la mise en pratique de la traduction, en donnant quelques exemples de règles et méthodes de traduction, telles que le recours à des graphies spécifiques, la question problématique de la traduction des formes verbales, le traitement de l'imagerie divine, le recours aux ajouts et omissions, à la traduction analytique, à l'homonymie, etc. Enfin, j'aborderai la question de la raison d'être de ces traductions, en évoquant les raisons du choix du texte à traduire, la traduction comme exercice de philologie et comme reflet de la pensée mésopotamienne. Je montrerai ainsi que la traduction littéraire joue un rôle important dans la culture du I^{er} millénaire avant J.-C., alors même que le sumérien est une langue morte depuis le début du II^e millénaire avant J.-C. Elle représente donc le premier témoignage, dans l'histoire, d'une réflexion que l'on peut véritablement qualifier de philologique et exégétique.

La transmission du savoir en Mésopotamie

La « fin » du sumérien

Le moment ainsi que les circonstances exactes dans lesquelles le sumérien est devenu une langue morte sont des problèmes encore débattus à ce jour, mais la plupart des spécialistes s'accordent pour dire qu'au début du II^e millénaire avant J.-C., cette langue n'était plus parlée dans les rues des cités mésopotamiennes, et n'a continué d'être parlée, comprise et transmise que dans le cadre scolaire, religieux et plus généralement intellectuel¹. C'est d'ailleurs au début du II^e millénaire qu'une grande majorité des textes littéraires sumériens connus à ce jour a été mise par écrit, d'abord sous forme monolingue sumérienne, puis, quelques siècles plus tard, sous forme bilingue. Ces textes ont donc été rédigés par des scribes dont le sumérien n'était pas la langue maternelle et pourtant, ils en avaient une excellente connaissance.

Le sumérien devient, à partir de cette époque, la langue du savoir et de la religion et le restera jusqu'à la fin de l'ère cunéiforme. L'enseignement est majoritairement dispensé dans cette langue dans les écoles scribales, et tous les textes copiés dans le cadre scolaire sont rédigés en sumérien, alors que les textes de la vie quotidienne (lettres, lois, traités...²) sont tous rédigés en akkadien. À l'exception de quelques rares textes, la place de l'akkadien dans l'enseignement nous échappe, et pourtant, l'existence des documents de la vie quotidienne est bien la preuve que l'akkadien devait lui aussi être enseigné à l'école. Il est clair qu'à cette époque, le sumérien était encore suffisamment bien connu pour être le vecteur principal du savoir.

L'établissement des premiers textes bilingues

L'akkadien, lingua franca du Proche-Orient

La situation commence à changer à partir du milieu du II^e millénaire avant J.-C., lorsque des versions bilingues de textes sumériens commencent à apparaître. À cette époque, l'akkadien devient progressivement la *lingua franca* de tout le Proche-Orient ancien, servant de langue commune pour les relations diplomatiques, de l'Égypte à l'Elam et jusqu'en Anatolie centrale. Dans ce contexte, le sumérien, devenu indissociable de l'akkadien, se propage également dans toute la région. Les textes bilingues établis à cette époque sont donc de natures très variées.

Les listes lexicales

Il peut s'agir de listes lexicales, connues d'abord sous forme monolingue sumérienne, mais dont on établit désormais des versions en deux langues³, voire même en trois ou quatre langues dans certaines régions de la périphérie où l'akkadien n'est pas la langue principale de la communication (on pense notamment aux listes multilingues d'Ougarit⁴, d'Emar ou de Hattusa).

Ces listes sont souvent comparées aux dictionnaires bilingues d'aujourd'hui, mais la réalité est bien plus complexe, car elles ne représentent pas toujours des traductions d'une langue vers une autre ; par exemple, il existe un exemplaire de la liste des noms divins *An-Anum*, rédigée en quatre langues (sumérien, akkadien, hourrite et ougaritique⁵), qui est en réalité une mise en parallèle de différents panthéons, avec des équivalences artificielles, créées pour l'occasion, contenant des divinités inventées et des

1. Voir par exemple, C. Woods, *Bilingualism, Scribal Learning, and the Death of Sumerian*, p. 95-124, pour un état récent de la question de l'extinction du sumérien.

2. D. Charpin, *Lire et écrire à Babylone*, p. 86.

3. A. Cavigneaux, *Lexikalische Listen*, p. 616-617.

4. J. Nougayrol, *Textes suméro-akkadiens des archives et bibliothèques privées d'Ougarit*, p. 246-249.

5. A. Cavigneaux, *Lexikalische Listen*, p. 617.

équivalences surprenantes (par exemple, un dieu sumérien équivalant à une déesse ougaritique (^dUtu-Šamaš = > Šapšu)⁶.

D'autres listes, comme les listes grammaticales, pourraient avoir joué un rôle dans l'enseignement du sumérien⁷. Elles présentent des paradigmes sumériens avec des équivalents akkadiens. Dans la réalité, ces paradigmes ont rarement été utilisés comme outil pour l'établissement de traductions ; elles représentent plus une volonté de dresser un tableau grammatical théorique complet qu'un véritable outil grammatical.

Les hymnes en dialecte emesal

L'*emesal* est un dialecte sumérien caractéristique des hymnes religieux. Ces hymnes, dont les plus anciens exemples remontent à la fin du III^e millénaire avant J.-C., étaient encore chantés dans les temples, en sumérien⁸, jusqu'à la fin du I^{er} millénaire avant J.-C., époque à laquelle ils ont été pourvus de traductions interlinéaires partielles. Les hymnes sont très répétitifs, et les versions akkadiennes ne traduisent alors que les versets où la structure de la phrase change⁹. Ces traductions n'étaient donc pas lues durant les cérémonies cultuelles.

La religion est un domaine où l'on observe une tendance plus marquée pour le conservatisme ; le changement et l'évolution ne sont pas aisément admis. De plus, il est important de tenir compte du fait que ces hymnes sont parmi les textes les plus copiés de l'histoire de la Mésopotamie. Le sumérien était certainement considéré comme un garant d'authenticité et de respect de la tradition, et les versions akkadiennes de ces textes n'étaient que des supports de lecture, des aide-mémoire, ou des aides à l'apprentissage pour les jeunes prêtres ; elles n'avaient donc qu'un rôle secondaire dans la pratique religieuse.

Les textes littéraires

Quelques textes littéraires sont également copiés sous forme bilingue. Comme les textes religieux, ils sont rédigés en format interlinéaire, une ligne akkadienne succédant à chaque ligne sumérienne, mais ces traductions sont généralement extensives, et il est très rare que le scribe omette de traduire une ligne.

La plupart des textes sumériens connus à l'époque paléo-babylonienne cesse d'être copiée durant le II^e millénaire avant J.-C.¹⁰, mais une petite dizaine de textes continue d'être transmise, notamment dans le cadre des grandes bibliothèques royales de l'époque néo-assyrienne et néo-babylonienne. Ce sont les textes qui nous intéressent aujourd'hui. Ces traductions ont un rôle à la fois politique et culturel et, même si elles sont très peu nombreuses par rapport à la très grande documentation de type divinatoire et scientifique contenue dans ces bibliothèques, leur rôle n'est pas négligeable.

Longtemps, ces textes bilingues ont servi aux assyriologues de base pour la reconstitution de la langue sumérienne ; ils ont été une aide précieuse à la compréhension de sa grammaire et de son lexique. Mais, plus récemment, quelques chercheurs ont choisi de se pencher sur ces bilingues pour ce qu'ils représentaient à l'époque de leur établissement, à savoir de véritables travaux de philologie et d'exégèse¹¹. Pour mettre en avant ces aspects, il est nécessaire d'étudier les deux versions du même texte de manière dissociée, pour tenter de déterminer la manière dont les scribes du I^{er} millénaire avant J.-C. comprenaient les textes sumériens plus anciens.

6. A. Tugendhaft, *Gods on Clay*, p. 18-19 (sous presse).

7. J. Black, *Sumerian Grammar in Babylonian Theory*.

8. S. Maul, *Küchensumersich oder hohe Kunst der Exegese ?*, p. 253.

9. H. Limet, *Observations sur les bilingues suméro-akkadiennes*, p. 608.

10. M. Cohen, *Sumerian Hymnology : The Eršemma*, p. 2.

11. S. Seminara, *La versione accadica del Lugal-e, la tecnica babilonese della traduzione dal sumerico e le sue regole*, 2001.

Les procédés de traduction

Il est impossible de dresser ici un inventaire complet des procédés de traduction, mais il convient de citer néanmoins quelques exemples. Ils représentent tous des passages où la version akkadienne s'éloigne d'une manière ou d'une autre de l'original sumérien. Il est en effet bien plus difficile d'analyser les procédés de traduction lorsque les deux langues correspondent littéralement, et c'est d'ailleurs ce qui se produit le plus souvent. Ce n'est que lorsque les deux textes divergent que l'on peut tenter d'analyser les procédés ayant abouti à une telle divergence.

L'emploi des signes

La traduction akkadienne a souvent recours à une abréviation, le signe MIN, qui correspond à notre *Idem*, là où le sumérien comporte des noms propres divins ou des noms de lieux. Le texte est donc conçu comme bilingue dès le départ, et la traduction ne peut exister indépendamment de son original ; le scribe qui avait accès à ce genre de tablette devait systématiquement se référer à la phrase sumérienne pour savoir précisément de qui ou de quel endroit il était question, ce qui est d'ailleurs facilité par le format interlinéaire des tablettes.

Plus rarement, d'autres mots de la phrase peuvent être rendus au moyen du signe MIN, ce qui peut parfois poser problème. Par exemple, au verset 16 de l'épopée de *Lugalbanda*¹², on trouve la phrase suivante :

Sumérien	^d nin-ka-si mi ₂ -tuku-tuku ama-ra me-te ġar
	Ninkasi, la femme experte, expose les attributs pour la mère...
Akkadien	[^d] <i>siris</i> MIN MIN
	Siris « idem » « idem »

L'akkadien ne peut être compris que si l'on se réfère à la ligne sumérienne où tous les éléments sont explicités¹³.

La conjugaison

Il est difficile de rendre de manière exacte les formes verbales sumériennes, car le système verbal akkadien est radicalement différent du système verbal sumérien. Les scribes ont donc élaboré un système d'équivalences artificiel même si, dans les textes littéraires, c'est surtout le contexte qui a guidé leurs choix de traduction¹⁴.

Par exemple au verset 187 de l'*Angim dimma*¹⁵, le *marû* sumérien (correspondant plus ou moins au présent) est traduit en akkadien par un impératif (alors même que le présent existe en akkadien avec la forme accomplie) ; le sens est globalement le même, mais le ton de la phrase est différent.

Sumérien	[ša ₃ -ga]-zu mu-un-na-ab-be ₂ bar-ra-zu mu-un-na-ab-be ₂
	<i>tu lui dis</i> ce qui est dans ton cœur, <i>tu lui dis</i> ce que tu as à l'esprit
Akkadien	[šá lib]-bi-ka qí-bi-ši šá ka-bat-ti-ka qí-bi-ši
	<i>dis-lui</i> ce qui est dans ton cœur ! <i>Dis-lui</i> ce que tu as à l'esprit !

La traduction analytique (ou la paraphrase)

12. C. Wilcke, *Das Lugalbandaepos*, p. 92.

13. On notera au passage que le nom propre a été traduit, ce qui est exceptionnel.

14. S. Seminara, *La versione accadica del Lugal-e*, p. 272 ; M. Geller, « Recension de S. Seminara, *La versione accadica del Lugal-e* », p. 124. J'ai déjà mentionné précédemment le fait que les listes grammaticales étaient rarement utilisées par les scribes comme outils de travail dans l'établissement des traductions.

15. J. S. Cooper, *The Return of Ninurta to Nippur*, 96-97.

Certains passages montrent que, plus qu'une traduction, les scribes cherchent à fournir une analyse des termes sumériens individuels, ce qui donne lieu non pas à une traduction du sens de la phrase, mais à une paraphrase des éléments individuels sumériens. Par exemple, au verset 156 de l'*Angim dimma*¹⁶ :

Sumérien	[ĝišgal g] i-rin-na-mu gú-en-né-er si ha-m [a-ab-sá-e-dè Qu'il érige pour moi une estrade sainte dans la salle du trône !
Akkadien	[ma-an-za-z] i el-la i-na nap-har EN liš- [te-ši-ir Qu'il érige mon estrade sainte parmi tous les seigneurs !

Dans ce passage, au lieu de traduire le terme gú-en-né-er qui signifie « la salle du trône », le scribe analyse chaque signe selon sa signification individuelle : gú = la totalité, *napharu* en akkadien, et en = le seigneur, *bēlu* en akkadien, ce qui donne la traduction akkadienne : « parmi tous les seigneurs », qui ne correspond en rien au sens initial de la phrase sumérienne.

La traduction multiple

Le scribe a parfois recours à plusieurs traductions pour un seul mot ou signe sumérien. Par exemple, au verset 107 du *Lugal-e*¹⁷, le terme lipiš qui signifie « furieux » est traduit par deux termes synonymes, *uzzu* et *šurru* ; au lieu de faire un choix, le scribe propose deux solutions. Ce cas de figure est peut-être un indice quant à l'utilisation qui était faite de ces textes ; s'ils devaient être lus à haute voix en akkadien, le scribe a peut-être souhaité noter deux possibilités de lecture équivalentes afin d'avoir un choix au moment de la lecture.

La traduction par homophonie

Un exemple typique de traduction par homophonie se trouve au verset 167 de l'*Angim dimma*, lorsqu'on compare les manuscrits monolingues paléo-babyloniens aux manuscrits d'époque récente¹⁸ :

Sumérien (version monolingue)	u [r-saĝ na] m-tar ^d en-ki-da me huš túm- [ma-me-e] n Je suis le héros, destiné avec Enki à revêtir les « pouvoirs furieux »
Sumérien (version bilingue)	ur-saĝ nam-tar ^d en-ki-ke ₄ me ₃ huš 'DU'-me-en Je suis le héros, destiné par Enki à mener à la bataille furieuse
Akkadien (version bilingue)	qar-ra-du šá ina ši-mat ^d é- [a ta-ha-ziez-zi il-la-ku] ana-ku Je suis le héros, destiné par E [a, à aller à la bataille furieuse

Dans ce verset, la séquence sonore du sumérien est reproduite, mais pas son sens. Les termes me et me₃ sont homophones, mais pas synonymes ; ainsi la phrase de l'époque récente revêt un sens bien différent de celui de la phrase d'origine. Ce basculement s'explique probablement par la volonté de donner au passage un sens plus guerrier, un thème cher aux rois de l'époque néo-assyrienne.

16. J. S. Cooper, *Ibid*, p. 84-85.

17. S. Seminara, *La versione accadica del Lugal-e*, p. 80-81.

18. J. S. Cooper, *Ibid*, p. 88-89.

L'imagerie divine

Certaines expressions ou images sumériennes peuvent, au I^{er} millénaire avant J.-C., ne plus être acceptables aux yeux des Assyriens et Babyloniens. Ainsi, on passe souvent d'une métaphore ou d'une personnification en sumérien à une simple comparaison en akkadien. *Angim dimma*, verset 143¹⁹ :

Sumérien (version paléo-bab.)

muš-mah zú-imin saĝ-ĝiš-ra-ra DUB.KAK-mu mu-da-an-ĝá [l-la-àm
Je tiens mon..., le puissant serpent aux sept crochets, le tueur,

Sumérien (version néo-ass.)

muš-mah-gim saĝ-imin-na saĝ-ĝiš-ra-ra ĝiššita saĝ-imin-na-²mu² [mu-
Je tiens mon arme à sept têtes, qui tue comme le serpent puissant à sept têtes

Akkadien (version néo-ass.)

šá **ki-ma** muš-mah-hi si-ba qaq-qa-da-šú nir-ta i-nar- [ru ĜIŠ.ŠITA SAĜ.IMIN MIN
(Je tiens l'arme à sept têtes) qui tue comme le serpent meurtrier à sept têtes

Les ajouts et omissions

L'ajout d'un terme akkadien absent de la version sumérienne ou l'omission dans la traduction d'un terme présent dans l'original ne représentent pas nécessairement des erreurs de la part du scribe-traducteur. Celui-ci modifie la traduction et l'éloigne de son original, il est donc nécessaire de se demander si ces ajouts et omissions sont significatifs. Par exemple, au verset 165 de l'*Angim dimma* l'omission joue un rôle important²⁰ :

Sumérien 'x' kur gul-gul-la an-ta nam-lugal-la tum₂-ma²-me-en

Je suis [l'arme] qui détruit les montagnes, celui qui est apte pour la royauté
au ciel

Akkadien 'kak²-ku mu-ab-bit šá-de-e šá-qu-ti šá ana LUGAL-ú-ti šu-lu-ku ana-ku

Je suis l'arme qui détruit les hautes montagnes, celui qui est apte pour la royauté

Le fait que le scribe ait omis de traduire l'expression an-ta « au ciel » peut s'expliquer par le fait que Ninurta, le dieu qui prononce ce discours, n'a jamais obtenu un statut royal dans le panthéon et est toujours demeuré une divinité secondaire. Il est possible que le scribe ait considéré qu'une traduction complète de la phrase poserait problème sur le plan idéologique et a préféré omettre la traduction du terme problématique.

Les Mésopotamiens ne nous ont pas légué de traité de traduction, mais cela ne signifie pas pour autant qu'ils ne réfléchissaient pas à la meilleure manière de traduire et au moyen de transmettre un texte dans une autre langue. C'est donc en analysant les textes bilingues eux-mêmes qu'il devient possible de mettre en évidence les différents procédés de traduction employés par les scribes. Il faut également tenter de comprendre la raison d'être de ces choix de traduction, car même si l'akkadien suit souvent de manière très littérale l'original sumérien, les nombreux cas où un ajustement est nécessaire doivent être pris en compte.

19. J. S. Cooper, *Ibid*, p. 82-83.

20. J. S. Cooper, *Ibid*, p. 88-89.

Pourquoi traduit-on en Mésopotamie ?

Ninurta, une divinité importante dans l'idéologie royale néo-assyrienne

Comme il a déjà été mentionné précédemment, un nombre réduit de textes sumériens a été traduit et transmis jusqu'aux derniers siècles de l'ère cunéiforme et seules les traductions elles-mêmes peuvent nous renseigner sur leur raison d'être. Les deux textes traduits les mieux conservés, le *Lugal-e* et l'*Angim dimma*, ont pour personnage central le dieu Ninurta, un dieu important dans l'idéologie royale néo-assyrienne alors qu'il était secondaire aux périodes précédentes²¹. Les rois de l'époque récente se comparent souvent, dans leurs inscriptions à travers tout l'empire assyrien, à ce dieu jeune et guerrier, qui mène à la bataille à la demande des autres dieux ; ils établissent même fréquemment une filiation entre eux-mêmes et Ninurta. Un autre texte assez bien conservé, l'épopée de Lugalbanda, a pour héros un roi, de descendance divine, qui lui aussi exalte la figure royale.

Les textes, conservés dans les bibliothèques royales à l'époque néo-assyrienne, servaient à véhiculer l'idéologie royale à travers la comparaison entre ces héros et le roi assyrien. Ils étaient certainement lus à haute voix à la cour et avaient donc pour finalité de former les esprits des courtisans et d'établir un rapprochement entre le dieu et leur roi. De même, les inscriptions royales mentionnant Ninurta, et trouvées dans tout l'empire, servaient à répandre l'idéologie royale assyrienne dans les régions conquises et soumises.

La traduction comme travail philologique

Mais ces textes n'avaient pas pour but unique la glorification de la figure royale. Comme il a déjà été mentionné, la langue sumérienne comporte de nombreux homophones, ce qui permet aux traducteurs de jouer avec les signes pour créer de nouvelles significations tout en donnant l'impression de rester fidèles au texte original²². Cela est important, car d'un côté, le texte sumérien revêt un caractère inviolable et sacré, et la traduction devrait idéalement être la plus littérale possible. Mais d'un autre côté, cette nature polysémique de la langue et de l'écriture sumérienne permet aux scribes d'actualiser le texte en lui donnant de nouvelles significations dans la traduction akkadienne ; ce qui ressemble à des jeux de langage contribue aussi à former les mentalités de l'époque récente. Ainsi, les intellectuels du I^{er} millénaire avant J.-C. sont les premiers à s'intéresser au langage pour lui-même et pour ce que le langage peut véhiculer, et l'exercice de traduction s'apparente à une véritable recherche philologique et étymologique²³.

La traduction comme reflet de la pensée mésopotamienne

L'activité de traduction n'est qu'une des nombreuses facettes de la culture mésopotamienne du I^{er} millénaire avant J.-C. et il est nécessaire de se demander ce que représente et signifie la traduction dans le contexte dans lequel elle a été pratiquée. En observant le corpus des bibliothèques du I^{er} millénaire avant J.-C., on constate l'apparition d'un nouveau genre de textes : les commentaires²⁴. Ceux-ci portent généralement sur des textes divinatoires, mais il existe aussi des commentaires de textes littéraires et scientifiques. Ces textes sont fréquemment comparés à une forme d'exégèse ; ils expliquent, signe par signe, toutes les significations possibles d'un terme et s'apparentent à des jeux de langages ou à une sorte de recherche étymologique

21. Il convient néanmoins de mentionner le phénomène de syncrétisme qui s'est produit, probablement au III^e millénaire av. J.-C. ou même avant, entre Ninurta et Ningirsu, la divinité principale du royaume de Lagaš. Mais il s'agit d'un cas particulier, attesté principalement dans les textes de Gudea (fin du III^e millénaire).

22. J.-M. Durand, *Un commentaire à TDP I, AO 17661*, p. 169.

23. A. Cavigneaux, *L'écriture et la réflexion linguistique en Mésopotamie*, p. 114-115.

24. E. Frahm, *Babylonian and Assyrian Text Commentaries, Origins of Interpretation*, p. 18-19.

alambiquée²⁵. Ces commentaires peuvent être rapprochés des traductions, car ces deux genres textuels cherchent à expliciter les sens multiples de l'écriture cunéiforme, qu'il s'agisse de sumérien ou d'akkadien²⁶.

Cette volonté de *rendre explicite* est inhérente à la conception mésopotamienne du savoir. En effet, tout savoir est basé sur la lecture de signes, qu'il s'agisse de phénomènes célestes, de maladies, d'épisodes historiques ou encore de pictogrammes, d'idéogrammes, de mots ou de phrases, et les différents savants ont pour rôle de décoder ces signes et de les expliquer. De même que le devin est chargé d'expliquer les phénomènes observés dans la nature, le traducteur a pour rôle de décoder le sens profond de l'écriture. La traduction en Mésopotamie reflète donc une réflexion des intellectuels à la fois sur le monde et sur le langage. Elle devait nécessairement être pratiquée de manière fiable, suivant des règles fixes et des mécanismes précis, de même que les diagnostics, oracles et présages étaient fournis suivant des règles préétablies qui devaient être les mêmes pour tous les praticiens, prêtres et devins.

Ainsi, dès l'établissement des premiers textes bilingues au cours du II^e millénaire avant J.-C., la traduction littéraire en Mésopotamie joue un rôle spécifique ; elle est à la fois un véhicule de l'idéologie royale par son contenu et une réflexion sur le langage et le monde par sa forme. Elle représente le premier cas de traduction littéraire connu dans l'histoire, et les différentes méthodes employées par les scribes lorsqu'ils traduisent reflètent véritablement une réflexion sur le meilleur moyen de traduire d'une langue vers une autre.

Résumé

La communication se propose d'aborder la question de la traduction littéraire en Mésopotamie ancienne à travers l'étude des textes bilingues suméro-akkadiens du I^{er} millénaire av. J.-C. Il s'agit de montrer comment les scribes de cette époque percevaient l'exercice de traduction depuis le sumérien (une langue morte de longue date) vers l'akkadien (une langue encore utilisée à l'écrit dans les milieux administratif et savant). Il est nécessaire de présenter d'abord les sources bilingues elles-mêmes (textes scolaires, mythes et hymnes) avant de mettre en évidence les moyens qu'employaient les scribes pour traduire, en abordant le problème du point de vue de la philologie et de la traductologie. L'analyse des textes met en évidence les ajouts, omissions, métaphores, etc. employés de façon plus ou moins figée par les traducteurs. Une approche plus globale, où les recherches du domaine de la traductologie sont appliquées aux textes mésopotamiens, montre en quoi ceux-ci s'inscrivent dans une démarche de réflexion sur le langage, la traduction et la transmission du savoir.

25. J.-M. Durand, *Ibid*, p. 169-170.

26. E. Frahm, *Ibid*, p. 18.

Bibliographie

BLACK Jeremy, *Sumerian Grammar in Babylonian Theory*, 1984, Rome, Studia Pohl, Series Maior 12, Biblical Institute Press.

CAVIGNEAUX Antoine, « Lexikalisches Listen », *Reallexikon der Assyriologie*, Volume VI, 1980-1983, Berlin, New York, Walter de Gruyter, p. 609-641.

CAVIGNEAUX Antoine, « L'écriture et la réflexion linguistique en Mésopotamie », dans Aurox S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, Tome I, *La naissance des métalangues en Orient et en Occident*, 1990, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga, p. 99-118.

CHARPIN Dominique, *Lire et écrire à Babylone*, 2008, Paris, PUF.

COHEN Mark E., *Sumerian Hymnology, The Eršemma*, 1981, Cincinnati, Hebrew Union College Annual Supplements, Numéro 2.

COOPER Jerrold S., *The Return of Ninurta to Nippur : An-gim dīm-ma, utilizing materials prepared by E. Bergman*, 1978, Rome, *AnOr* 52.

DURAND Jean-Marie, « Un commentaire à TDP I, AO 17661 », 1979, Paris, *Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale* 73, p. 153-170.

FRAHM Eckart, *Babylonian and Assyrian Text Commentaries, Origins of Interpretation*, 2011, Münster, Ugarit-Verlag, Guides to the Mesopotamian Textual Record, Volume 5.

GELLER Markham, « Recension of S. Seminara, *La versione accadica del Lugal-e : La tecnica babilonese della traduzione dal sumerico e le sue « regole »* », 2005, Rome, *Orientalia N. S.* 74/1, p. 122-28.

LIMET Henri, « Observations sur les bilingues suméro-accadiennes », dans GRAZIANI S. (dir.), *Studi sul Vicino Oriente antico dedicati alla memoria di Luigi Cagni*, Volume II, 2000, Naples, p. 607-620.

MAUL Stefan, « Küchensumerisch oder hohe Kunst der Exegese? Überlegungen zur Bewertung akkadischer Interlinearübersetzungen von Emesal-Texten », dans PONGRATS-LEISTEN B., KÜHNE H., et XELLA P. (dir.), *Ana šadī Labnāni lū allik, Festschrift für Wolfgang Röllig*, 1997, Münster, AOAT 247, p. 253-267.

NOUGAYROL Jean, « Textes suméro-accadiens des archives et bibliothèques privées d'Ugarit », dans NOUGAYROL Jean et al. (dir.), *Ugaritica V. Nouveaux textes accadiens, hittites et ugaritiques des Archives et Bibliothèques privées d'Ugarit*, Mission de Ras Shamra 16, 1968, Paris, Imprimerie Nationale, p. 1-447.

SEMINARA Stefano, *La versione accadica del LUGAL.E, la tecnica babilonese della traduzione dal sumerico e le sue « regole »*, 2001, Rome, *Materiali per il Vocabolario Sumerico* 8.

TUGENDHAFT Aaron, « Gods on Clay », Éditions ? 2013, sous presse.

WILCKE Claus, *Das Lugalbandaepos*, 1969, Wiesbaden, Otto Harrassowitz.

WOODS Christopher, « Bilingualism, Scribal Learning, and the Death of Sumerian », dans SANDERS S. (dir.), *Margins of Writing, Origins of Cultures*, 2006, Chicago, Oriental Institute Seminars, Numéro 2.

Traducir la cultura Traducción y romanización en las inscripciones bilingües del Occidente romano

María-José ESTARÁN-TOLOSA,
Marie Curie Fellow
Université Libre de Bruxelles

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

La mayor parte de la información sobre la traducción en la Antigüedad proviene de traducciones literarias, textos redactados por personas bien formadas que consisten básicamente en traducciones de la Biblia o de obras griegas.¹ Sin embargo, pese a que apenas han sido tenidos en cuenta con este fin, los textos epigráficos ofrecen otra cara de la traducción en la Antigüedad y por ello resultan sumamente interesantes. En este trabajo se abordan algunas particularidades de la traducción en los textos epigráficos, concretamente en las inscripciones bilingües del Occidente romano.²

La traducción epigráfica por su particular naturaleza, exige un enfoque propio. En primer lugar, a diferencia de la traducción literaria, el autor no tenía por qué haber recibido una educación esmerada y, además, el objetivo de la traducción no era dar un aspecto estético al texto sino hacer comprensible cierta información a un número amplio de lectores.³ Por otra parte, los textos epigráficos contienen secuencias de difícil traducción. Para el presente trabajo he seleccionado tres de ellas : la traducción de la fórmula epigráfica, la traducción de cargos públicos y la adaptación los de nombres personales.

1. Algunas interesantes contribuciones sobre la traducción en la Antigüedad son H. Van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, L. G. Kelly: *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, S. Brock, *Aspects of Translation Technique in Antiquity* ; N. Fernández, « Las traducciones en la Antigüedad », especialmente p. 268-269.

2. Los epígrafes bilingües son aquéllos que contienen un texto y su traducción (más o menos exacta). En este trabajo no trataremos las inscripciones mixtas, que son las que consisten en un solo texto escrito en dos lenguas (*code-switching*). Sobre el bilingüismo en la Antigüedad, cf. J. N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*. Sobre las inscripciones bilingües del Occidente romano, cf. M. J. Estarán, *Epigrafía Bilingüe del Occidente Romano*.

3. Para ello se tendía a la traducción según el sentido, *sensum de sensu*, frente a la traducción literal, *uerbum e uerbo*, reservada en época romana para textos legales. Cf. Fernández, « Las traducciones en la Antigüedad », p. 268. Para realizar con éxito el primer tipo de traducción los intérpretes captaban los anisomorfismos, es decir, «asimetrías culturales, pragmáticas y lingüísticas que afectan a cualquier par de comunidades y que hacen imposible que el texto original y el texto traducido sean iguales » (R. Llamas, « Algunas técnicas modernas de traducción en un texto árabe del siglo IX : un pasaje del Kitab al-Hayawan de Al-Yahiz al-Basri », p. 108.

El bilingüismo en el registro epigráfico del Occidente romano

Desde los primeros compases de la expansión de Roma, el latín se impuso a las lenguas locales occidentales⁴ paulatina pero contundentemente, tanto en el registro oral como, especialmente, en el escrito. Mientras todas las lenguas autóctonas dejaban de escribirse, la lengua de Roma se hacía cada vez más presente, con excepción del norte de África, cuya latinización será más tardía.⁵ La completa latinización de la epigrafía llegó, en términos generales, en el Alto Imperio.

La transición entre una y otra lengua dio lugar a múltiples situaciones de contacto lingüístico, algunas de las cuales están documentadas epigráficamente mediante inscripciones bilingües en las que un texto en lengua local se tradujo al latín, o viceversa. La producción de este particular tipo de textos epigráficos dependía, a mi modo de ver, del nivel de escritura y alfabetización de cada región en el momento de la conquista romana:⁶ si se había desarrollado un sistema de escritura propio antes del dominio de Roma, probablemente se produjeron inscripciones bilingües. Por tanto, las zonas donde pueda analizarse la traducción epigráfica se restringen sensiblemente.⁷

La traducción de las fórmulas epigráficas

Cada cultura epigráfica había desarrollado una estructura para cada tipo de texto (funerario, honorífico, religioso, etc.) que contenía fórmulas invariables sólidamente establecidas. Por ejemplo, una fórmula votiva púnica habitual es **ndr šm' ql'** (« porque X escuchó su voz ») y la romana, *uotum soluit libens merito* (« cumplió su voto de buen grado, como X se merece »). El significado de cada una es completamente distinto pero cumplen la misma función.⁸

Hacer equivalentes estas expresiones en un epígrafe bilingüe conllevaba un doble proceso de comprensión y reelaboración en la lengua de destino, casi nunca un proceso de traducción literal. De hecho, sólo hay rarísimas excepciones de traducción literal de fórmulas epigráficas, como las placas funerarias de Quinto Apuleyo Máximo en El Amruni (Ramada, Túnez).⁹ El gran mausoleo de este individuo exhibía una placa en latín encabezada por la expresión *Dis Manibus sac(rum)*, y otra en púnico que comienza por **l'ıl'n] ' r'p'm**, es decir, dedicado a los Rephaim. Se entiende que es una traducción literal del latín al púnico porque ambos términos (*Dis Manibus* y **r'p'm**) aluden a los ancestros, cuando en la cultura no es nada habitual que se aluda a ellos en un epitafio.¹⁰

4. Entiendo como «Occidente romano » la región situada al oeste de la Península Itálica, incluida ésta y el norte de África.

5. La mayoría de las inscripciones bilingües púnico - latinas pertenecen al siglo I d. C.

6. M. J. Estarán, « The Lusitanian model uersus the Iberian model. Defining patterns of bilingual inscriptions through Palaeohispanic epigraphy ».

7. Las culturas epigráficas occidentales que contienen textos bilingües son: la osca (parte de ella), la etrusca, la venética, la «galo-etrusca », la ibérica, la líbica y la púnica.

8. Por ejemplo, cf. el bonito pedestal de Cleón procedente de Cerdeña (R. Zucca, « *Inscriptiones latinae liberae rei publicae Africae, Sardiniae et Corsicae* »).

9. Jongeling, *Handbook of Neo-Punic inscriptions*, N1.

10. Fue C. S. Clermont-Ganneau, « L'inscription d'El Amrouni et les dieux Mânes des Sémites », p. 159-160, 164 quien vio la correspondencia entre los Dioses Manes y los Rephaim. J. M. Lassère, « Onomastica africana XII. La romanisation de la petite Syrte », p. 43-44 explica por qué estos dioses fueron interpretados como *Manes*: « *Les Raphaïm attestés à Ugarit, dans l'inscription d'Eschmunazar et dans la Bible, sont à l'origine un peuple qui vivait au delà du Jourdain (Gen. 14, 5; 15, 20), mais le mot a ultérieurement désigné les ombres, les trespassés (Job 26, 5); on comprend qu'il corresponde aux Mânes du texte latin* ». Sobre esta cuestión, cf. G. Del Olmo, « Bašan o el infierno cananeo » y D. Balboa, « Epigrafía y alteridad: cargos y magistraturas romanas en la epigrafía pública neo-púnica », p. 242-243.

La mayor dificultad para interpretar este ejercicio de « crear equivalencias » por parte del escritor es que, en la mayoría de ocasiones se desconoce el significado exacto de la fórmula en la lengua no latina, aunque se sabe a ciencia cierta que no es el mismo en latín.

Muestra de ello es la tablilla bilingüe venético-latina de Este,¹¹ en cuya parte latina se grabó *dedit lubens merito* como equivalente al venético [zo]na·s·to kelaχ (...) o·p· [vo]l·tiao [l]en[o], una fórmula de significado aún oscuro pero que obviamente no está traducida de manera literal. El mismo caso es el del epitafio ibérico-latino tarraconense donde se leía *heic est sit[us, -a]* como correspondiente a la expresión local *afe teki*,¹² cuya significación concreta también se desconoce aunque a todas luces parece pertenecer al ámbito funerario.¹³

En otras ocasiones, se optó por no traducir la fórmula y dejar el texto bilingüe descompensado. Las bilingües líbico-latinas constituyen una clara muestra de este fenómeno: mientras su parte latina contiene fórmulas funerarias (normalmente la edad de defunción y la expresión *pius, pia*), la líbica, no.¹⁴ Otro ejemplo de esta traducción « desigual » son algunas leyendas monetales púnico-latinas (p. ej. *Lixus*¹⁵), cuya parte púnica exhibe la expresión *mp·l* (« fabricación de ... »)¹⁶ seguida del topónimo, mientras que en la latina sólo consta éste último.

El caso etrusco es particular porque, al contrario de lo que ocurre en el resto de culturas epigráficas, es la epigrafía etrusca la que influyó en la romana (se entiende en la epigrafía romana más temprana de la zona de Etruria). Este fenómeno se aprecia claramente en las inscripciones bilingües etrusco-latinas, todas ellas funerarias. Estos textos consistían únicamente en el nombre del difunto. Carecían, por tanto, de cualquier fórmula epigráfica. En consecuencia, lo que hubo que « traducir » es la ausencia de fórmulas y, por tanto, ninguna parte latina de la treintena de bilingües etrusco-latinas¹⁷ contiene expresión funeraria.

Aunque no sea una cuestión que estemos tratando directamente en este trabajo, cabe señalar que en muchos epígrafes mixtos (cf. nota 2) la fórmula epigráfica suele estar escrita en latín mientras que el resto del texto (o la mayor parte de él) está en la lengua local. Hallamos numerosos ejemplos en el conjunto lusitano-latino y también en un epígrafe galo-latino.¹⁸ Este fenómeno es muy típico de aquéllos pueblos que no habían tenido una cultura epigráfica previa a la llegada de Roma.

11. *SupplIt* 15, p. 128, n.º 513.

12. *CIL* II2/14, 3 1882.

13. Esta secuencia y sus variantes están documentadas en tres inscripciones ibéricas más (*CIL* II2/14,3 1284 (Tarragona), *MLH* III F.11.1, -6 (Sagunto) y quizá también en *MLH* III D.10.1 (Fraga, Huesca). Se le ha atribuido carácter funerario desde comienzos del siglo XX. Sobre ella, cf. *MLH* III.1, p. 182, 194; J. Velaza, Epigrafía y lengua ibéricas, p. 55; N. Barrandon, « La part de l'influence latine dans les inscriptions funéraires ibériques et cellobériques », p. 214-215; N. Moncunill, *Lèxic d'inscripcions ibèriques (1991-2006)*, p. 82; J. de Hoz, *Historia lingüística de la Península Ibérica en la Antigüedad II. El mundo ibérico prerromano y la indoeuropeización*, p. 276-277.

14. Me refiero a *RIL* 145, 288, 844, entre otras.

15. Sobre ella, cf. L. Callegarin, P. P. Ripollès, « Las monedas de Lixus ».

16. Esta secuencia, bien presente en la numismática púnica, se interpreta también « emanado de los ciudadanos de ... », que se correspondería con la lectura *mb·l*, aunque preferimos la otra opción. Sobre esta cuestión, cf. C. Alfaro, « Observaciones sobre las monedas de Sexs, según la colección del MAN », p. 78; L. I. Manfredi, *Monete puniche. Repertorio epigrafico e numismatico delle leggende puniche*, p. 86-87, 90-94, 120-122; J. Alexandropoulos, *Les monnaies de l'Afrique antique (400 av. J.-C. - 40 ap. J.-C.)*, p. 333-334.

17. E. Benelli, *Le iscrizioni bilingui etrusco-latine*.

18. Un ejemplo de inscripción lusitano-latina mixta es un altar de Viseu (L. Da Silva Fernandes, P. Sobral de Carvalho, N. Figueira, « Uma nova ara votiva de Viseu (Beira Alta, Portugal) »). La inscripción galo-latina procede de Sazeirat (*RIG* III.1, L-7).

La traducción de los cargos y magistraturas

La comparación del tratamiento de cargos públicos en la versión latina y la local de las bilingües arroja datos sumamente interesantes que mayoritariamente provienen del norte de África. En el resto del imperio apenas se ha registrado nada, con alguna excepción como la bilingüe etrusco-latina de Pésaro.¹⁹ En la versión latina esta inscripción monumental se alude a un *haruspex fulguriator* (!), que en la parte etrusca se resuelve con tres términos de significado controvertido, **netšvis trutnvt frontac**.²⁰

Algunas bilingües líbico-latinas contienen en su versión en lengua local información sobre el difunto que falta en la parte latina: en *RIL* 85, *RIL* 146, *RIL* 151 y *RIL* 193 se indica que el difunto había sido **MSWi MNKDi**. Esta expresión podría corresponderse con «guarda imperial» o «soldado», término que se importó al púnico para expresar «emperador» (cf. *infra*).²¹ En *RIL* 146 encontramos un segundo cargo, *flamen perpetuus*, **MZBi**, que parece un préstamo púnico (cf. *infra*).

No obstante, las inscripciones púnico-latinas son las más interesantes en cuanto a la *interpretatio* de cargos y honores. A continuación se exponen algunas traducciones de titulaturas imperiales, magistraturas, cargos cívicos y sacerdocios, tanto del púnico al latín como a la inversa.

a) Traducción de cargos romanos a la lengua local

Imperator. **myknd** (*IPT* 21). El cargo de «emperador» se tradujo al púnico mediante un término prestado del líbico que los púnicos consideraron equivalente, «**mnkd'**» (cf. *supra*),²² y del que tenemos constancia en varias inscripciones. De entre ellas, merece la pena detenerse en *IPT* 21 por su variedad de recursos para traducir la denominación completa de Augusto, «*[Imp(erator) Caesar Diui f(ilius) Augustus]*», como **myknd q'ysr 'wgs'ts bn 'lm**. Por una parte, «*Caesar Augustus*» se transcribe y, por otra, la filiación se traduce literalmente, **bn 'lm**, «hijo del divino», y se coloca en la posición habitual de la filiación en la fórmula onomástica púnica, al final, y no en la de la latina, entre el *nomen* y el *cognomen*.

Flamen. **zbh** (*IPT* 21). Este sacerdocio romano pasó al púnico mediante un término que literalmente significa «sacrificador». La palabra púnica para sacerdote era «**khn**», con menos carga práctica, y que se asimiló al *pontifex maximus*.²³ Sin embargo, la técnica de traducción al púnico del nombre del emperador romano al que cada flamen rendía culto varía, como se observa en los siguientes casos:

- *flaminib(us) August(i) Caesaris*. **zbhm lhmynknd q'ysr**. (*IPT* 21). La alusión al emperador no es idéntica en latín y en púnico, ya que en el primero se expresa *Augusti Caesaris* y en el segundo, **mynknd q'ysr** («emperador César»).

19. E. Benelli, *Le iscrizioni bilingui etrusco-latine*, n°1.

20. El reciente estudio de Valentina Belfiore ha arrojado luz al respecto, V. Belfiore, «Studi sul lessico 'sacro': Laris Puleas, le lamine di Pyrgi e la bilingue di Pesaro».

21. La parte latina de *RIL* 146 contiene información sobre el difunto, pero parece que no se corresponde con **MSWi MNKDi**. La interpretación de esta secuencia como fórmula funeraria propuesta (por ejemplo, G. Garbini, «Note libiche II»,) está superada en favor de la identificación con un cargo como «guardia imperial» o «soldado» (S. Chaker, «À propos de la terminologie libyque des titres et fonctions»; R. Rebuffat, «Le vétérân gétule de *Thullium*», p. 200-201; R. Rebuffat, «Aires sémantiques des principaux mots libyques», p. 273-274).

22. El término fenicio **mlk** no se adaptaba exactamente a las connotaciones militares que contiene «*imperator*». A cambio, «**myknd**» probablemente aludía en origen a un jefe investido de autoridad sobre otros jefes de tribu y por eso se adaptaría bien a «*imperator*» (*IPT*, p. 49). Sobre esta cuestión, G. Garbini «Note libiche II», p. 118-122; M. G. Bertinelli Angeli, *Nomenclatura pubblica e sacra di Roma nelle epigrafi semitiche*, p. 48-50, 122; G. Levi della Vida, «Magistrature romane e indigene nelle iscrizioni puniche tripolitane», p. 461; *IPT*, p. 49-50, D. Balboa, «Epigrafía y alteridad: cargos y magistraturas romanas en la epigrafía pública neo-púnica», p. 239-240.

23. Cf. J. A. Zamora, «El sacerdocio próximo-oriental y los problemas de su estudio: los sacerdotes mesopotámicos»; D. Balboa, «Epigrafía y alteridad: cargos y magistraturas romanas en la epigrafía pública neo-púnica», 240.

- *flamen diui Vespasiani*. **z[*bh* l'*lm*] w'sp'sy'n'** (IPT 27). Aquí la traducción es literal. Además, *Vespasiani* se transcribe prácticamente letra por letra.²⁴

- *flamen perpetuus*. **zbh lk[l hy]t**. (IPT 27). En la versión púnica se recurrió a la perífrasis « flamen para toda la vida », expresión que evidencia que este cargo no existía en el mundo púnico. A esta fórmula se vuelve a recurrir en la misma inscripción para traducir « *semper* » (**kl hytm**).

Consul. **rb mhnt** (IPT 21). La traducción púnica de cónsul, significa literalmente « jefe del ejército », aludiendo sólo al aspecto militar del concepto. Es bien sabido que los cónsules, además de jefes del ejército eran, sobre todo, los receptores del poder ejecutivo en Roma. Sin embargo, dado que el término habría sido conocido por los púnicoparlantes en ambiente bélico, la traducción púnica del concepto sólo asimiló las competencias militares.

El número de veces que se había desempeñado dicha magistratura (aquí aludimos al consulado pero también se contabilizaban el pontificado máximo y las saluciones imperiales) se expresa en la versión latina únicamente mediante una cifra. A cambio, en la parte púnica, mediante el término **p'm't**, « veces », seguido de la cifra escrita de forma completa. Así, siguiendo con IPT 21, **p'm't 'sr w'ht** es el equivalente del XI de la versión latina.

Tribunicia potestas. **mslt 'sr hmslm** (IPT 21). La expresión de la potestad tribunicia se interpretó de una manera comprensible para el lector púnicoparlante : se recurrió a una perífrasis que literalmente significaba « en el lugar de autoridad de los diez que tienen autoridad » (en época de Augusto los tribunos de la plebe eran diez) porque no existía un equivalente en la política púnica.

A diferencia de los anteriores, otros conceptos, fueron directamente importados al púnico. Este fenómeno está registrado en la segunda mitad del siglo I d. C. y apunta a una asimilación relativamente antigua al léxico local. Son los casos de *aedilis* (**'ydls**) y *quattuoruir* (**qw'trbr**), documentados en la parte púnica de IPT 30.

b) Traducción de cargos y honores locales al latín.

Naturalmente, también hay ejemplos de cargos locales inexistentes en Roma y que tuvieron que ser traducidos al latín en las bilingües. Salvo **špt** que, dada su relevancia en las ciudades púnicas y su especificidad con respecto de cualquier otro cargo romano, se exportó al latín (*sufes*), el resto se tradujeron mediante términos latinos de significado muy impreciso, como reflejan los siguientes ejemplos :

mspr [---] hbqr. *Quattuoruir macelli*. IPT 25. **bqr** era un magistrado local que, con otros tres *collegae* se encargaba del buen funcionamiento del mercado, a juzgar por la traducción que de este cargo se hizo al latín. Por la parte latina de la inscripción sabemos que este cargo tenía la potestad de aplicar sanciones económicas (el dinero con el que erigió la escultura que se consigna en provenía *ex multis*) pero la denominación *IIIuir macelli* sigue siendo muy vaga. Sin embargo, por lo que puede inferirse de la parte púnica, es posible que la labor de este individuo (de onomástica completamente vernácula) dentro de su colegio cuatuorviral fuese llevar el inventario del mercado de *Leptis*, puesto que **spr** se refiere a « escribir, contar, escritura, inscripción, libro, lista » y **bqr** a « ganado mayor ».²⁵

'dr 'zrm. *Praefectus sacrorum*. Este cargo religioso está documentado sólo en cinco inscripciones leptitanas (IPT 21, IPT 24 a y b, IPT 27 ; IRT 347) y una procedente de *Tusculum* (CIL XIV 2580). No se han recabado suficientes datos que permitan perfilar sus

24. En realidad, el final en -' correspondía al nominativo terminado en -us, y no al genitivo en -i, ya que el nombre del emperador no se declinó en púnico al estar el sintagma nominal en estado constructo.

25. J. L. Cunchillos, J. A. Zamora, *Gramática fenicia elemental*.

competencias. El primer término ‘**dr** se emplea también en la traducción de *pontifex maximus* (‘**dr** ‘**khnm**).²⁶ La vaga expresión latina *praefectus sacrorum*, además del origen de los epígrafes que lo registran, es un claro indicio de que se trata de un sacerdocio local.

En lo concerniente a la traducción « vaga » de términos púnicos al latín cabe destacar un reducido grupo de inscripciones leptitanas y gighitanas que aluden a una serie de honores recibidos por el evergeta que se ha encargado de levantar la inscripción. El origen de estos apelativos es verosíblemente local, ya que son exclusivos de esta zona y que uno de ellos, « salvador de los ciudadanos » (IPT 27 / IRT 318), sólo está en la parte púnica de la inscripción y no llegó a traducirse al latín, lo cual refuerza esta hipótesis. Estas expresiones, fuertemente arraigadas, perviven hasta la tardoantigüedad, como demuestran IRT 55, que registra la restauración de un templo de Liber Pater *amori patriae*; IRT 567 y 603, datadas en el siglo IV d. C.

myšql’rs. *Ornator patriae*. IRT 269 (*ornatrix patriae*); IRT 318 / IPT 27; IRT 321 / IPT 24a; IRT 322 / IPT 24b; IRT 323, IRT 347, IRT 275. La traducción al latín plantea no pocas dudas a los semitólogos.

mhb d’t hmt. *Amator concordiae*. IPT 24a / IRT 321; IPT 24b / IRT 322, IPT 27 / IRT 318. La versión púnica significa « amante del conocimiento perfecto, completo » y es el único de estos títulos u honores que no se ha traducido de forma literal con seguridad. La alusión a la *Concordia* es un guiño de complicidad al programa ideológico llevado a cabo por Augusto en el momento de grabado de la inscripción²⁷ y, simultáneamente, el mantenimiento de la forma púnica es un acto intencionado de inclinación por las costumbres locales por parte del evergeta.

mhb bn’ m. *Amator ciuium*. Este honor literalmente significa « amante de los hijos del pueblo », de modo que en púnico no se alude al estatuto de ciudadano, como se desprende de la expresión latina, sino a todos los habitantes de la ciudad. Este honor está documentado en la bilingüe IPT 27 / IRT 318, y sólo en latín en *Leptis Magna* (IRT 275, 553, 567, 603) y en otras ciudades norteafricanas (*Icosium*, EDCS 43500055; *Thamugadi*, CIL VIII 2400; *Tipasa*, CIL VIII 20870) e incluso en el Samnio (CIL IX 2243).

dl ‘trt wdl šm t’smt. *Honor(ato)*. La parte púnica de un epitafio procedente de Guelaat bou Sba (CIL VIII 17467) especifica que el difunto fue « dotado de corona y del título de grandeza », títulos que en la parte latina se traducen con la palabra « *Honoratus* », no debido a la ignorancia del traductor sino al rechazo de una traducción literal puesto que, aunque se hubiera traducido, un lector latinoparlante no lo habría sabido interpretar de no haber sido conocedor de lo que suponían en el ámbito local. Se encuadra así en la línea traductiva general del púnico al latín explicada en este apartado, sensiblemente menos concreta que la traducción del púnico al latín.

mhb’rs. *Amator patriae*. IPT 27 / IRT 318.

La romanización de la fórmula onomástica

El análisis de la fórmula onomástica es otro de los elementos más interesantes del estudio de las bilingües puesto que no sólo se latinizan sino que se romanizan: se latinizan los elementos de la fórmula onomástica y se romaniza la estructura del nombre.

La romanización de la fórmula onomástica del contexto histórico, del estatus social del individuo y de su identidad étnica. Así, en numerosas inscripciones etrusco-latinas y en

26. Sobre la traducción de *pontifex maximus*, cf. *supra*.

27. Para otra interpretación, cf. G. Caputo, *Il teatro augusteo di Leptis Magna: scavo e restauro (1937-1951)*, p. 25.

la líbico-latina RIL 146, la fórmula onomástica en latín presenta una estructura acorde con su estatuto de ciudadano (*praenomen* y *nomen* o *tria nomina*); mientras que en la parte local se mantuvieron sus elementos locales. Así queda reflejado, por ejemplo, en una urna funeraria etrusco-latina de Sarteano, *C(aius) · Arri(us) · Arn(ensi) · Arria · nat(us) / arn(θ) · arntni · arri · arntnal*. Aquí, el nombre romano del difunto presenta una estructura onomástica típica de un ciudadano en la epigrafía republicana, *praenomen*, *nomen* y tribu, seguida del matronímico, elemento típico de la zona etrusca; mientras que la fórmula etrusca mantiene la estructura local, naturalmente sin la alusión a la tribu.²⁸

Sin embargo, los nombres de *peregrini* son mucho más numerosos. Éstos mantienen la estructura de los elementos de su nombre personal local en la versión latina. Uno de ellos es, por ejemplo, la bilingüe « galo-etrusca », escrita en galo y latín, procedente de Todi (RIG II.1, E-5), donde se alude en latín a *Coisis Druti* (y *Drutei*) *filius* y en galo, a **koisis trutiknos**.

Latinización de los elementos onomásticos. El estudio básico de la latinización de los nombres personales en las bilingües se debe a H. Rix, quien se centró en las etrusco-latinas²⁹ y definió los procesos de latinización de los nombres etruscos: mediante *Namenaustausch* (recurso a un *nomen* similar del acervo latino o paleoitalico, si lo había, por similitudes léxicas y fonéticas, p. ej. **anne** - *Annius*, **trepi** - *Trebius*, **alfni** - *Alfius*) y *Namenentlehnung* (término que equivale a préstamo o transliteración, tanto del etrusco al latín como viceversa, p. ej. **pupli** - *Publius*, **scarpe** - *Scarpus*). Mucho menos frecuentes son la traducción literal (sólo en un caso, CIL XI 2218: **zicu** - *Scribonius*) y la latinización por razones de clientela (también sólo en una inscripción, CIL XI 2371: **unata** - *Otacilius*).

La latinización de la onomástica púnica es, junto con la etrusca, la mejor documentada. Pero a diferencia de la anterior, la mayor parte de la onomástica púnica se latinizó mediante la *Namenentlehnung*. Salvo la pareja de epígrafes de *Oea* (IPT 5a / IRT 246 y IPT 5b / IRT 229), donde parece que se recurrió a un nombre nuevo,³⁰ en CIL VIII 17467, donde el personaje pasa su nombre personal de **tsdt** a *Rufus* y en IPT 91, donde se documenta un bonito caso de traducción del nombre púnico de **mtnb'1** al griego (latinizado) *Diodorus*; en el resto de inscripciones no se registran los recursos vistos anteriormente: sólo se documenta la transliteración y adaptación morfológica,³¹ tanto los nombres latinos en la versión púnica como los púnicos en la versión latina. Esta circunstancia aporta una gran cantidad de datos de interés fonético especialmente.

La falta de homogeneización y regulación de esta práctica queda patente en el hecho de que el mismo antropónimo se transcriba de formas diversas al alfabeto latino dependiendo del lapicida. Por ejemplo, **'dnb'1** se latinizó *Idnibalis* (CIL X 7513); *Iddibal* (ILPMB 362) e *Iddib[al]le* (IPT 21 / IRT 319); **'zrb'1** se latinizó *Azrubal* (CIL VIII 4636 = 16811) y *Asdrubal* (ILPMB 362); **hnb'1**, *Annobal* y *[A]nnobalis* (IPT 21 / IRT 319, IPT 24a / IRT 321 - IPT 24b / IRT 322); **'bdmlqrt** es *Boncarth* (IPT 25 / IRT 294) y *Boncar* (CIL VIII 15).³²

28. «**arri**» probablemente sea la transliteración del *nomen* latino *Arri(us)*, que aquí haría las veces de *cognomen* (cf. H. Rix «Die Personennamen auf den etruskisch-lateinischen Bilinguen», p. 152; H. Rix, H. Rix, *Das etruskische Cognomen: Untersuchungen zu System, Morphologie und Verwendung der Personennamen auf den jüngeren Inschriften Nordetruriens*, p. 252).

29. H. Rix, «Die Personennamen auf den etruskisch-lateinischen Bilinguen». Sobre la latinización de la antroponimia etrusca también es clave la obra de J. Hadas-Lebel, *Le bilinguisme étrusco-latin: contribution à l'étude de la romanisation de l'Étrurie*.

30. En su parte latina se lee *Epagri* y en la púnica, **'bdml[---]**, verosíblemente el comienzo de **'bdmlqrt**. En cualquier caso, el texto de estas inscripciones fue borrado y su lectura puede que no sea completamente correcta.

31. Los nombres púnicos habitualmente se latinizaban incluyéndolos en la tercera declinación dado que generalmente terminaban en consonante.

32. Otras variantes de transcripción de estos nombres están recogidas en K. Jongeling, *North African Names from Latin Sources* y en <http://www.punic.co.uk>.

El antropónimo más versátil es **hmlkt**, que se transcribe *Himilconi*, *Himilco*, *Himilconis* (CIL X 7513), *Imilcone* (CIL VIII 23834), *Himilchonis* (IPT 24a / IRT 321 - IPT 24b / IRT 322). El caso de IPT 21 / IRT 319 es sumamente interesante porque en un principio el lapicida grabó « *Himilcho* » y, al darse cuenta de que debía declinarlo en genitivo, lo sustituyó por *Imilchonis* encima del estuco, sin *H*, de forma que así le cabía el final en *-nis*. Por otra parte, hay algunos significativos ejemplos, como CIL VIII 23834, donde el mismo nombre púnico (**hm'nt**) se latiniza de dos formas diferentes (*Mantis* y *Maniu*) ; o en los que oscila la grafía del mismo antropónimo púnico dentro de una sola inscripción, como **g'dl'y** y **g'dy** (*Gadaeus*) en CIL VIII 793.

Résumé

Este trabajo ha dejado patente que la traducción de conceptos y términos locales al latín fue un proceso muy complejo sobre el que queda mucho por averiguar ; pero también cuánta información puede desprenderse de una traducción. Pese a que sólo se han dado unas breves pinceladas sobre la cuestión, las traducciones de términos, fórmulas y nombres dejan ver que, cuando se traducía o se elaboraba una inscripción bilingüe, más allá de pasar una palabra de una lengua a otra se trataba de entender y explicar un concepto procedente de una cultura a lectores de otra bien distinta.

Bibliographie

ADAMS James Noel, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

ALEXANDROPOULOS Jacques, *Les monnaies de l'Afrique antique (400 av. J.-C. - 40 ap. J.-C.)*, Tolosa, Presses Universitaires du Mirail, 2000.

ALFARO Carmen, « Observaciones sobre las monedas de Sexs, según la colección del MAN », *Almuñécar. Arqueología e Historia III*, Granada, 1986, p. 75-103.

BALBOA Diana, « Epigrafía y alteridad : cargos y magistraturas romanas en la epigrafía pública neo-púnica », en ALDEA Jose Manuel, ORTEGA Paula, PÉREZ Iván y SOTO María de los Reyes (dir.), *Historia, identidad y alteridad. Actas del III Congreso interdisciplinar de Jóvenes Historiadores*, Salamanca, Hergar Ediciones Antema, 2012, 235-252.

BARRANDON Nathalie, « La part de l'influence latine dans les inscriptions funéraires ibériques et celtibériques », *Mélanges de la Casa de Velázquez* 33 (2003), p. 199-237.

BELFIORE Valentina, « Studi sul lessico 'sacro': Laris Pulenas, le lamine di Pyrgi e la bilingue di Pesaro », *Rasenna : Journal of the Center for Etruscan Studies*, vol. 3, n°. 1, 2012, art. 3.

BENELLI Enrico, *Le iscrizioni bilingui etrusco-latine*, Florencia, Olschki editore 1994.

BERTINELLI Angeli Maria Giulia, *Nomenclatura pubblica e sacra di Roma nelle epigrafi semitiche*, Génova, Istituto di storia antica e scienze ausiliarie, 1970.

BROCK Sebastian, « Aspects of Translation Technique in Antiquity », *Greek, Roman and Byzantine Studies* 20 (1979) p. 69-87.

CALLEGARIN Laurent, RIPOLLÈS Pere Pau, « Las monedas de Lixus », *Lixus-3. Área suroeste del sector monumental*, Valencia, Saguntum Extra 8, 2010, p. 151-186.

CAPUTO Giacomo, *Il teatro augusteo di Leptis Magna : scavo e restauro (1937-1951)*, Roma, L'Erma di Bretschneider (Monografie di archeologia libica, 3), 2 vols., 1987.

CHAKER Salem, « À propos de la terminologie libyque des titres et fonctions », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, vol. 46, n° 4, 1986 [1988], 541-562.

CIL : *Corpus Inscriptionum Latinarum*.

CLERMONT-GANNEAU Charles Simon, « L'inscription d'El Amrouni et les dieux Mânes des Sémites », *Études d'Archéologie Orientale I*, 1895, p. 156-164.

CUNCHILLOS Jesús Luis, ZAMORA José Ángel, *Gramática Fenicia Elemental*, Madrid, CSIC, 1997.

FERNANDES Luis da Silva, SOBRAL de CARVALHO Pedro, FIGUEIRA Nádia, « Uma nova ara votiva de Viseu (Beira Alta, Portugal) », *Sylloge Epigraphica Barcinonensis*, vol. 6, 2008, p. 185-189.

DE HOZ Javier, *Historia lingüística de la Península Ibérica en la Antigüedad II. El mundo ibérico prerromano y la indoeuropeización*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas (Manuales y anejos de Emérita, 51), 2011.

DEL OLMO Gregorio « Ba9an o el infierno cananeo », en *Studi epigrafici e linguistici* 3, 1988, 51-60.

ESTARÁN María José, « The Lusitanian model uersus the Iberian model. Defining patterns of bilingual inscriptions through Palaeohispanic epigraphy », en E. DUPRAZ (dir.), *Les langues d'attestation fragmentaire dans l'espace méditerranéen au I^{er} millénaire avant notre ère : inscriptions, genres épigraphiques et analyse socio-linguistique*, Rouen, e. p .

ESTARÁN María José, *Epigrafía Bilingüe del Occidente Romano*, Zaragoza, e. p. (2016).

FERNANDEZ Natalio, « Las traducciones en la Antigüedad », *Sefarad*, vol. 67, n° 2, julio - diciembre 2007, p. 263-282.

GARBINI Giovanni, « Note libiche II », *Studi Magrebini* 2 (1968), p. 113-122.

HADAS Lebel 2004 : J. HADAS-LEBEL, *Le bilinguisme étrusco-latin : contribution à l'étude de la romanisation de l'Étrurie*, Lovaina, Peeters Publishers, 2004.

ILPMB : BEN ABDALLAH Zeineb Benzina, *Catalogue d'inscriptions latines païennes du Musée du Bardo*, Institut national d'Archeologie et d'art de Tunis – École française de Rome (Collection de l'École Française de Rome, 92), Roma, 1986.

IPT : LEVI DELLA VIDA Giorgio, AMADASI GUZZO Maria Giulia, *Iscrizioni Puniche della Tripolitania*, L'Erma di Bretschneider, Roma, 1988.

IRT : REYNOLDS JOYCE Marie, WARD-PERKINS John Bryan, *Inscriptions of Roman Tripolitania*, Roma, British School at Rome, 1952.

JONGELING Karel, *North African Names from Latin Sources*, Leiden, CNWS Publications, 1994.

JONGELING Karel, *Handbook of Neo-Punic inscriptions*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2008.

KELLY Lewis Gerard, *The True Interpreter : A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford, Basil Blackwell, 1979.

LASSÈRE Jean Marie, « Onomastica africana XII. La romanisation de la petite Syrte », in JOFFRET Jean-Charles (dir.), *Les armes et la toge : mélanges offerts à André MARTEL*, Montpellier, Centre d'Histoire Militaire et d'Études de Défense Nationale, 1997, 39-44.

LEVI DELLA VIDA Giorgio, « Magistrature romane e indigene nelle iscrizioni puniche tripolitane », *Studi in onore di Edoardo Volterra* 6, Milán, Giuffrè, 1971, 6 vols., p. 457-469.

LLAMAS Laura, RAMÓN Rafael, « Algunas técnicas modernas de traducción en un texto árabe del siglo IX : un pasaje del Kitab al-Hayawan de Al-Yahiz al-Basri », *Revista Española de Filosofía Medieval*, 17, 2010, p. 103-113.

MANFREDI Lorenza Ilia, *Monete puniche. Repertorio epigrafico e numismatico delle leggende puniche*, Roma, Istituto poligrafico e zecca dello Stato, 1995.

MLH : UNTERMANN Jürgen, *Monumenta Linguarum Hispanicarum*, Wiesbaden, Ludwig Reichert, 1975-2000.

MONCUNILL Noemí, « Lèxic d'inscripcions ibèriques (1991-2006) », tesis doctoral inédita, Barcelona, Universitat de Barcelona, 2007.

VELAZA Javier, *Epigrafía y lengua ibéricas*, Madrid, ArcoLibros. Cuadernos de Historia, 1996.

REBUFFAT René, « Pour un corpus des bilingues punico-libyques et latino-puniques », in FANTAR Mohamed (dir.), *Osmose ethno-culturelle en Méditerranée. Actes du Colloque organisé à Mahdia du 26 au 29 juillet 2003*, Túnès, Université De Tunis El Manar, Chaire Ben Ali pour le dialogue des Civilisations et des Religions, 2007, p. 183-242.

REBUFFAT René, « Aires sémantiques des principaux mots libyques », *Mélanges de l'École française de Rome. Antiquité*, vol. 118, n°. 1, 2006, 267-295.

RIX Helmut, « Die Personennamen auf den etruskisch-lateinischen Bilinguen », *Beiträge zur Namenforschung* 7, 1956, 147-172.

RIX Helmut, *Das etruskische Cognomen : Untersuchungen zu System, Morphologie und Verwendung der Personennamen auf den jüngeren Inschriften Nordetruriens*, Wiesbaden, Harrasowitz, 1965.

SupplIt 15 : Supplementa Italica, vol. 15, Quasar, 1997.

RIG II.1 : LEJEUNE Michel, *Recueil des Inscriptions Gauloises*, II. 1, Textes gallo-étrusques. Textes gallo-latins sur pierre, Paris, CNRS, 1988.

RIL : CHABOT Jean Baptiste, *Recueil des Inscriptions Libyques*, Paris, Imprimerie Nationale, 1940.

VAN HOOF Henri, *Histoire de la traduction en Occident : France, Grande-Bretagne, Allemagne, Russie, Pays-Bas*, Paris-Louvain-la-Neuve, Duculot, 1991.

ZAMORA José Ángel, « El sacerdocio próximo-oriental y los problemas de su estudio : los sacerdotes mesopotámicos », en ESCACENA Jose Luis, FERRER Eduardo (dir.), *Entre Dios y los hombres : el sacerdocio en la antigüedad* (Monografías SPAL VII), Sevilla, 2006, 27-42.

ZUCCA Raimondo : R. ZUCCA, « Inscriptiones latinae liberae rei publicae Africae, Sardiniae et Corsicae », en KHANOUSI Mustapha, RUGGERI Paola, VISMARA Cinzia (dir.), *L'Africa Romana 11 : atti dell'XI convegno di studio, Cartagine, 15-18 dicembre 1994*, Sassari, Editrice Il Torchietto, 1996, p. 1425-1489.

Ambigüité de la traduction Entre l'Antiquité et les Temps Modernes

Irina FALKOVSKAYA,
Institut d'histoire moderne et contemporaine (IHMC)
Paris I Panthéon-Sorbonne

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

« Si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais » disait Montesquieu¹. Le travail d'un traducteur est généralement estimé comme peu glorieux et fort pénible, bref, ingrat. Longue et exigeante, la traduction demande un talent et une érudition hors normes, et ceci est d'autant plus vrai lorsqu'il est question de traduction de textes philosophiques. Il s'agit de transmettre dans une langue différente le message et les idées, mais aussi le style, le ton et le mouvement, bref, l'âme d'un ouvrage. Or, après un travail colossal, le traducteur doit trouver le courage de s'effacer entre l'auteur et les lecteurs. Ainsi la traduction reste toujours dans la comparaison avec l'original où elle n'aurait qu'à perdre.

« Si c'est un métier que de faire un livre, le métier est bien ingrat quand le livre est une traduction. L'auteur de l'ouvrage original prend pour lui la bonne part. [...] Le traducteur ne doit espérer ni à ces facilités dans la lutte, ni à ces revanches dans la défaite. [...] Au lieu de la joie fortifiante qui naît chez le créateur d'une pensée heureuse soudainement éclosée, il ne connaît guère que les ennuis d'une investigation minutieuse, que les dégoûts d'un travail obscur et, pour ainsi dire, souterrain. »²

Or, les incorrections sont inévitables et les critiques faciles à émettre.

« À peine a-t-on échappé à la dualité entre traduisible et intraduisible – au bénéfice du premier – que l'on doit plonger dans un autre abîme d'incertitude entre la fidélité au texte-source et l'inévitable, voire l'indispensable, trahison du texte et de son auteur. Toute traduction est une déformation du texte source par le jeu en boomerang du "génie des langues", qui nourrit cette déformation et qui s'en nourrit. »³

Avec ces difficultés évidentes, la frontière entre une traduction et une interprétation n'est jamais fiable, traduire signifie prendre position sur le sens des mots dans le contexte établi par l'auteur, mais ceci est déjà une transformation. Un ingénieux proverbe italien - *Traduttore traditore* - *Traduire, c'est trahir* proclame avec brillance une oraison funèbre de toute traduction à naître.

Les premiers traducteurs français de la Renaissance semblent être unanimes quant à cette piètre estime de la Traduction. Étienne Pasquier (1529-1615), homme politique, humaniste et poète écrit :

« Il est vrai, qu'il n'y a labeur plus ingrat que celsuy, ne qui soit si peu recogneu par une postérité. Le traducteur comme un esclave s'alambique tous les esprits à suivre à la trace les pas de l'auteur qu'il translate, il y consomme son âge. »⁴

1. C.L. Montesquieu, *Lettres persanes*, tome 2, Lettre CXXIX, Amsterdam, Pierre Brunel, 1721, p. 146.

2. A. H. Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle. Loys le Roy (Ludovicus Regius) de Coutances*, p. 73.

3. M. Viallon (éd.), *La Traduction à la Renaissance et à l'âge classique*, p. 7.

4. *Les lettres d'Estienne Pasquier conseiller et advocat general du roy en la chambre des comptes de Paris*, A Paris, chez Abel L'Angelier, au premier pillier de la grand salle du Palais, 1586, p.42.

Ainsi, Jacques Peletier du Mans (1517-1582), lui-même traducteur de Pétrarque déclare en 1547 :

« En translatant
Y a grand' peine, & de l'honneur pas tant [...]
Voilà des pointz assez avantageux,
Pour refroidir un homme courageux. »⁵

Le discours sur la traduction la représente indubitablement comme inférieure à l'invention. Cette mise en scène prend désormais la forme d'un procès fait à l'acte même de traduire. Peine, labeur, mépris, ni honneur, ni gloire – le travail d'un traducteur ne peut qu'acquérir un statut secondaire et quasiment discrédité dans la représentation collective.

Et pourtant, la Renaissance est par excellence l'ère de la Traduction, l'époque exprime une sensibilité particulière à cette nouvelle activité, marquée par un accroissement massif du volume des travaux effectués. James Hutton estime qu'aucune autre langue que le français ne peut se féliciter d'un intérêt si marqué pour l'œuvre humaniste et d'un nombre aussi grand de traductions ; au cours du XVI^e siècle, il les évalue à plus de trois cents⁶. Le nombre de textes traduits augmente vertigineusement à tel point qu'on parle même de « la boulimie linguistique de la Renaissance française »⁷. Ainsi, le XVI^e siècle est l'époque qui fait naître la notion même de la traduction et celle qui désigne le métier. Apparaît ainsi le phénomène : le XVI^e siècle nomme et définit la traduction et en même temps la condamne et la rabaisse.

Dans cette perspective, il paraît légitime de poser la question de savoir ce que représente véritablement la Traduction. Quelle est sa notion conceptuelle et comment s'inscrit-elle dans une *Idéologie* de la traduction en France ? Bref, pourquoi traduire ? Quoi traduire ? Comment traduire ? Quels sont les enjeux et la méthode de la Traduction ? Ces questions fondamentales s'inscrivent dans une problématique d'un ordre conceptuel plus large. Il s'agit de savoir non seulement placer la Traduction dans une orientation idéologique, politique et culturelle qui répond aux circonstances d'ordre extratextuel, mais aussi d'exposer à la fois les paradigmes de cette idéologie dans le texte même des traductions. Ainsi, celle-ci doit être abordée sous l'angle thématique (dans quels domaines privilégiés se produisent les traductions), sous l'angle idéologique (à quels systèmes de valeurs renvoient les thématiques repérées, les réseaux d'explications introduits), ou encore sous l'angle de l'écriture et de ses modèles implicites ou explicites (référencement d'une mémoire textuelle active). Désignant par des médiations complexes un foisonnement qualitatif et quantitatif, ces trois niveaux de fonctionnement mettent en lumière les motivations profondes de la Traduction.

Évaluer ses motivations, comprendre la Traduction dans le contexte des idées culturelles et politiques de la Renaissance nécessite une enquête sur ses significations historiques. Or, parmi la cohorte des traducteurs de la Renaissance, s'il y a bien un nom à retenir, c'est celui de Louis Le Roy dit Regius (1510 env. – 1577), une des figures les plus méconnues parmi les humanistes français. Et pourtant, c'est lui qui peut à juste titre être présenté comme *le premier traducteur moderne* dans sa démarche méthodologique et son esprit scientifique. D'origine très modeste, mais un fervent admirateur de l'Antiquité, il consacre sa vie à l'œuvre humaniste. Son objectif est de traduire les textes anciens pour les rendre plus accessibles aux contemporains. Pendant vingt ans, il poursuit son projet avec une remarquable constance. Pour la première fois, les œuvres d'Isocrate et de Démosthène, les plus grands dialogues de Platon (*Timée*, *Phédon*, *Sympose*) ainsi que sa *République*, enfin la *Politique* d'Aristote sont traduits et commentés – un travail colossal d'envergure et de longue haleine.

5. J. P. du Mans, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Vascosan-Corrozet, 1547, « A monsieur de Saint Gelais », ff. 101 v^o-102 r^o.

6. J. Hutton, « The Classics in Sixteenth-Century France », p.136.

7. C. Brucker (éd.), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Age et à la Renaissance*, p.13.

Nommé « Notre Platon français » par ses contemporains, philosophe d'histoire et brillant helléniste qui a « offert la Grèce » au XVI^e siècle, Louis Le Roy reste jusqu'à nos jours délaissé par l'historiographie française⁸. Pourtant, c'est à travers son œuvre que l'on constate le mieux les multiples paradigmes de la Traduction en France, ses patterns, ses ambiguïtés et ses pièges. *Archétype du savant moderne*, Louis Le Roy marque déjà une rupture dans la pratique de la Traduction. Un rapide tour d'horizon permettra de déceler sa portée idéologique à l'heure d'une rencontre privilégiée entre l'Antiquité et les Temps Modernes.

Le phénomène de la Traduction à l'époque de la Renaissance est incontestablement lié à de nombreux facteurs comme l'essor de l'imprimerie ou la redécouverte de l'Antiquité avec un intérêt accru pour ses chefs-d'œuvre. Cet accroissement correspond à « l'illimitation du champ de la traduction »⁹. Au Moyen Âge, ce champ est clos, il s'agit essentiellement du corpus des *auctoritates* à traduire. À la Renaissance, n'importe quel texte de n'importe quel genre est désormais considéré comme potentiellement traduisible. Ce sont les traductions qui, en quelque sorte, deviennent elles-mêmes les nouvelles *auctoritates*¹⁰.

Le terme spécifique pour désigner la *traduction* apparaît à cette époque même. Au Moyen Âge, l'acte de traduire est désigné par plusieurs termes dont le plus courant est celui de *translation* (latin *translatio* avec le verbe correspondant *translatare*), que l'anglais a conservé jusqu'à nos jours. L'écriture, étant essentiellement centrée autour de l'ordonnement et du commentaire de textes déjà existants :

« Il n'y avait guère de raisons pour que le traducteur-interprète-commentateur occupe une place distincte ni que la traduction ait à être pensée comme un objet occupant une fonction spécifique dans le champ de la production écrite. »¹¹

Autrement dit la distinction entre le texte originel et le texte secondaire, tels que traduction, adaptation, commentaire, s'avère floue, car la traduction est déjà en soi un acte d'interprétation. Cette indéfinition est renforcée par le fait que les frontières linguistiques, ainsi que la distinction entre « sa » parole et celle d'« autrui », se montrent équivoques, fragiles, souvent tortueuses à dessein¹².

Le verbe *traduire*, dérivation du latin *traducere*, existe déjà en France au XV^e siècle, mais son champ sémantique relève uniquement du domaine juridique (traduire en justice) : à partir de 1480, ce sont les légistes qui répètent en français le terme utilisé en latin. Puis les humanistes italiens et, en premier lieu, Leonardo Bruni emploient (probablement par erreur) *tradurre* comme synonyme de *translatare*. Cette transformation linguistique de l'usage lexical se répand rapidement en Europe. En France, apparu pour la première fois dans un texte de 1509, le mot *traduction* va progressivement évincer *translation* au cours du XVI^e siècle¹³.

Pour certains historiens, cette innovation sémantique n'a rien de fortuit et désigne un profond changement dans la manière même de percevoir cet acte¹⁴. *Traductio* appartient à une famille sémantique très différente de celle de *translatio*. Cette famille de mots a fourni, à partir du verbe *ducere* (conduire), des termes comme *induction*, *déduction*, *réduction*, *production*. La *traduction* met l'accent sur l'énergie active (*ducere*), alors que la

8. W. L. Gundersheimer, *The life and works of Louis Le Roy*, p. 3.

9. A. Berman, *Jacques Amyot, traducteur : essai sur les origines de la traduction en France*, p. 75.

10. A tel point qu'on constate l'apparition des pseudo-traductions, dont l'exemple révélateur est le *Don Quichotte* de Cervantès, qui se présente comme une traduction de l'arabe.

11. L. Guillermin, « L'auteur, les modèles et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI^e siècle en France », p.13.

12. M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, p.426.

13. P. Chavy, « Depuis quand traduit-on en français ? », p.361-362.

14. G. Norton, *The Ideology and language of Translation : in Renaissance France and their humanist antecedents*, p. 40.

translation renvoie vers le mouvement de transfert et de transport. Tous les mots formés à partir de *ducere* supposent des agents. Surgit alors une dialectique nouvelle, le traducteur revendique la spécificité de son travail et sa valeur essentielle dans l'ensemble de la production culturelle. C'est justement pour cela que *l'opération traduisante* est perçue à partir de la Renaissance comme un acte de l'activité spécifique, celle que l'on appelle véritablement la Traduction¹⁵.

Or, les traducteurs d'avant 1550 forment une seule école, il suffit de les comparer à Louis Le Roy pour constater ce fait. Ils suppriment rarement, mais ajoutent volontiers, même des phrases entières, qui sont censées rendre le texte plus clair. Cependant, ce genre d'addition n'est jamais gratuit. Ainsi, la traduction peut atteindre presque le double du mot à mot. Jusqu'à la Renaissance, les traducteurs ignorent presque majoritairement la notion de traduction fidèle ; les textes sont traités « avec une liberté, une désinvolture, une fantaisie aussi déconcertantes »¹⁶. Le refus de la fidélité – *non verbum pro verbo* – entraîne le besoin d'introduire des modifications et des corrections. Dans une traduction libre, mieux vaut traduire selon l'esprit que selon la lettre, le sens devant primer sur la forme. Dans cette perspective, il est légitime de supprimer le superflu, mieux encore d'ajouter le profitable, bref, il s'agit des *belles infidèles*, comme on appela plus tard ce type de traductions libres¹⁷.

Or, ce modèle de traduction s'explique par son caractère *diachronique*. La théorisation de la traduction en Grèce semble bien être un paradigme introuvable ; en revanche, la culture romaine est bien une culture de la traduction, qui annexe et intègre par des traductions massives l'ensemble du corpus grec notamment¹⁸. La traduction est envisagée comme une action purement pragmatique. Elle est vue comme une pratique capitale pour le développement des qualités oratoires, il s'agit d'adapter les meilleurs textes grecs au discours romain, et ceci loin de tout souci de transmission sémantique. Cicéron traduit Démosthène non en interprète mais en orateur et dans son *De optimo genere oratorum* il formule la fameuse revendication – *non verbum pro verbo* – « pas de mot à mot ». Cette formule est maintes fois reprise et popularisée, d'abord par Horace dans son *Art poétique*, puis par la tradition chrétienne à travers l'œuvre de saint Jérôme – le patron des traducteurs¹⁹.

L'époque de la Renaissance hérite ainsi d'une longue histoire de la traduction-transformation. La pratique de la traduction dans la culture de la Renaissance justifie les ajouts d'*addenda* au texte, de divers commentaires et de paragraphes pour expliquer intentionnellement l'idée de l'auteur. La traduction est ainsi conçue comme une transformation linguistique entre les mots et leur signification, leur essence transcendante. Il s'agit de la survivance d'un courant philosophique depuis le *Cratyle* de Platon, qui insiste sur les relations entre le *nomen* en tant que désignation d'une *substantia* particulière du monde, et la réalité de cette *substantia* en soi. Les mots ne seraient que des signes conventionnels, dont il faut trouver les meilleurs spécimens pour expliquer l'*Idée* originelle – le *sensus*. Ce modèle orphique trouve sa continuité dans la traduction nominaliste du Moyen Âge (*universalis realia*). L'acte de la traduction est vu ainsi comme l'acte de la reconstruction. Dans cette conception « hypertextuelle », la fidélité à la lettre du texte est non seulement évacuée, mais aussi stigmatisée comme une maladresse²⁰.

Étienne Dolet, dans son traité *La Manière de bien traduire d'une langue en autre* (1540) – l'alpha et l'oméga de la théorie de traduction à la Renaissance – reste attaché à cette

15. A. Berman, *Jacques Amyot, traducteur: essai sur les origines de la traduction en France*, p.75.

16. P. Chavy, « Les Premiers Translateurs français », p.557.

17. R. Zuber, *Les "belles infidèles" et la formation du goût classique*, p. 15.

18. D. Robinson, « Classical Theories of Translation from Cicero to Aulus Gellius », p.15.

19. G. Norton, *The Ideology and language of Translation : in Renaissance France and their humanist antecedents*, p.40.

20. A. Berman, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, p.29.

conception. Suivant presque textuellement l'idée de Cicéron-Horace et de saint Jérôme, il formule une règle pour tous les traducteurs :

« Il ne se fault pas asservir jusques à la que l'on rende mot pour mot. »

La traduction mot à mot est une servitude et elle est imputée à un « deffault d'esprit ». Rester sur le plan lexical du texte risque de compromettre le processus, ce qui mènera à une erreur de conception. Étienne Dolet condamne avec force les traducteurs qui « s'efforcent de rendre ligne pour ligne, ou vers pour vers ». Il prévient avec insistance et sévérité les futurs traducteurs :

« Tu te garderas diligemment de ce vice : qui ne demonstre aultre chose, que l'ignorance du traducteur. »²¹

Or, les écrits de Louis Le Roy marquent à juste titre la nette séparation entre la manière de traduire au cours de la première moitié du XVI^e siècle et celle de la seconde, une évolution entre une *traduction libre* (*ad sensum*), pratiquement exclusive jusqu'à ce moment, vers une conception de la *traduction fidèle* (*ad verbum*), qui finira par triompher dans le monde savant.

Pour Louis Le Roy, le respect de l'esprit de l'auteur doit s'accompagner d'un respect du texte :

« [il] travaille comme les savants modernes ; il étudie les textes, il compare les doctrines, il allègue des faits. »²²

Son principe fondamental et modèle théorique de la traduction est le suivant :

« Transcrire de un livre en aultre, gardee la proprieté des deulx langues, sans y adjouter rien du sien, ou en oster de l'autheur. »²³

Le traducteur apparait comme une personne loyale envers le texte, qu'il traduit, sans quelconque intention d'ajouter, de soustraire ou d'en changer une partie, rendant possible une correcte interprétation du message original. Sa fidélité au texte grec est scrupuleuse, il respecte la valeur des mots, cherche à rendre leurs formes et leurs acceptions par des équivalents « sémantiques ». Comme le souligne Jean-Yves Pouilloux :

« Le Roy cherche donc avant tout à acclimater sans transposer, à traduire sans trahir. Il cherche visiblement à faire la part du traducteur la plus restreinte possible, à rendre discrète son intervention. [...] En ce sens, encore, il est un précurseur. Les traductions modernes ne font pas toujours mieux qu'il avait fait dès 1553. »²⁴

Très souvent le traducteur cite le texte grec même, soit dans la marge, soit dans ses commentaires, en donnant à la fois la preuve matérielle de son exactitude et le moyen de discuter, de contrôler et de rectifier sa version. Ainsi, les historiens s'accordent pleinement sur les mérites de traducteur dont fait preuve Louis Le Roy.

« À comparer telle traduction de Le Roy avec une version moderne, on ne distingue, en effet, que peu de différences ; mis à part quelques mots, aujourd'hui tombés en désuétude, les textes ont le même sens. »²⁵

Or, développer les traductions signifie, avant tout, enrichir et cultiver la langue française. Célébrer sa langue comme l'ont fait les Grecs et les Romains devient une cause de la

21. *La manière de bien traduire d'une langue en aultre : d'avantage de la punctuation de la langue françoise, plus des accents d'ycelle le tout fait par Estienne Dolet natif d'Orleans*, A Lyon, chés Dolet mesme, 1540, p. 13.

22. M. Delcourt, « Une traduction inédite de Criton, antérieure à 1540 », p. 50.

23. L. Le Roy, *De la vicissitude ou la variété des choses en l'univers*, Paris, Fayard, 1988, p.98.

24. J.-Y. Pouilloux, « Problèmes de traduction : L. Le Roy et le Xe livre de la République », p. 63.

25. Ibid., p. 48.

production littéraire. Louis Le Roy prend part à la plénitude de ces deux passés homogènes dans un présent vernaculaire hétérogène aux contours rhétoriques encore flous ; d'où le déplacement d'un système rhétorique classique dans un français prématuré. Avec le sentiment national aidant, la prise de conscience de l'identité linguistique mène ainsi à une reprise thématique du problème textuel²⁶.

Ainsi, apparaît l'idée d'une construction de l'unité nationale au travers d'une conquête linguistique. Dans cette perspective, la langue nationale devient un outil du pouvoir et la traduction – sa représentation symbolique, le projet politique se manifeste dans ses formes culturelles. François I^{er}, dont les sympathies en matière d'hellénisme sont bien connues, ne peut qu'adhérer aux études qui mènent à communiquer les plus sublimes résultats de la pensée grecque. En cristallisant l'image d'un Prince des Armes et des Lettres, François I^{er} explicite la fonction instrumentale d'un enrichissement linguistique à travers l'œuvre des humanistes, ainsi les efforts de la traduction et de la restauration textuelle sont mis en valeur dans un projet politique.

En se plaçant dans la continuité temporelle antique, Louis Le Roy s'inscrit pleinement dans ce projet culturel :

« J'aurois seulement proposé le premier à la nation Françoise les lumières des lettres [...] qui ont demeuré long temps cachez es escholes, ou ensevelis aux librairies, sans estre mis en usage [...] travaillant mesmement en une langue non gueres dressée, ny aecoustumée aux disciplines. »²⁷

Or, les mots représentent des *Idées*, et l'adaptation des idiomes grecs et latins permet à une langue vernaculaire, telle que le français, de s'élever de sa basse condition en véhiculant de nouveaux syntagmes linguistiques comme les nouveaux concepts philosophiques. Certes, il n'y a pas d'équivalents pour la plupart des institutions grecques, les termes métaphysiques sont, quant à eux, également absents dans le vocabulaire français. Le traducteur doit fabriquer des outils, équiper la langue-cible de mots nouveaux, qui vont permettre de traduire la langue-source déjà établie. Dans ses commentaires Louis Le Roy se plaint :

« Personne iusques à present, n'a traité de la philosophie en françois. Donc si lon y trouve quelques motz estranges, nouveaux, et non encores usitez [...] il plaira aux lecteurs me pardonner. »²⁸

La nouveauté des sujets philosophiques qu'il expose lui permet d'inventer son propre outil linguistique. Ainsi, Louis Le Roy n'hésite pas quand un mot lui manque ou qu'il n'existe simplement pas en français à en créer un. La nature des sujets traités et leur nouveauté lui imposent l'obligation d'oser et d'innover.

De cette manière, on trouve chez Louis Le Roy et pour la première fois les mots *potentiellement*, *pluralité*, *présupposer*, *parité*, *magnitude*, *microcosme*, *facteur*, *sympathie*, *intelligible* ou encore *gymnastique*. Avec la création de ces néologismes, on s'aperçoit de l'ingéniosité et de la finesse de sa traduction pour résoudre ou contourner les difficultés.

« Traduire, c'est toujours faire l'expérience de l'intraduisible, mais pas toujours sur les mêmes éléments du discours philosophique. »²⁹

26. P. Chavy, « Les traductions humanistes au début de la Renaissance française : traductions médiévales, traductions modernes », p.290.

27. Le Sympose de Platon, ou de l'Amour et de beauté, traduit de grec en françois, avec trois livres de commentaires estraictz de toute philosophie et receuillis des meilleurs auteurs tant grecs que latins et autres, par Loys Le Roy, dit Regius. Paris, l'Angelier, 1581, f. 181v°-182 r°.

28. Le Timée de Platon, traittant de la nature du monde et de l'Homme et de ce qui concerne universelement tant l'âme que le corps des deux, translaté de grec en françois, avec l'esposition des lieux plus obscurs et difficiles, par Loys Le Roy, Paris, Michel de Vascosan, 1551, f. IV v°.

29. J. Moutaux, O. Bloch (dir), *Traduire les philosophes*, p. 14.

Cependant, le souci de l'amélioration de la langue française n'est pas le seul but des traductions. Ainsi il s'agit surtout d'un moyen *de garder et de transmettre les connaissances*.

« Vrayement ce seroit grand honte que noz prédécesseurs eussent tant travaillé pour nous instruire et que par notre paresse se perdist ce qu'ils nous ont très songneusement conservé. Donques il fault faire, s'il est possible, pour la postérité ce que l'antiquité a fait pour nous. »³⁰

Les traductions dépassent ainsi leur dimension linguistique et textuelle afin de contribuer à une expansion scientifique et conceptuelle, celle d'un *projet humaniste*.

Le choix opéré par Louis Le Roy pour traduire des œuvres antiques n'est pas dû au hasard et répond parfaitement à cette ambition. La transformation textuelle d'un texte-source vers un texte final se passe également au niveau conceptuel. Il s'agit de *translatio studii* – le transfert du savoir ou migration du savoir – notion à la fois linguistique, historique, topologique et culturelle. Avec la langue grecque et latine, c'est tout le savoir, les Arts et les Sciences, que s'approprie le pays, en abordant les traductions. Par cet acte d'appropriation, la France accède en quelque sorte à l'Âge d'or héroïque, où la Traduction devient un rêve de grandeur à la dimension universelle. Le traducteur est un vecteur de la transmission de savoirs, d'où l'émergence d'une vision de la traduction comme une pratique indispensable.

Cependant, cette migration n'est pas un simple déplacement dans lequel le savoir reste identique à lui-même : c'est une mutation. Le savoir devient en quelque sorte *supra-linguistique*³¹. Le transfert des concepts produit de nouveaux concepts, qui tout en saisissant les concepts antérieurs, les modifient et les remplacent dans les domaines métaphysiques. L'acte de traduire est orienté simultanément vers un passé textuel, celui du texte-source et vers un présent conceptuel, celui de la traduction finale. À travers le passé, le regard du traducteur est constamment tourné vers le présent. Une traduction est une transposition culturelle, ainsi, traduire signifie servir la cause d'un déplacement historique des connaissances, il s'agit d'élargir l'horizon d'une langue et d'une culture. Dans cette perspective, le traducteur se voit investi d'une mission.

Ainsi, Louis Le Roy se fixe comme objectif l'ambition de rendre accessible au public de son temps les acquisitions de la pensée grecque. Or, le traducteur n'estime point qu'il s'agisse d'apporter aux savants seuls le fruit d'un labeur obscur : c'est au siècle même qu'il révèle la sagesse antique. En effet, au XVI^e siècle, à peu près tous les auteurs grecs peuvent se lire en latin. Cependant, le rêve humaniste aspire à ce que tout homme puisse avoir la possibilité de s'instruire et de s'assurer une culture complète, sans s'imposer une étude approfondie des langues antiques. Or, le grand public ignore presque tout de la langue et de la culture grecques, l'exercice du commentaire devient, alors, indispensable. La fonction de traducteur est aussi celle de guide, à l'image de Virgile qui conduit Dante dans le monde étrange de *La Divine Comédie* : Louis Le Roy est là, tout près de son lecteur, et le mène pas à pas à travers le temps et l'espace.

Cependant, ses commentaires se présentent sous une forme nouvelle, celle de notes, et dans le procédé ils ressemblent plus à ceux d'éditions modernes. Séparés du texte traduit et regroupés après chaque chapitre ou après un long passage, ses commentaires, imprimés dans une police de caractère différente, semblent être incapables de déformer le sens du texte. Son commentaire se fait alors prudent, il choisit l'interprétation la plus neutre, celle qui est le moins susceptible de déformer la traduction. Jean-Yves Pouilloux écrit à ce propos :

30. *Le Phédon de Platon traitant de l'immortalité de l'âme, présenté au Roy trèschrestien Henri II de ce nom, à son retour d'Allemagne. Le tout traduit de Grec en François avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles par Loys le Roy, dit Regius* Paris, chez Sébastien Nyvelle, 1553, p. 16.

31. A. Berman, *Jacques Amyot, traducteur : essai sur les origines de la traduction en France*, p.33.

« Un remarquable précurseur, dans la mesure où il unit l'esprit critique à l'exposé historique. [...] avec lui, apparaît le commentaire d'aspect scientifique. »³²

Enrichir la langue, tout aussi bien que la science et la philosophie, transmettre les connaissances utiles à travers une mutation textuelle, servir l'État en faisant l'éducation politique du prince et de ses sujets – ces ambitions dépassent largement les objectifs d'un simple traducteur-vulgarisateur. L'œuvre de traduction, par définition secondaire, se transforme, ainsi, en expression d'un projet humaniste. À travers la Traduction s'effectue la transformation d'un modèle prétexte dans une recherche active d'un savoir et le choix des textes à traduire s'inscrit ainsi dans un schéma conceptuel.

L'aboutissement de ce projet culturel est la traduction de la *Politique* d'Aristote – l'ouvrage phare de la pensée constitutionnelle par excellence, source d'inspiration et référence quasi obligatoire pour toute sorte de réflexion politique. Louis le Roy rend en français un ouvrage où presque chaque sentence a une valeur idéologique et quasi juridique, sa traduction reste d'ailleurs la seule en langue française pendant deux cents ans³³.

Dans ce sens, le traducteur se voit comme un vrai novateur, qui vise à apporter une nouvelle façon de réfléchir et de concevoir la vie civique et la science politique. Dans un élan d'enthousiasme, Louis Le Roy s'exclame :

« Recevrez donc, recevrez ceste noble science, qui se presente aujourd'hui à vous : estudiez, veillez, travaillez pour apprendre, cognoistre, entendre, afin qu'un l'appliquant à son vray usage, vous rendiez utiles à vos pais, secourables aux amis, serviables aux estats. »³⁴

Les traductions d'Aristote correspondent à une recherche active d'une meilleure compréhension des réalités politique à travers l'étude du passé hétéroclite. La sagesse antique contribue « aux mœurs et affaires de ce temps »³⁵ dans une confrontation dialectique du modèle de l'histoire passée et du présent politique. Dans un discours méthodologique, fondé sur un système de causalités, Aristote apporte une réponse positive à la crise politico-religieuse du XVI^e siècle par le biais d'une élaboration des matrices pratiques centrées sur la recherche d'un meilleur régime politique.

Or, à une époque où Aristote ne suffit plus pour expliquer le monde, Platon offre un système complet qui part du cosmos pour arriver à l'homme. Ainsi, pour la plupart des humanistes de la Renaissance, le platonisme devient une forme de la religion. Louis Le Roy n'y fait pas exception. Le traducteur se trouve ainsi au carrefour des tendances de son siècle – entre Platon et Aristote – en prenant part à l'élaboration d'un modèle théorique, qui comprend la méthode politique d'Aristote et la conception métaphysique de Platon. Platon relie la politique avec la Providence divine et la notion de la justice. Il transporte le discours métaphysico-moralisant dans une dimension spirituelle à la recherche d'une *Idée*, il est celui qui parvient mieux à formuler des vérités partielles sans pour autant atteindre cette perfection du *logos* que contiennent les Évangiles.

Il faut se rappeler que les études des auteurs grecs sont toujours suspectes aux yeux de l'Église. La Réforme protestante s'appuie entre autres, sur les traductions de la Bible en langues vernaculaires. Or, Louis Le Roy démontre que c'est dans la dialectique même des œuvres de la philosophie grecque que résident les arguments principaux du christianisme, tels que l'immortalité de l'âme, l'Amour et la Beauté. D'où une sélection rigoureuse et exclusiviste des textes à traduire. Ainsi, il se fixe comme objectif de démontrer que la philosophie grecque est, non seulement, sans danger pour la vraie foi

32. J.-Y. Pouilloux, « Problèmes de traduction : L. Le Roy et le Xe livre de la République », p. 61.

33. A. H. Becker, *Un humaniste au XVI^e siècle, Loys le Roy (Ludovicus Regius) de Coutances*, p. 195.

34. *De l'Origine, antiquité, progrès, excellence et utilité de l'art politique, ensemble des législateurs plus renommés qui l'ont pratiquée, et des auteurs illustres qui en ont écrit, traduites de grec en françois, et éclaircies d'expositions pour les accommoder aux mœurs et affaires de ce temps, par Loys Le Roy, diet Regius*. Lyon, Benoist Rigaud, 1568, p.38.

35. Ibid., p.2.

mais peut également la soutenir : de la sorte Platon mène inévitablement à Jésus et « Platon, peu de choses changées, seroit Chrestien »³⁶. Les idées de Platon ne sont autre chose que la clef du christianisme et un moyen efficace pour réanimer la doctrine catholique. De ce fait, la traduction est envisagée comme principalement cibliste, visant l'annexion de certains textes antiques par la proclamation de l'universalité de l'Esprit, au prix d'une inévitable « dénaturalisation » de leur message originel.

Pourquoi traduire ? Quoi traduire ? Comment traduire ? Ces questions semblent aujourd'hui ordinaires et dépourvues d'utilité, mais au milieu du XVI^e siècle, Louis Le Roy y apporte des réponses nouvelles, inédites et profondément révolutionnaires. **Premier traducteur moderne** dans sa démarche méthodologique, son œuvre permet de mettre en évidence **la dimension quadrilatérale de la notion de la Traduction**. La traduction sert, avant tout, à embellir la langue natale par l'application des modèles rhétoriques antiques. Nées de considérations pratiques, les traductions de Louis Le Roy se donnent pour but d'édifier et d'enseigner. Les traductions représentent un moyen privilégié pour développer la langue tout en apportant une importante contribution philosophique et théorique. Œuvre de la vulgarisation utile, la traduction dépasse largement la problématique de l'utilité de la transmission d'un savoir. Les textes des traductions émanent des problèmes structurels de la pratique de la traduction et ils jouent un rôle central dans la création d'un modèle théorique de la connaissance. Dans un jeu des commentaires inter et extratextuels, la Traduction s'ouvre vers un élargissement des horizons historiques et conceptuels. Les patterns de la Traduction, celui de la politique et celui de la religion, se lient ainsi dans un vaste projet d'enrichissement culturel et linguistique, l'appareil conceptuel de la Traduction devient quadrilatéral.

Procédé d'analyse et d'appréhension sur lequel est fondé tout acte de Traduction, cette dernière marque le passage d'un travail d'articulation vers l'action de composition. Dans un rapport entre la lettre et le sens – *Sed sensum de sensu* – la Traduction dépasse son texte-racine pour acquérir le statut d'original, s'élevant ainsi au-dessus de l'ensemble de ses niveaux de signification. Or, pour Louis Le Roy, les traductions forment clairement une sorte d'étape préparatoire pour assembler et assimiler les idées antiques avant de passer à la création originale. Sa démarche s'avère **scientifiquement moderne** non seulement dans sa forme mais aussi dans son esprit :

« N'est-ce dont abuser de l'estude et des lettres ? Que de s'amuser seulement aux anciens, et n'essayer à produire nouvelles inventions convenables aux mœurs et affaires de son temps ! Quand cesserons-nous de prendre l'herbe pour le bled, l'écorce pour le bois, ne faisans que traduire, corriger, commenter, annoter ou abrégier les livres des anciens ? »³⁷

À la Renaissance, toute pensée nouvelle est engendrée à travers et à partir de celle des Anciens, la Traduction se transforme en un moyen de constante interaction pour un dialogue entre les siècles. La Renaissance a trouvé dans les traductions un vaste nouveau monde, « une libération d'esprit » et une inépuisable source d'inspiration. Comme un aigle à deux têtes, la Renaissance regarde vers le passé et vers l'avenir ; en cherchant à revenir aux sources de la pensée antique (*ad fontes*), l'époque est définitivement tournée vers le futur et aspire à de nouvelles productions et à de nouvelles découvertes. Dans le mouvement des idées au cours du siècle, cette métaphysique du progrès se traduit par un véritable appel à la créativité et à la rénovation. « Ainsi ne suffit sçavoir par livre, sans rien produire de soy »³⁸ – martèle Louis Le Roy. Car l'homme de science se doit aller au-delà de la Traduction et continuer la Tradition par sa propre Création.

36. *La republique de Platon, divisee en dix livres, ou dialogues, traduite de grec en françois, & enrichie de commentaires par Loys le Roy*, A Paris, de l'imprimerie de Claude Morel, Avec privilege du Roy, 1600, p.313.

37. L. Le Roy, *De la vicissitude ou la variété des choses en l'univers*, Paris, Fayard, 1988, p.433.

38. *Ibid.*, p.440.

Résumé

Moyen de constantes interactions pour un dialogue entre les siècles et les espaces, la traduction forme une matrice transcendantale d'un processus culturel. La Renaissance est l'époque pendant laquelle naît la notion même de traduction et celle qui désigne le métier. Ainsi, la traduction prend place comme armature entre les divers pôles constructifs de la production écrite. Ces distorsions et ces patterns multidimensionnels se révèlent avec pertinence à travers l'œuvre de Louis Le Roy, un des plus grands hellénistes du XVI^e siècle. Son œuvre oscille entre la rigueur scientifique d'une traduction exacte des grands philosophes antiques et la spiritualité du *Logos* chrétien. Les mots n'étant que des signes conventionnels, il faut trouver les meilleurs spécimens pour expliquer le *sensus*. Le savoir se conçoit comme œcuménique et *supra-linguistique*. Dans un rapport entre la lettre et le sens, la traduction dépasse son texte-racine pour acquérir le statut d'original, elle devient, ainsi, l'objet de l'Histoire.

Bibliographie

Sur Louis Le Roy

BECKER Abraham Henri, *Un humaniste au XVI^e siècle. Loys le Roy (Ludovicus Regius), de Coutances*, Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1896.

GUNDERSHEIMER Werner Leonard, *The life and works of Louis Le Roy*, Genève, Droz, 1966.

POUILLOUX Jean-Yves, « Problèmes de traduction : L. Le Roy et le X^e livre de la République », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. Travaux et documents*, T.31, n° 1, 1969, p. 47-66.

Sur les traductions à la Renaissance

BAKHTINE Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

BERMAN Antoine, *Jacques Amyot, traducteur : essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Belin, 2012.

BERMAN Antoine, *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999.

BRUCKER Charles (éd), *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, Champion, 1997.

CHAVY Paul, « Depuis quand traduit-on en français ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XLIV, Genève, Droz, 1982, p. 361-362.

CHAVY Paul, « Les Premiers Translateurs français », *The French Review*, Vol.47, n° 3, Feb., 1974, p. 557-565.

CHAVY Paul, « Les traductions humanistes au début de la Renaissance française : traductions médiévales, traductions modernes », *Canadian Review of Comparative Literature*, Vol. 8, n° 2, Spring 1981, p. 284-306.

DELCOURT Marie, « Une traduction inédite de Criton, antérieure à 1540 », *Revue du seizième siècle*, t.14, 1927, p. 49-60.

HUTTON James, « The Classics in Sixteenth-Century France », *The Classical Weekly*, Vol. 43, n° 9, Jan. 30, 1950, p. 131-139.

GUILLERM Luce, « L'auteur, les modèles, et le pouvoir ou la topique de la traduction au XVI^e siècle en France », *Récrire, Traduire. Revue des sciences humaines*, Lille III, n° 180, 1980, p. 6-31.

GUILLERM Luce, *Sujet de l'écriture et traduction autour de 1540*, Lille, Université Lille III, ANRT, 1988.

MOUTAUX Jacques, OLIVIER Bloch (dir.), *Traduire les philosophes*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000.

NORTON Glyn, *The Ideology and language of Translation : in Renaissance France and their humanist antecedents*, Genève, Droz, 1984.

ROBINSON Douglas, « Classical Theories of Translation from Cicero to Aulus Gellius », *TEXTconTEXT*, 1, 1992, p.15-55.

VIALLO Marie (éd). *La Traduction à la Renaissance et à l'âge classique*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001.

ZUBER Roger, *Les « belles infidèles » et la formation du goût classique*, Paris, A. Michel, 1995.

Un traducteur italien de Galien au XVI^e siècle : Giovanni Tarcagnota et le courant galénique du Cinquecento en Italie

Moreno CAMPETELLA,

Institut de linguistique romane « Pierre Gardette », Université Catholique de Lyon
CRTT, Centre de Recherche en Terminologie et Traduction (EA 4162), Université
« Lumière » Lyon 2, Lyon

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Les textes qui font l'objet de cette étude sont les traductions italiennes de deux traités latins de Galien (129-216 ap. J.-C.) qui fut, entre autres, le médecin de l'empereur Marc Aurèle et de son fils Commode. Les modèles latins constituent, à leur tour, les versions rédigées à la Renaissance, à partir des originaux grecs, composés entre 175 et 182 ap. J.-C. Il s'agit du *Traité d'hygiène*, dont la version latine (*De sanitate tuenda*), publiée à Paris en 1517, est l'œuvre du médecin anglais Thomas Linacre (1460-1525), et du *Traité de psychiatrie*, que Johan Winter Von Andernach traduit en latin en 1529 (*Galenii de propriorum animi cuiusque affectuum dignotione et curatione*).

Les traductions italiennes de ces deux traités sont l'œuvre de Giovanni Tarcagnota, né à Gaeta en 1499 (ou, selon d'autres sources, en 1508) et mort à Ancône en 1566. Polygraphe très prolifique en son temps, sa renommée littéraire est liée aux *Historie del mondo* (Venise, 1562), ainsi qu'à ses *volgarizzamenti* de l'œuvre de Suétone, Plutarque et Galien¹.

Les versions vernaculaires objet de cette étude, comme celles d'autres œuvres du Pergamien, donnèrent une impulsion nouvelle à la doctrine humorale² dans la première moitié du XVI^e siècle et symbolisent bien le tournant qu'a constitué cette époque dans le renouveau des études galéniques, du moins en Italie. En 1490 paraissait la première édition imprimée d'une traduction latine de l'œuvre anatomique de Galien, la publication de l'original grec suivait en 1525, alors que la parution du *De humani corporis fabrica* de Vésale date de 1543. Les traducteurs en latin des originaux grecs de Galien, Thomas Linacre et Guinter Von Andernach, sont d'ailleurs parmi les principaux artisans du renouveau dans les études anatomiques (d'orientation philologique) et médicales en général, le premier en Angleterre, où, en qualité de médecin officiel d'Henri VIII, il fonda le *College of Physicians* et le second à Paris, où il était l'âme de la faculté de médecine, avec le célèbre Sylvius.

1. Sur la biographie et les œuvres de Giovanni Tarcagnota voir F. Melzi, *Dizionario di opere anonime e pseudonime*, p. 398 ; A. Cervone, « Il letterato Giovanni Tarcagnota » ; C. Magliozzi, *Contributo alla bibliografia della Provincia di Latina. Due eruditi del XVI secolo : Giovanni Tarcagnota da Gaeta e Giovanni Andrea Gesualdo da Tratetto*, Napoli, 1999.

2. La doctrine de Galien reprend celle d'Hippocrate dite « humorale » (la santé est déterminée par un équilibre parfait – *symmetria* ou *mèson* – des quatre humeurs fondamentales que sont le phlegme, la bile, le sang et l'eau) en s'en éloignant sur certains points fondamentaux : par exemple, alors que chez Hippocrate le sang était l'une des quatre humeurs, pour Galien il l'est aussi mais il peut également consister en un mélange des quatre. Pour Hippocrate, les humeurs ne coulent que dans les veines qu'elles parcourent dans les deux sens. Pour Galien le sang coule aussi bien dans les veines que dans les artères et il établit le premier schéma différencié du cours sanguin. Sur la doctrine humorale galénique, voir J. Pigeaud, « Galénisme » ; S. Byl, « Humeurs » ; C. Lichtenthaler, *Histoire de la médecine*, p. 163-180. Sur la diffusion du courant galénique à la Renaissance, voir C. Lichtenthaler, *ibid.*, p. 321-352 ; M. Tubiana, *Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape*, p. 129-138 ; M. D. Grmek – R. Bernabeo, *La machine du corps*, p. 8-19.

Les traductions de Giovanni Tarcagnota se caractérisent par leur fidélité extrême au texte source, comme les nombreux passages que nous examinerons par la suite le montrent bien. Paradoxalement, c'est à cette littéralité de la traduction qu'on doit toute une série de néologismes, aussi bien lexicaux que sémantiques, qui ont largement contribué à forger le vocabulaire italien médical moderne – et, plus largement, scientifique – et qui constituent le cœur de cette analyse. Même si le traducteur s'écarte rarement de ses textes-sources, mettant en évidence une adhérence à l'original qui pourrait paraître excessive – parfois même celle qu'on serait tenté de prendre pour une certaine maladresse dans la manipulation du matériel terminologique à sa disposition –, derrière son travail de vulgarisation du savoir des Anciens perce de toute évidence la conscience de n'accoucher aucunement d'une simple copie vernaculaire de l'« original » latin, mais d'une œuvre à part entière, qui peut aspirer au statut de texte de référence, une sorte de nouveau modèle pour les hommes de science des siècles suivants. Ainsi, loin d'être des tentatives isolées de traduction pour le moins malhabiles, les innombrables transpositions « du mot à mot » qui caractérisent les textes vulgaires, se sont-elles conservées en tant que technicismes spécifiques dans les écrits scientifiques des époques moderne et contemporaine, contribuant largement à conférer aux œuvres de Tarcagnota cette aura de prestige qui est le trait distinctif des textes de référence à part entière. À ce propos, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les cours dans les facultés de médecine au XVI^e siècle consistaient prioritairement en la lecture et le commentaire des textes de l'Antiquité grecque ou latine. Dans un tel cadre, il est clair que les traductions étaient bien souvent le nécessaire complément des textes de référence, à une époque où un nombre croissant d'étudiants ne maîtrisaient plus les langues classiques, surtout ceux qui se destinaient à devenir de simples barbiers³.

Tous les lexèmes dont il sera question dans cet article, qui ne constituent qu'une sélection d'un ensemble bien plus vaste, illustrent bien, à travers l'étude de l'impact de la néologie lexicale et sémantique sur la littérature des époques successives et des traces qu'elle y a laissées, l'originalité de la contribution des versions vernaculaires de l'*Opus agriculturae* à la création du lexique scientifique italien moderne. Pour rendre la tâche plus facile au lecteur, les néologismes ont été classés en deux sections distinctes, correspondant à chacun des deux traités galéniques susmentionnés.

Galenī de sanitate tuenda*⁴ (in C.G. Kühn, *Claudii Galeni Opera Omnia*, vol. VI, Lipsiae, 1823, pp. 1-452) / *Di Galeno delli mezzi, che si possono tenere per conservarci la sanità, recato in questa lingua nostra da M. Giovanni Targagnota, in Vinegia, 1549

Habito (del corpo) / habito di corpo

« État de santé (physique) / constitution » :

Maxime vero velim, qui his studere voluerit (...) eum (sc. librum), quem de optimo corporis nostri statu scripsimus ; item quem de bono corporis habitu. (Kühn VI, p. 13)

« Chi vorrà bene queste cose intendere (...) vorrei che leggesse anco quell'altro nostro libretto de l'ottimo stato del corpo nostro, e quell'altro, che noi chiamiamo del buono habito del corpo. » (Tarcagnota *Delli mezzi...*, p. 5)⁵

3. À ce sujet voir R. Teyssou, *La médecine à la Renaissance*, p. 52.

4. Le texte grec reproduit par Kühn est celui publié par John Caius à Bâle en 1549. Traduction latine de Thomas Linacre : *Galenī de sanitate tuenda*, in Parisiis, apud Gu. Rubeum, 1517.

5. « J'invite tous ceux qui souhaiteraient en savoir plus sur tout cela à lire notre petit traité sur la bonne santé du corps et l'autre aussi, sur les moyens de le garder dans cet état ».

Ce sémantème est extrêmement rare en italien. Outre ce passage de Tarcagnota on le retrouve chez deux médecins des XVII^e et XVIII^e siècles : Francesco Redi (1626-1698), *Osservazioni intorno alle vipere* (1664) :

« Questa è di faccia rubiconda e dotata di un abito di corpo carnoso, e che da' medici con vocabolo greco vien chiamato pletorico »
et Antonio Cocchi, *Consulti medici* (1791) :

« Ai presenti sintomi precederono fin dalla prima età abito gracile, insigne vivacità e mobilità. » (cit. dans *GDLI* I, p. 45)

Ce sémantème semble être propre à l'aire linguistique italo-romane : même l'ancien fr. *habit* possède le sens exclusif de « état, disposition de l'âme » chez Nicolas Oresme, *Eth.* (1370), cit. par Godefroy IV 393 (« Or voions nous que tous ceux qui parlent de ceste chose veuillent dire ou entendre par justice un habit qui encline les personnes à ouvrir justes choses. »).

Corpicello = « corpuscule, atome »

Sanitas omni sectae commodatio quaedam est nobis, humidi, sicci, calidi et frigidi ; aliis corpuseculorum et meatuum ; aliis insectilium, vel incompactilium vel minimorum, similiarumve. (Khun cap. V p. 15)

« Tutte le scuole vogliono che non sia altro la sanità che una certa convenientia et proportionne, noi diciamo del caldo, del freddo, del humido, del secco, altri dicono de' corpicecelli e dei pori, altri di athomi, altri delle parti similari. » (Tarcagnota, *Delli mezzi...*, p. 6)⁶

Ce sémantème spécialisé de *corpicello* (« corpuscule, atome »), diminutif de *corpo* (*GDLI* II p. 809 / LEI s.v.) est inconnu avant ce passage de Tarcagnota. En raison de la nature tonique du suffixe, il constitue une variante plus populaire de *corpusecolo*, dont on retrouve le premier témoignage écrit chez Léonard de Vinci (*Trattato del moto e della misura delle acque* I 13 – 1470 environ). Ce diminutif lexicalisé de *corpo* semble être par ailleurs inconnu dans toute l'aire linguistique romane (le fr. *corpuscule* signifie « corps » chez Jean Bouchet (1470-1550), *La Noble Dame* (1545 ?) (cit. par Huguet II p. 561).

Fluxile = « fluide »

Sanguis et semen generationis nostrae principia sunt (...) mixtum horum utrumque eisdem genere elementis humido et sicco, frigido et calido, aut (...) terra et aqua, aëre et igne (...) Dissident autem ratione mixtionis. Siquidem in semine plus est igneae substantiae atque aëreae, in sanguine aquae terreaeque, quamquam praepollet in hoc quoque et calidum frigidum et humidum sicco, et ob eam exuperantiam non siccus, sicut ossa, unguis pilusve, sed humidus esse dicitur. At semen sanguine siccus quidem est, caeterum ipsum quoque humidum fluxile est. (Khun VI pp. 3-4)

« I principi della generatione nostra sono il sangue e' l seme genitale (...) e ognun di loro vien composto di humido, di secco, di caldo, di freddo, d pure di acqua, di terra, di fuoco, di aria (...) Ma differiscono poi tra sé il sangue e'l seme genitale nella quantità della loro mistura, e temperamento : perciò che il seme partecipa più della sustantia del fuoco e dell'aere, il sangue più della sustantia dell'acqua, e della terra, benché nel sangue anco il caldo avanzi il freddo, e l'humido il secco. Di che nasce, che egli si possa ragionevolmente chiamare humido, e non già secco alla guisa che è il pelo, d l'osso. Il seme medesimamente è più secco del sangue, ma è anco egli humido e flussile. » (Tarcagnota, *Delli mezzi...* p. 2)⁷

6. « Toutes les écoles de médecine considèrent que la santé du corps découle d'un parfait dosage de chaud, de froid, d'humide et de sec – c'est justement notre opinion – ou comme un équilibre entre les corpuscules et les pores, ou bien encore entre les atomes ou ce que d'aucuns appellent les "parties similaires". »

7. « Les principes fondamentaux de notre génération sont le sang et le liquide séminal... tous les deux se composent d'humide, de sec, de chaud et de froid, ou bien de terre, d'eau, de feu et d'air ... mais ils diffèrent dans la quantité et la qualité de ces éléments : en effet, le liquide séminal tient plutôt de la nature du feu et de l'air, le sang de celle de l'eau et de la terre, quoique dans le sang le chaud soit supérieur au froid et l'humide au »

Le passage de Tarcagnota représente le premier témoignage de cet adjectif. Les attestations ultérieures sont d'ailleurs très rares : deux occurrences chez Alessandro Piccolomini (1508-1579), *Le lettere* (1570), et une autre chez Pietro Giannone (1676-1748), *Vita scritta da lui medesimo* (1736). L'adjectif est probablement dérivé du fr. *fluxible*, attesté depuis le XIII^e siècle pour désigner le caractère liquide et coulant des selles ou du sang (Henri de Mondeville cité par Godefroy IV p. 40) ; cf. *fluxile* chez Ambroise Paré « Quand le sang est trop chaud, trop coulant ou *fluxile* » (*Cinq livres de Chirurgie*, Intr. Chap. 6 (1571) ; « Humeur c'est tout ce qui est *fluxile*, coulant, liquide, tant ès corps de l'homme que de toutes bestes ayant sang » (*ibid.*), cit. par Huguet IV p. 140). Corominas (II p. 545) fait dériver l'adjectif *fluxible* de *fluxion*, « acto de correr un liquido », attesté depuis 1555.

Setto trasverso = « diaphragme »

Ac propter haec quidem non exigua portio apotherae est spiritus detentio et cohibitio ; appellat vero ita, ubi omnibus thoracis musculis, qui circa costas habentur, intentis coactisque respiratione continemus. Accidit namque obiter, ut spiritus, qui a costis premitur, dum efflari, quod clausus sit larynx, prohibetur, universus pectus ad transversum septum detur, atque, cum ut cum hoc, quae ipsi subsunt, omnia simul attollantur, jecur, lien, *ventriculus*, et quaedam alia. (Kuhn p. 173)

« Onde il rattenere del fiato non è piccola parte della Recuratoria. E chiamano rattenere del fiato, quando, attesando tutti i muscoli del petto, che sono d'intorno alle costate, freniamo e ratteniamo il respirare, perche lo spirito, che è dalle costate compresso, trovandosi impedito di potere uscire per la via della arteria, che dalla gola al polmone si stende, ne va furibondo nel *setto trasverso* (che chiamano Diaphragma i Greci) et è cagione che ciò che è sotto al Diaphragma, come è il fegato, la milza, il *ventricello* et alcune altre parti, insieme con lui si innalzino, et gonfino. » (Tarcagnota, *Delli mezzi...* p. 62)⁸

Ce terme technique reste rare en italien, après ce premier témoignage de Tarcagnota : Torquato Tasso (*Dialoghi* (1579-1594), III, p. 756, cit. dans *GDLI* XV p. 825), Marcello Malpighi (1628-1694), *De pulmonibus* (1670) (cit. dans *GDLI*, *ibid.*). Aucun autre témoignage n'est attesté dans d'autres langues romanes.

Ventricello = « ventre » (voir Setto trasverso)

Le vocable, diminutif lexicalisé de *ventre*, représente une variante de *ventricolo*. À la différence de ce dernier lexème *ventricello* représente tout de même une nouveauté sémantique intéressante : en effet, alors que *ventricolo* désigne exclusivement l'estomac des animaux (la caillette du bœuf) ou, plus précisément, le ventricule (succenturié) des oiseaux (depuis le XV^e siècle) ou bien les ventricules cérébraux (depuis le début du XVII^e siècle), la forme au suffixe accentué constitue une lexicalisation qui pourrait être la trace d'une certaine diffusion du lexème au niveau du basilecte. Ce dernier phénomène est confirmé justement par la nature tonique du suffixe. Comme synonyme de « ventre » le seul autre témoignage connu de *ventricello* est celui de *L'oggi di* (1623) de Secondo Lancellotti (*GDLI* XX p. 754).

Aucun autre témoignage de lexèmes apparentés n'est attesté dans les langues romanes. Le fr. *ventricule* a vraisemblablement le sens de « bas-ventre » chez Ambroise Paré et, dans tous les cas, est postérieur au passage de la traduction italienne de l'œuvre de Galien :

sec. C'est pourquoi on peut à juste titre affirmer que le sang est humide, et non pas sec, contrairement au poils ou aux os. Pareillement, on peut qualifier le liquide séminal d'"humide" et de "fluide", quoique moins sec que le sang. »

8. « La rétention du souffle constitue une partie non négligeable de ce massage de remise en forme. Par rétention du souffle j'entends quand on tend tous les muscles de la poitrine, qui se situent autour des côtes, et qu'on arrête de respirer. Ainsi, le souffle, comprimé qu'il est par les côtes et ne pouvant pas sortir par l'artère qui de la gorge se déploie jusqu'au poumon, se déverse-t-il violemment dans le diaphragme, de sorte que tous les organes qui se trouvent sous le diaphragme, tels le foie, la rate, l'estomac ainsi que quelques autres, se soulèvent en même temps que lui et commencent à gonfler. »

« Maintenant faut parler du ventricule, qui reçoit les viandes nécessaires à tout le corps : instrument de l'appétit, qui nous fait désirer les viandes par le bénéfice des nerfs qui sont en son orifice supérieur et en toute sa substance. » (A. Paré, *Cinq livres de Chirurgie* (1571), I 14, cit. par Huguet VII p. 430)

Galenī de propriorum animi cuiusque affectuum dignotione et curatione*⁹ (in C.G. Kühn, *Claudii Galeni Opera Omnia*, vol. V, Lipsiae, 1823, pp. 1-57) / *Di Galeno, a che guisa si possano, e conoscere e curare le infermità dell'animo, recato in questa lingua nostra da M. Giovanni Tarcagnota, in Vinegia, 1549

Irragionevole¹⁰ = « insensé, fou »

Ego vero idipsum, ut nosti, prius dixi, quum errores ex opinione falsa, affectum ex bruta quadam, quae nobis inest, facultate rationi repugnante proficisci dicerem ; communiter autem ambo generaliori significato vocatos esse errores (Kühn V, pp. 2-3)

« Io, come potete ricordarvi, distinguea primieramente questo, dicendo che nell'errore s'incorre per una falsa et ingannevole opinione, là dove gli affetti nascono solo in noi da una certa violenza fattaci dalla parte irragionevole dell'animo, che recalcitra alla ragione. » (Tarcagnota, *A che guisa...* pp. 1-2)¹¹

Il n'est pas aisé de dire s'il s'agit d'un véritable néologisme : dans le sens de « pazzo, dissennato » (« fou », « insensé »), l'adjectif irragionevole (< lat. tardif *irrationabilis*) est attesté par le *GDLI* (VIII p. 533) depuis Benedetto Varchi (1503-1565), *Lezioni su Dante*, ouvrage dont la rédaction débuta en 1543. Quoi qu'il en soit, on peut penser que l'adjectif a très vraisemblablement circulé oralement, avant son existence officielle dans les sources écrites. En effet, l'adverbe dérivé *irragionevolmente* est utilisé depuis le XIV^e siècle (traduction florentine des œuvres de Saint-Bonaventure – *GDLI* VIII p. 534), ce qui laisserait présumer une priorité chronologique de l'adjectif en tant que base de dérivation. *Irragionevole* est très productif en italien, à en juger par les témoignages écrits, qui s'étalent jusqu'au XIX^e siècle (*GDLI* *ibid.*). L'allotrope docte *irrazionale* (« irrationnel »), dérivé du lat. *irrationalis*, est, quant à lui, attesté depuis 1533 (Antonietto Campofregoso, *Riso di Democrito e pianto di Eraclito*, cit. dans *GDLI* VIII p. 536).

L'ancien français connaît les adjectifs *irraisonnable* / *inrationable* ayant le sens de :

- « privé de raison » (en parlant de personne) (< Aimé de Mont-Cassin, *Ystoire de li Normant*, 1080, cit. par Godefroy IV p. 610),
- b) « contraire à la raison » (en parlant de choses) (< Nicole Oresme, *Eth.* – 1370 – cit. par Godefroy, *ibid.* ; cf. Tobler-Lommatzsch IV p. 1462).

La présence de ces deux dérivés du lat. *irrationabilis* dans l'aire gallo-romane permet d'envisager une possible influence française sur la formation de l'adjectif *irragionevole*. En français, *irraisonnable* est très productif surtout à partir du XVI^e siècle (voir Huguet IV p. 685).

9. Traduction latine de Johann Winter Von Andernach, *Claudii Galeni Pergameni Medicorum Omnium Fere principis opera, nunc demum a clarissimis et eruditissimis viris latinitate donata, iam vero ordine justo, et studio exquisito re in lucem recens edita. Quibus, ut solidae veraeque medicinae, non poenitendam operam olim indulsisse iuvabit.* Basel, Cratander (Andreas Leennius) 1529.

10. Au sujet du lexème *irragionevole*, voir aussi plus loin *Affetto* (p. 43).

11. « Comme vous devez bien le savoir, j'ai affirmé tout d'abord que les troubles de l'âme se manifestent quand la partie irraisonnable de cette dernière, qui s'oppose à la raison, nous fait, si je peux m'exprimer ainsi, violence. »

Motivo (d'animo) = « pulsion, émotion (négative) »

Nam quisquis ob minima vehementer excandescit, servos domesticos et mordet et vituperat, in affectu tibi constitutum hunc esse constat. Similiter autem quisquis inter temulentos, scorta et comessatores versatur. Verum ob ingentem facultatum jacturam vel infamiam mediocriter animum esse perturbatum ex quo affectuum genere sit, nondum peraeque manifestum est, ut neque placentiam avidius exedere (Kühn, V pp. 4-5)

« ...se uno per qualche minima cagione irato forte con li suoi servi di casa, li corra tosto sopra e con le ungie e con li denti, ogn'uno facilmente si avederà, che egli si muova spento da un certo pravo affetto, che ha in lui, che'l signoreggia : se uno ebbrio medesimamente si vederà nel mezzo di molte meretrici lascive volgere le mani à torno, da ogni putto sarà tosto giudicato per quello ch'egli è, là dove non si vedrà da ogn'uno così chiaro un mediocre motivo di animo per la perdita di danari, ò per una repulsa, ò per qualche scorno... » (Tarcagnola, *A che guisa...*, p. 4)¹²

Ce lexème prédède d'un demi-siècle environ le seul autre témoignage écrit, les *Discorsi politici* (1599) de Paolo Paruta (in *Opere politiche*, Firenze, 1852, II, 404) :

« Quello che mi fa temere che il papa, con l'avviso di queste cose di Ceneda, non dia in qualche eccesso di gagliardo motivo », sono li mali uffici li quali so certo che anco recentemente sono stati fatti da diversi dopo questa concessione delle otto decime. » (cit. par *GDLI X* p. 1031)

On retrouve un lexème sémantiquement proche de celui qu'on vient d'examiner, même si moins spécifique, en ancien français où *motif* désigne un « mouvement [de l'âme] », une « impression » (*Chroniques de Louis XII* de Jean D'Auton (1466-1527) :

« Dont se teust ledit marquys tout espriz de courroux, et comme celuy qui pour l'eure fut maistre de son motif coeuvrit l'intencion de son courage jucques à temps. » (cit. par *Godefroy V* p. 423. Cf. *Tobler-Lommatzsch VI* p. 354)

Il est difficile de dire si l'it. *motivo* du passage ci-dessus constitue une spécialisation du sémantème français ou si ce dernier en représente une généralisation. L'antériorité chronologique du fr. *motif* ferait pencher pour la première explication. Une origine tout à fait indépendante des deux vocables n'est pas à exclure a priori. Aucun autre témoignage de ce sémantème n'est connu dans les langues romanes.

Affetto = « passion effrénée », « désir démesuré », « trouble de l'âme »

Quoniam errores ob falsam opinionem oriuntur, affectus autem ob brutum animi impetum (...) Sunt autem affectus animi, quos omnes norunt, iracundia, ira, metus, moeror, invidia, et vehemens cupiditas. Mea quidem sententia quamcumque rem amore vehementi aut odio prosequi etiam affectus est. Recte enim dictum esse videtur, moderatum optimum, adeo ut nihil, quod immoderatum est, probe fiat. (Kühn V p. 7)

« Gli errori si sogliono commettere per una certa falsa opinione, e li affetti nascono da un certo appetito irragionevole. (...) Gli affetti adunque, ò perturbationi, che diciamo, de l'animo, come ogn'un di noi sà, non sono altro, che gli impeti, che si veggono in noi, le ire, le paure, le maninconie, le invidie, i desiderii isfrenati. Et al parer mio ogni amore soverchio, ò odio, che per qual si voglia cosa si lasci vedere in noi, si può chiamare anco affetto, perciò che assai bene parve che dicesse colui, che la misura è una ottima cosa in tutta la vita nostra, quasi che senza la misura, e la mediocrità, non si possa fare cosa buona. » (Tarcagnola, *A che guisa...*, p. 5)¹³

12. « Si quelqu'un, pour une raison futile, s'emporte contre ses propres domestiques, au point de les poursuivre et de les griffer et même de les mordre, il est évident qu'il y aura été poussé par une pulsion négative qu'il a en lui et par laquelle il est comme dominé. Un homme qui, complètement saoul, s'adonne aux joies du sexe avec des prostituées lascives, représente un cas similaire. Par contre, quelqu'un qui se mettrait en colère pour avoir perdu de l'argent ou bien pour avoir été dépité ou à cause d'un quelconque échec, constitue un cas différent. »

13. « Les troubles [de l'âme] sont engendrés par une quelconque déformation de la réalité, alors que les pulsions incontrôlées trouvent leur origine dans la partie irraisonnable de l'âme (...) Donc, ces pulsions incontrôlées de

Les *affetti* dont il est question dans le passage ci-dessus, traduction littérale du latin *affectus*, semblent bien correspondre dans la nosologie contemporaine à des états pathologiques caractérisés par des comportements pour ainsi dire « extrêmes », où certains sentiments se trouvent comme poussés aux ultimes limites d'une conduite qu'on pourrait qualifier de « normale » : ainsi, l'amour, tout comme la haine, la mélancolie ou la peur excessifs peuvent-ils être considérés comme *affetti*, c'est-à-dire comme de véritables états pathologiques parce qu'engendrés par une pulsion déraisonnable (*appetito irragionevole*), contraire à la raison, qui voit dans un équilibre parfait des désirs (*la misura, la mediocrità*) la source de la santé humaine : c'est le fondement même de la doctrine galénique des quatre humeurs, qui dominera le milieu médical jusqu'au XVII^e siècle¹⁴.

Dans le sens de « pulsion excessive, morbide », *affetto* représente un *hapax* sémantique, au point qu'il faudrait peut-être voir dans ce lexème un simple occasionalisme généré par un manque de lexique technique chez le traducteur. Dans des documents du XIII^e siècle *affetto* désigne déjà la « passion amoureuse » mais jamais une « passion qui dépasse le seuil de la normalité » (GDLI *ibid.* ; cf. LEI s.v.). Même le sémantème « état pathologique », aussi bien physique que psychologique, du lexème n'est pas attesté avant 1711¹⁵, alors qu'en français préclassique *affect* désigne un « état pathologique (physiologique) », chez Pierre Tollet, *De l'évacuation du sang* (1520) (cit. par Huguet, I p. 93).

Deux autres passages de la traduction italienne du traité galénique de psychiatrie portant sur ces mêmes troubles engendrés par un déséquilibre des désirs et des pulsions sont particulièrement intéressants pour comprendre l'attitude face à la maladie mentale dans cette première moitié du XVI^e siècle. En effet, le traducteur rajoute au lexème *affetto* une épithète à la forte connotation dépréciative (*pravo, cattivello*, « mauvais ») :

Chrysippus et philosophorum plerique alii libros de curandis animi affectibus conscripserunt (Kühn V p. 3)

« Molti filosofi hanno in questa materia scritto, ciò è de' rimedii delle perturbationi cattivelle de l'animo. » (Tarcagnola, A che guisa..., p. 3)¹⁶

Nam quisquis ob minima vehementer exandescit, servos domesticos et mordet et vituperat, in affectu tibi constitutum hunc esse constat (Kühn, V p. 4)

«... se uno per qualche minima cagione irato forte con li suoi servi di casa, li corra tosto sopra e con le ungie e con li denti, ogn'uno facilmente si avederà, che egli si muova spento da un certo pravo affetto. »¹⁷ (Tarcagnola, A che guisa..., p. 4)

Quelles sont donc les raisons d'un tel ajout ? La principale explication est à rechercher, me semble-t-il, dans la recrudescence des procès de sorcellerie, conséquence directe de la nouvelle vague de persécution qui fera d'énormes ravages entre 1530 et 1550 (avant le grand « cataclysme » des années 1580-1630). La hantise du Démon et de ses acolytes eut

l'âme sont ni plus ni moins ce que chacun d'entre nous connaît bien, autrement dit les émotions qui dépassent la mesure : la colère, la peur, les différentes formes de mélancolie, les désirs immodérés. Il m'est avis qu'on peut qualifier de « pulsion incontrôlée » toute forme d'amour et de haine excessifs. En effet, je partage pleinement l'avis de celui qui a affirmé que la mesure est une très bonne chose et que sans elle on ne peut que tomber dans l'erreur. »

14. Déjà Hippocrate avait formulé cette théorie à propos de l'« humeur noire » qui, produite en quantité excessive, pouvait engendrer une mélancolie anormale, appelée *dysthymie*. Ce terme désigne encore de nos jours un trouble de la personnalité liée à une manifestation particulière de la bipolarité ou psychose maniaco-dépressive. À ce sujet voir S. Grimaudo, *Difendere la salute. Igiene e disciplina nel De sanitate tuenda di Galeno*, p. 73-77. Sur les « maladies de l'âme » dans l'Antiquité classique et tardive voir J. Pigeaud, « Maladie de l'âme » ; Id., « Mélancolie ».

15. Anton Francesco Bertini, *La falsità scoperta*, Francfort, 1711 : « Diceste che ella era lontana da ogni pericolo di vita per non aver essa altro male che un miscuglio d'ipocondria e di affetto uterino » (GDLI I p. 205).

16. « Chrysippe et plusieurs autres philosophes ont écrit sur le traitement des pulsions excessives. »

17. « Si quelqu'un, pour une raison futile, s'empporte contre ses propres domestiques, au point de les poursuivre et de les griffer et même de les mordre, il est évident qu'il y aura été poussé par une pulsion négative qu'il a en lui et par laquelle il est comme dominé. »

des retombées durables en milieu médical dans toute l'Europe : ainsi, Nicolas Lepois, élève du grand médecin parisien Sylvius, en plein milieu du *Cinquecento*, quoiqu'il estime que la principale cause des maladies mentales est l'inflammation fébrile du cerveau et de ses « enveloppes », n'exclut-il absolument pas l'origine démoniaque de la folie même s'il recommande une grande prudence avant de l'affirmer. Il estime, tout comme Saint Jérôme au IV^e siècle, que la bile noire est le bain du diable et que le mélancolique est exposé tout particulièrement à ses assauts.

D'autres médecins admettent également l'action d'esprits malins sur le corps humain comme sources de la folie, tels Ambroise Paré ou Jean-François Fernel (1497-1558), pour qui le possédé présenterait tous les symptômes de la « manie ». Jean Wier (1515-1588), médecin et humaniste, écrit même un *De daemonum praestigiis et incantationibus* (Bâle, 1563) dans lequel il chiffre le nombre de démons à 7 409 127, la plupart étant responsables d'autant de manifestations pathologiques physiques et mentales¹⁸. Le Diable est partout pendant la Renaissance et cette présence pouvait aisément expliquer non seulement les épidémies mais aussi la mélancolie, que Georges Minois¹⁹ n'a pas hésité à définir la véritable maladie de la Renaissance. À cette époque, le désespoir est forcément signe de possession diabolique : la célèbre représentation de la Mélancholie (1514) dans le tableau homonyme de Dürer illustre bien l'extension du phénomène dans la première moitié du XVI^e siècle.

En outre, les adjectifs qu'on vient d'évoquer symbolisent bien l'inquiétude toute nouvelle, « montée soudain à l'horizon de la culture européenne vers la fin du Moyen Âge » (c'est-à-dire dans les années 1490), pour reprendre les paroles de Michel Foucault²⁰, engendrée par les fous. Après le personnage du fou, qui se posait en intermédiaire entre la divinité et les hommes (le fou du Moyen Âge), à l'aube des temps modernes cet individu commence à inquiéter, la folie commence à hanter l'imagination de l'homme occidental. Les signes en sont nombreux, de *La nef des fous* de Sébastien Brant (rédigée en 1492 et publiée en 1494), objet nouveau dans le paysage imaginaire de la Renaissance, à l'ouvrage de Josse Bade, *Stultiferae naviculae scaphae fatuarum mulierum* (1498), de la *Nef de santé* de Symphorien Champier (1503), à ces compositions littéraires qu'on appelait les « folies », qui remontent très en arrière dans le temps – ainsi qu'à leurs ancêtres, les Psychomachies du XIII^e siècle – mais qui prennent une place considérable à la fin du Moyen Âge²¹.

À partir de la fin du XV^e siècle, avec une accélération patente du phénomène au début du siècle suivant, le fou est le plus souvent chassé de la ville, attitude qui contraste nettement avec la prise en charge par les institutions publiques dont il avait pu bénéficier jusqu'alors, surtout dans le Nord de l'Europe, (même si cette prise en charge prenait souvent la forme d'un enfermement pur et simple, comme dans les innombrables *Narrtürmer* des pays germaniques) : cet exil forcé du fou est le signe principal de la méfiance de la communauté envers ce personnage devenu soudainement négatif et même diabolique (ce qui relie cette attitude nouvelle des villes face à la maladie mentale à la peur du Malin, dont il a été question plus haut). Ce n'est pas un hasard si on envoyait les fous sur la mer ou sur les eaux des fleuves à bord d'un radeau ou d'un quelconque embarcation prévue à cet effet : l'eau est toujours considérée comme un élément infernal depuis l'époque de la Grèce archaïque et le phénomène est bien évident au Moyen Âge et encore plus au début de l'Âge Moderne. À la fin du XVI^e siècle, l'inquisiteur Pierre De Lancre²² voit dans la mer la vocation démoniaque de tout le peuple anglais. G. Cheyne²³

18. Dans certains passages de ce même traité, Wier explique tout de même que les prétendues sorcières sont en réalité de pauvres femmes affectées de troubles psychiques graves, sans aucune précision sur l'étiologie de ces mêmes troubles. A ce sujet voir R. Teyssou, *La médecine à la Renaissance*, p. 373-377 ; J. Delumeau, *La peur en Occident, XIV^e - XVIII^e siècles*, p. 250-255.

19. G. Minois, *Histoire du mal de vivre*, p. 92 ss. A ce sujet voir aussi Pierre Theil, « Le siècle du mal contagieux », p. 314-315 ; Philippe Hecketsweiler, *Histoire de la médecine*, p. 136.

20. M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, p. 24 ss.

21. Michel Foucault, *ibid.*

22. *De l'inconstance des mauvais anges*, Paris, 1612 (cité par M. Foucault, *ibid.*).

23. *The English Malady*, Londres 1733 (cité par M. Foucault, *ibid.*).

expliquera la mélancolie anglaise par l'influence du climat marin²⁴. Tout cela fait déjà présager le « Grand Renfermement » des malades mentaux, officialisé par l'édit du 22 avril 1656²⁵.

La littéralité de la méthode traductive – tellement adhérente au texte-source qu'elle laisserait supposer une certaine pauvreté du patrimoine lexical – affichée par les versions vernaculaires des deux traités galéniques objet de cette étude, tendrait à prouver que le vocabulaire scientifique italien, médical en particulier, était encore en formation dans la première moitié du XVI^e siècle. Cet aspect des traductions fait toutefois pendant à l'originalité de cette prose scientifique du début du *Rinascimento*, caractérisée par des formations néologiques, lexicales et sémantiques, on ne peut plus abondantes. Paradoxalement, c'est à cette apparente « stérilité » lexicale, à ce « manque d'inventivité », qu'on doit la création du technolècte italien du siècle de Michel-Ange et des suivants. Les traductions au mot à mot effectuées par Giovanni Tarcagnola en 1549 ont profondément marqué la littérature – et pas uniquement scientifique –, de la Péninsule, pendant plus de 450 ans. Une grande partie des termes médicaux actuels en descendent en droite ligne. Comme tels, ses écrits constituent bel et bien de véritables modèles linguistiques pour les écrivains, scientifiques ou simples divulgateurs qui, souvent jusqu'à nos jours, ont emprunté la voie que ce grand précurseur avait tracée. Des compositions qui étaient à l'origine de simples adaptations vulgaires d'un original classique, très vraisemblablement à l'usage de professionnels ne connaissant pas la langue de Cicéron, sont devenues elles-mêmes des textes de référence à part entière.

Résumé

Dans la première moitié du XVI^e siècle, les adeptes du « galénisme », qui s'en tiennent rigoureusement aux doctrines traditionnelles d'Hippocrate et de Galien, incarnent le courant médical prédominant. Les toutes premières traductions vernaculaires des œuvres du Pergaménien, réalisées le plus souvent à partir des versions latines de la même époque, datent des années 1530-1550 et constituent un excellent témoignage du renouveau des études galéniques entre la fin du XV^e et la première moitié du XVI^e siècle.

L'abondance des phénomènes néologiques dans la version italienne de deux traités galéniques, *De tuenda sanitate* (*Dei mezzi che si tengono per conservarci la sanità*), et *De priorum animi cuiusque adfectuum dignotione et curatione* (*A che guisa si possano, e conoscere e curare le infermità dell'animo*), publiées à Venise en 1549 par le polygraphe Giovanni Tarcagnola, illustre bien le rôle de premier plan joué par les traductions dans la création et la diffusion d'un vocabulaire médical italien à partir du Cinquecento.

24. Michel Foucault cite comme exemples de la nature négative de l'eau les nombreuses entités maléfiques vivant dans cet élément comme la Lorelei des pays germaniques, ainsi que le caractère « lunatique » de certains individus, expliqué par l'influence de la lune, le plus aquatique des astres selon Gérard De Nerval ou Friedrich Nietzsche (*op. cit.* p. 24).

25. A ce sujet voir M. Foucault, *ibid.*, p. 56-91 ; Jean Thuillier, *La folie. Histoire et dictionnaire*, p. 61-74.

Bibliographie

- BYL Simon, « Humeurs », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 598-603.
- CERVONE Antonio, « Il letterato Giovanni Tarcagnota », *Gazzetta di Gaeta* X / 4, avril 1982, pp. 13-16 et *Gazzetta di Gaeta* X / 5, mai 1982, pp. 6-11.
- DELUMEAU Jean, *La peur en Occident, XIV^e – XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1978.
- FOUCAULT Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972.
- GRIMAUDO Sabrina, *Difendere la salute. Igiene e disciplina nel De sanitate tuenda di Galeno*, Naples, Bibliopolis, 2008.
- LICHTENTHAELER Charles, *Histoire de la médecine*, Paris, Fayard, 1978.
- MAGLIOZZI Carlo, *Contributo alla bibliografia della Provincia di Latina. Due eruditi del XVI secolo : Giovanni Tarcagnota da Gaeta e Giovanni Andrea Gesualdo da Tratetto*, Naples, A. De Frede, 1999.
- MELZI Francesco, *Dizionario di opere anonime e pseudonime*, Milano, L. Di Giacomo Pirola, 1848.
- GRMEK Mirko D., BERNABEO Raffaele, *La machine du corps*, dans GRMEK Mirko D. (dir.), *Histoire de la pensée médicale en Occident*, vol. 2, *De la Renaissance aux Lumières*, Paris, Seuil, 1997, pp. 8-60.
- HECKETSWEILER Philippe, *Histoire de la médecine*, Paris, Ellipses, 2010.
- MINOIS Georges, *Histoire du mal de vivre*, Paris, Éditions de la Martinière, 2003.
- PIGEAUD Jackie, « Galénisme », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 509-514.
- PIGEAUD Jackie, « Maladie de l'âme », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 697-702.
- PIGEAUD Jackie, « Mélancolie », dans Dominique LECOURT (dir.), *Dictionnaire de la pensée médicale*, Paris, PUF, 2004, pp. 725-730.
- THEIL Pierre, « Le siècle du mal contagieux », dans Marcel SENDRAIL (dir.), *Histoire culturelle de la maladie*, Toulouse, Privat, 1980, p. 311-333.
- TEYSSOU Roger, *La médecine à la Renaissance*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- THUILLIER Jean, *La folie. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont, 1996.
- TUBIANA Maurice, *Histoire de la pensée médicale. Les chemins d'Esculape*, Paris, Flammarion, 1995.

Abbreviations

Corominas = COROMINAS Juan, *Diccionario critico etimologico de la lengua castellana*, Berna, Francke, 1954.

FEW = WARTBURG W. Von, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn-Leipzig-Berlin, 1928-1966.

GDLI = *Grande Dizionario della lingua italiana*, a cura di Salvatore BATTAGLIA, Torino, UTET, 1961-2000.

Godefroy = GODEFROY Frédéric, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes, du IX^e au XV^e siècle*, Paris, 1881.

Huguet = HUGUET Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, 1928-1967.

LEI = PFISTER Max – SCHWEICKARD Wolfgang, *Lessico Etimologico Italiano*, Wiesbaden, Ludwig Reichert, 1979-

Tobler-Lommatzsch = TOBLER Adolf – LOMMATZSCH Erhard, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1925-.

Madame Dacier : de la traduction d'Homère à la défense d'Homère

Éliane ITTI,
Membre associé du laboratoire PLH/ELH de l'Université Toulouse-Le Mirail

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Dans nos histoires littéraires, Madame Dacier n'est généralement citée que pour son rôle dans la Querelle d'Homère en 1714, en particulier pour sa défense d'Homère. Mais pour ses contemporains, son principal titre de gloire est d'avoir réalisé une traduction intégrale en prose de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*, accompagnée de remarques, en 1711 et 1716. « Ses traductions d'Homère lui font une gloire immortelle », écrit Voltaire ou encore :

« Il est si beau à une Françoise d'avoir fait connoître le plus ancien des poètes, que nous vous devons d'éternels remerciemens ».

Cette traduction fera autorité pendant plus d'un demi-siècle.

La traduction de l'Iliade et de l'Odyssée

Cette entreprise de grande envergure a été quasiment imposée à Madame Dacier par la parution, en 1681, d'une si mauvaise version de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* due au Père La Valterie, qu'elle décide de les traduire à son tour. Elle y consacra une quinzaine d'années. En réalité, elle caresse ce rêve depuis longtemps, car sa préférence va à la littérature grecque. Après son Callimaque et ses traductions d'Anacréon, d'Aristophane, de Marc Aurèle et de Plutarque, elle veut « faire parler Homère en notre langue » :

« Depuis que je me suis amusée à écrire, & que j'ai osé rendre publics mes amusemens, j'ai toujours eu l'ambition de pouvoir donner à notre siècle une traduction d'Homère, qui, tout en conservant les principaux traits de ce grand Poète, pût faire revenir la plupart des gens du monde du préjugé desavantageux, que leur ont donné des copies difformes qu'on en a faites. »¹

Elle poursuit donc un double objectif : donner une traduction fidèle à un public qui ne lit plus le grec et détruire le préjugé qui pèse sur Homère. Elle sait qu'elle va faire œuvre de pionnière dans ces deux domaines, car le XVIII^e siècle ne s'intéresse guère à Homère, jugé grossier, barbare et immoral. Ses dieux paraissent ridicules tant ils manquent de dignité dans leurs querelles, ses héros pusillanimes ou cruels, ses poèmes mal composés. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les *Parallèles des Anciens et des Modernes* de Charles Perrault ou le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle. La cruauté d'Achille envers le cadavre d'Hector et son refus d'exaucer la prière de Priam sont, écrit Bayle :

« Des choses si éloignées je ne dirai pas de la vertu héroïque, mais de la générosité la plus commune, qu'il faut nécessairement juger qu'Homère n'avait aucune idée de l'héroïsme ou qu'il n'a eu le dessein que de peindre le caractère d'un brutal. »²

1. A. Dacier, *L'Iliade d'Homère*, éd. de 1741, t. 1, Préface, p. i.

2. P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique* [1697], éd. de 1720, article « Achille », t. I, p. 53-60.

De plus, à la fin du règne de Louis XIV, au terme de tant de guerres si meurtrières, le mythe du héros est mort, car après la magnification du héros par Corneille et son incarnation par Condé, le vainqueur de Rocroi, on a assisté à une entreprise de « démolition du héros », notamment chez Pascal et La Rochefoucauld³. Or dès son plus jeune âge, Anne Le Fèvre avait lu Homère, grâce à son père, professeur « en langue grecque » à l'Académie protestante de Saumur, qui estimait la lecture d'Homère « plus convenable à l'âge des enfans que la lecture des grands Auteurs prosaïques »⁴.

Elle avait l'intention de mettre le texte grec en regard de sa traduction, comme pour son Anacréon⁵. Mais l'imprimeur refusa, ce que déplore Pierre Bayle avec une ironie désabusée :

« Les choses en sont venues à un tel point que les Nouvelles de la République des Lettres du mois dernier nous apprennent que le libraire de Paris qui veut imprimer la version d'Homère faite par Madame Dacier ne veut point y joindre l'original. Il appréhende sans doute que la vue des caractères grecs n'épouvante les lecteurs et les dégoûte d'acheter le livre. »⁶

L'absence du texte grec sera compensée en partie par la richesse des illustrations. Pour le frontispice de l'*Illiade*, Madame Dacier fait appel à son ami Antoine Coypel. Il remanie le thème de *La Colère d'Achille*⁷, dans une composition verticale, afin de l'adapter au format du livre, un in-12. De même, pour l'*Odyssée*, les illustrations intérieures sont dues au célèbre graveur Bernard Picart, qui dessine et grave vingt-quatre planches pour l'*Illiade* et autant pour l'*Odyssée*.

Mais Madame Dacier a-t-elle réussi, dans sa traduction d'Homère, ce difficile exercice d'équilibre entre le respect de l'original et la recherche des « beautés de notre langue » ?

Une esthétique de la traduction

Madame Dacier a su restituer la poésie d'Homère en élaborant une esthétique originale de la traduction, dont la principale caractéristique est la fidélité au texte source. Il serait impossible aujourd'hui de traduire un auteur dont on ignore la langue. Ce n'était pas le cas au XVII^e siècle où de prétendus traducteurs du grec partaient souvent d'une version latine, voire française : Boileau n'avait-il pas appelé l'abbé Tallemant « le sec traducteur du françois d'Amyot » pour ridiculiser une prétendue traduction des *Vies parallèles* de Plutarque ?

Madame Dacier part, au contraire, du texte grec, à la fois parce qu'elle est une excellente helléniste et qu'elle a fait sienne la nouvelle conception de la traduction exposée par Pierre-Daniel Huet dans son *De Interpretatione* (1661), car la période des « belles infidèles » est bien révolue⁸. Voici comment elle définit l'art de la traduction :

« Quand je parle d'une traduction en prose, je ne veux point parler d'une traduction servile ; je parle d'une traduction généreuse & noble, qui en s'attachant fortement aux idées de son original, cherche les beautés de sa langue, & rend ses images sans compter les mots. La première, par une fidélité trop scrupuleuse, devient très-infidèle, car pour conserver la lettre, elle ruine l'esprit, ce qui est l'ouvrage d'un froid et stérile génie ; au lieu que l'autre, en ne s'attachant principalement qu'à conserver l'esprit, ne laisse pas, dans ses plus grandes libertés, de conserver aussi la lettre ; & par ses traits hardis, mais toujours vrais, elle devient non seulement la fidèle copie de son original, mais un second original même. »⁹

3. Ph. Sellier, *Le Mythe du héros*, p. 88-93.

4. T. Le Fèvre, *Méthode pour commencer les humanités grecques et latines*, p. 49.

5. A. Le Fèvre, *Les Poésies d'Anacréon et de Sapho*, éd. de 1716, Préface, n. p. : « J'ai fait mettre le Grec à côté du François, afin que l'on se puisse servir plus commodément des Remarques & de la Traduction, & que l'on voie que j'ai suivi mon Auteur avec la dernière exactitude ».

6. P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, éd. de 1702, article « Méziriac », remarque C, t. II, p. 2108.

7. Tableau exécuté pour le Régent, aujourd'hui au Musée des Beaux Arts de Tours.

8. R. Zuber, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique*, le partie, chap. V. « Disparition du genre (après 1653) ».

9. A. Dacier, *L'Illiade d'Homère*, Préface, p. xxxix-xl.

Grâce à sa connaissance intime de la langue et de la littérature grecques, Madame Dacier comprend parfaitement Homère, le saisit dans toutes ses nuances et ne tombe pas dans les contresens ou l'anachronisme. Elle s'interdit, de plus, une traduction en vers :

« Un Traducteur peut dire en prose tout ce qu'Homère a dit ; c'est ce qu'il ne peut jamais faire en vers, surtout en notre langue où il faut nécessairement qu'il change, qu'il retranche, qu'il ajoute. »¹⁰

Ensuite, le respect du texte la pousse à rendre fidèlement les répétitions, élément essentiel du rythme dans la poésie orale. La rhétorique enseignait à les éviter, Madame Dacier les garde, car elle en a saisi la force poétique :

« Mais s'ils étoient vaillants, ils combattoient aussi contre des ennemis très-vaillants] A l'imitation d'Homère, j'ai employé trois fois en deux lignes l'épithète vaillant, comme il a employé trois fois en deux vers celle de *karteros*¹¹ [...]. Je voudrais bien que nous eussions le courage de profiter de cette remarque, nous qui nous donnons la torture, pour ne pas repeter en deux pages deux fois le même mot : cette délicatesse pourroit bien autant venir de faiblesse que de force. »¹²

Elle-même recourt très souvent au redoublement d'expression qui, en introduisant dans ses phrases un mouvement binaire, leur donne plénitude et noblesse :

« Le prudent Ulysse le regardant avec fierté, et d'un œil plein de colère ; Fils d'Atrée, lui dit-il, qu'est-ce que je viens d'entendre & quel discours venez-vous de laisser échapper ? Osez-vous nous accuser de reculer quand il faut combattre, & de fuir l'occasion [...] »¹³

Mais une traductrice doit respecter le code esthétique de son temps sous peine de ne pas être lue. Aussi Madame Dacier se plie-t-elle à la convention, fixée par la Pléiade, de donner aux dieux et aux héros grecs des noms latins en remplaçant Zeus, Aphrodite ou Odysseus, par Jupiter, Vénus, Ulysse. De même, elle assume l'héritage de la préciosité et proscriit les termes techniques et bas, par exemple le mot âne, qu'elle traduit par : l'animal patient et robuste, mais lent et paresseux. Elle s'en justifie dans une remarque :

« Je n'ai pourtant osé hasarder le nom propre dans la traduction, & j'ai eu recours à la périphrase : car il faut toujours s'accommoder, surtout pour les expressions, aux idées & aux usages de son siècle, même en les condamnant. »¹⁴

Elle estime donc nécessaire de se plier aux règles édictées par le « grand goût » de son époque, bien qu'elle en condamne certaines.

Plus surprenante pour nous est l'absence des épithètes homériques (« Achille aux pieds légers, « l'Aurore aux doigts de rose »). Considérées comme étrangères au génie de la langue française et donc susceptibles de choquer le public, les épithètes de nature sont ignorées voire édulcorées. En effet, comment l'honnête homme du Grand Siècle pourrait-il identifier une « Junon aux yeux de vache » ou « de génisse » avec l'épouse du grand Jupiter ? Tel est pourtant bien le sens de *boôpis* chez Homère pour qualifier de grands yeux pleins de douceur !

Enfin, une traductrice qui s'astreint à « rechercher les grâces de notre langue » se doit de respecter les bienséances, un code à la fois esthétique et social, linguistique et moral, d'où bien des aveux de timidité :

« Je n'ai osé traduire à la lettre ; car notre langue est quelquefois malheureusement délicate. »¹⁵

10. *Ibid.*, p. xxxvj.

11. En caractères grecs dans le texte.

12. A. Dacier, *L'Iliade d'Homère*, t. I, p. 74-75, à propos des vers 266-267 du chant I.

13. *Ibid.*, t. I, p. 308 (chant IV, v. 349-351).

14. *Ibid.*, t. III, p. 94, à propos de la comparaison entre Ajax et un âne (chant XI).

15. *Ibid.*, t. I, p. 57.

Étant femme, elle doit même le respecter plus scrupuleusement qu'un homme. De là vient que certaines blessures à l'aine ne sont pas localisées avec précision et que la cruauté d'épisodes comme le massacre des prétendants (*Odyssée*, chant XXII) est fortement atténuée.

Persuadée que le mépris de ses contemporains pour Homère est dû, avant tout, à leur méconnaissance de son œuvre, elle tient à les familiariser avec le monde homérique grâce à des remarques historiques, géographiques, littéraires, mythologiques, etc., regroupées à la fin de chaque chant. Mais loin de l'étouffer sous un commentaire indigeste, elle trouve un juste équilibre entre érudition et vulgarisation.

Les difficultés du texte grec, élucidées par le recours au mot à mot, sont, elles aussi, commentées dans les remarques. Elle accorde donc la priorité à la philologie. Ainsi un tournant décisif a été pris. Après Madame Dacier et à son exemple, les traducteurs rechercheront de plus en plus l'exactitude. De ce fait, elle éloigne définitivement la traduction de la création littéraire.

Enfin et surtout, elle s'attache à l'essentiel, l'esprit du texte. Elle souligne la simplicité des mœurs dans ces temps anciens par des rapprochements avec la vie patriarcale des Hébreux :

« En un mot les temps qu'Homère peint, sont les mêmes que ceux où Dieu daignoit converser avec les hommes. Quelqu'un oseroit-il dire que nostre faste, nostre luxe & nostre pompe valent cette noble simplicité qui a esté honorée d'un si glorieux commerce ? »¹⁶

Sa traduction révèle la grandeur des héros, la force des évocations, la puissance de la poésie d'Homère.

La défense d'Homère

En janvier 1714, alors que Madame Dacier polissait sa traduction de l'*Odyssée*¹⁷, une « nouvelle » *Iliade* fit l'effet d'un coup de tonnerre dans le ciel littéraire français. Le poète Antoine Houdar de La Motte, académicien et donc collègue d'André Dacier, avait composé une *Iliade* en alexandrins, précédée d'un *Discours sur Homère*¹⁸, à partir de la traduction de Madame Dacier, car lui-même ignorait le grec. Il avait réduit l'*Iliade* d'Homère à douze chants, en avait modifié les épisodes, les caractères et le style. Bref, il l'avait complètement dénaturée. Deux ans plus tard, le Père Hardouin, sous le titre trompeur d'*Apologie d'Homère*, donne une interprétation « théomithologique » du poème, selon laquelle les dieux d'Homère seraient tous allégoriques : la beauté est personnifiée par Vénus, la fidélité conjugale par Junon, la jeunesse par Hébée... Il voit ainsi dans l'adultère de Mars et de Vénus une simple opération militaire :

« Mars et Vénus [...] c'est-à-dire l'esprit guerrier et la ville de Troie, qui soutenait les amours de Pâris, résolurent de se joindre dans la maison de Vulcain et de souiller sa couche, c'est-à-dire de se servir des armes qu'on gardait dans l'arsenal, mais qui eussent dû être employées à de meilleurs usages. »¹⁹

Une indignation légitime pousse Madame Dacier à répondre d'abord aux « attentats de M. de La Motte » par *Des Causes de la corruption du goût*, un ouvrage de 614 pages, qu'elle arrive à publier avant la fin de l'année 1714, puis en 1716 par *Contre l'Apologie du R. P. Hardouin*, ou *Suite des causes de la corruption du goût*. Avec ces deux pamphlets, une paisible traductrice se mue en une vigoureuse polémiste. Le premier déclenche la

16. A. Dacier, *Des Causes de la corruption du goût*, p. 144.

17. A. Dacier, *L'Odyssée d'Homère, traduite en françois, avec des remarques*.

18. A. H. de La Motte, *L'Iliade, poème*.

19. J. Hardouin, *Apologie d'Homère où l'on explique le véritable dessein de son Iliade et sa théomithologie*, p. 201.

Querelle d'Homère. Le second ne déchaînera pas les mêmes passions, tant les thèses du Père Hardouin sont irrecevables. Mais le sous-titre de la réponse, *Suite des causes de la corruption du goût*, montre que Madame Dacier continue le même combat, car elle fait cause commune avec Homère :

« Il [le Père Hardouin] ne peut pas trouver mauvais que je défende Homère, & que je repousse les insultes qu'il me fait si injustement. »²⁰

La Motte, au contraire, avait élaboré, dans le *Discours sur Homère*, une thèse étayée par une argumentation acceptable, dont sa « nouvelle » *Iliade* est l'illustration : le public raffiné du XVIII^e siècle ne saurait apprécier Homère. C'est pourquoi il fallait écrire une nouvelle *Iliade*, accordée au goût délicat de l'époque, telle qu'Homère lui-même l'aurait écrite s'il avait vécu sous Louis XIV. Madame Dacier affirme d'emblée son peu de goût pour la polémique, mais, ajoute-t-elle :

« La douleur de voir ce Poète si indignement traité, m'a fait résoudre de le défendre. »

Il s'y ajoute la nécessité de former le goût de la jeunesse par la fréquentation des grands textes :

« J'entreprends cette réponse uniquement pour empêcher, autant qu'il m'est possible, les jeunes gens, ordinairement credules [...] d'estre les duppes d'une fausse doctrine. »²¹

Mais pour éviter d'écrire un ouvrage de pure polémique, Madame Dacier prend de la hauteur en composant un « Traité qui sera une recherche des Causes de la Corruption du Goust ». Elle distingue donc le « bon goût », formé au contact des Anciens, du goût décadent de son époque, perverti par le roman, l'opéra, le mépris des Anciens, et dont la nouvelle *Iliade* est l'illustration. Elle s'éloigne alors de son dessein initial, car les innombrables contresens de La Motte, sa méconnaissance de la civilisation homérique et l'« air de galanterie » qu'il a répandu dans son poème poussent la traductrice, dont le zèle pour Homère se double désormais d'un zèle critique, à dénoncer ces « bévues ». Et tant pour réfuter les arguments du *Discours sur Homère* que pour stigmatiser les « fautes » de ce digest qu'est la « nouvelle » *Iliade*, elle émaille sa rhétorique argumentative de railleries.

Ainsi, le vers de La Motte ... *Il place vingt rameurs, embarque cent Taureaux* ... lui permet de démontrer avec humour l'ignorance de son adversaire²². Une accusation traditionnelle dans la polémique, mais justifiée ici puisque La Motte ignore le grec :

« [...] j'ay oublié de luy demander comment il conçoit qu'on puisse embarquer cent Taureaux dans un vaisseau plat qui est mené par vingt rameurs. Il faut luy pardonner de n'avoir pas sçu que le mot Hecatombe ne signifie pas toujours un sacrifice de cent Bœufs [...] »²³

Mais l'ironie reste sa meilleure défense :

« [...] ce sage Critique va oster à la Muse d'Homère cet air grave & majestueux, & la dépouiller de ses ornements simples, mais nobles, pour luy donner des mouches & du vermillon ; et pour luy faire prendre nos prétintailles, nos falbalas & nos escharpes. »²⁴

20. Mme Dacier, *Homère défendu contre l'Apologie du R. P. Hardouin* [...], p. 6.

21. Mme Dacier, *Des Causes* [...], p. 10.

22. De leur côté, les Modernes, tel l'abbé de Pons, se moquent des érudits, parce qu'ils ne font pas œuvre de création : « nés sans génie, se sentant incapables de créer dans aucun genre, [ils] se sont retranchés dans la plus profonde étude de la langue grecque ».

23. Mme Dacier, *Des Causes*, p. 424 (à propos du Livre 1^{er}, p. 15).

24. *Ibid.*, p. 398 : cette citation, extraite de la 2^e partie du livre, « Réflexion sur l'Ode intitulée *L'Ombre d'Homère* », commence ainsi : « En un mot il [Homère] luy laisse sa Muse, & avec ce secours M. de la M. entreprend hardiment de faire ce qu'Homère auroit fait luy-mesme s'il avoit eu autant d'esprit que luy. Tout cela bien entendu & bien apprétié, veut dire que ce sage Critique... ».

« Il n'a pas conservé un seul trait d'Homère ; à la bonne heure, cela ne marque que son grand goust pour les beautés de la Poésie ; mais voicy ce qui marque la profonde connoissance qu'il a de l'art, c'est qu'il supprime entierement l'épisode qui fonde & qui amène le dénouement du Poème. C'est la blessure de Machaon. »²⁵

Elle a aussi l'art des formules assassines :

« Je ne sçay pas dans quelle Escole M. de la M. a appris à raisonner de cette maniere, si on la connoissoit il faudroit la fermer, car elle est tres dangereuse. »²⁶

« Il est si naturel & si ordinaire à M. de la M. d'estre dans l'erreur, que quand il en sort, il ne sçait par quel miracle cela s'est fait, & il y rentre le plustost qu'il luy est possible. »²⁷

La Motte a beau qualifier ces railleries d'« ingénieuses », elles le blessent au point que, dans sa réponse, les *Réflexions sur la critique* (1715), il les appelle « injures » pour en souligner le caractère offensant²⁸. Car en ce début du XVIII^e siècle, l'on ne traite plus un ennemi de *stercus Diaboli* (*excrément du Diable*) comme le faisait Scaliger²⁹. L'on a retenu le conseil de Guez de Balzac :

« [...] meslons, s'il se peut, la courtoisie avec la guerre. »³⁰

La politesse s'est introduite dans les polémiques littéraires comme dans la conversation³¹, l'injure et l'invective sont bannies, tandis que sont prônées les valeurs mondaines : honnêteté, courtoisie, galanterie. Dans les *Réflexions sur la critique*, La Motte a même l'élégance d'inviter Mme Dacier à poursuivre ses travaux d'érudition :

« Laissez la quenouille aux femmes, vous êtes née pour des occupations plus grandes. Donnez-nous encore l'Odyssée & beaucoup d'autres ouvrages. »³²

Mais la polémique entre la « mère de l'*Illiade* » et le père de la « nouvelle » *Illiade* ne tarde pas à s'enfler jusqu'à devenir « la Querelle d'Homère », dernier rebondissement de la Querelle des Anciens et des Modernes, où s'opposeront deux regards sur Homère et deux conceptions de la traduction, mais aussi un homme et une femme. Partisans et adversaires des deux champions vont s'affronter pendant deux ans à coups de libelles, de pesants traités et de lettres anonymes.

« On était pour Homère avec Madame Dacier, ou contre Homère avec La Motte, ce qui revenait à être pour la tradition ou pour la nouveauté, pour l'autorité ou pour la raison. »³³

Or les Modernes reprirent aussitôt le terme d'« injures », ce qui revenait à reprocher à Madame Dacier d'avoir commis la faute impardonnable d'être sortie de la réserve imposée aux femmes par leur condition même³⁴. Tant qu'elle se signale par ses savantes traductions, elle est encensée³⁵. Mais dès qu'elle ose se lancer dans une polémique contre un homme avec les mêmes armes qu'un homme, dès qu'elle ose dire son fait à un

25. *Ibid.*, p. 512-513.

26. *Ibid.*, p. 53.

27. *Ibid.*, p. 83.

28. Bien qu'il ne se prive pas de railler Madame Dacier, il tend à confondre raillerie et injure pour mieux défendre sa conception de la « dispute honnête ».

29. On se rappelle que Scaliger avait écrit sa *Confutatio stultissimae Burdonum fabulae* pour se défendre, entre autres, des accusations de bâtardise et d'homosexualité lancées contre lui par Schoppius.

30. [J.-L. Guez de Balzac] *Les Entretiens de feu Monsieur de Balzac*, XII^e Entretien, p. 172.

31. « Je veux que la raillerie parte d'une imagination vive et d'un esprit plein de feu et que, tenant quelque chose de son origine, elle soit brillante comme les éclairs qui éblouissent, mais qui ne brûlent pourtant pas » (Mlle de Scudéry, *Conversations sur divers sujets*, p. 571).

32. A. H. de La Motte, *Réflexions sur la critique*, p. 134.

33. S. Van Dijk, *Traces de femmes*, p. 199.

34. La marquise de Lambert, dont Madame Dacier fréquentait le salon, avait défini cette soumission comme le « tribut que mon sexe doit à la modestie », dans une lettre à l'abbé Buffier.

35. Contrairement à M^{lle} de Gournay, dont l'érudition était suspecte aux yeux des doctes, parce qu'elle était une femme, Mme Dacier est reconnue comme l'égale de ses homologues masculins.

prétendu traducteur d'Homère, elle devient objet d'opprobre³⁶. Les journaux se livrent alors à des comparaisons tendancieuses entre l'exquise politesse de La Motte³⁷ et les éclats de Madame Dacier. On peut lire, par exemple, dans le *Journal littéraire* :

« J'aurais voulu qu'une dame eût paru une dame dans ses ouvrages, qu'elle eût partout répandu les fleurs et les graces, & par conséquent qu'elle ne fût pas rentrée dans les sentiments d'un savant offensé. »³⁸

De toute évidence, un savant de sexe masculin, s'il est offensé, peut se livrer à des écarts de langage, tandis qu'une savante doit respecter les règles établies par des hommes pour les femmes, ou se taire à jamais, comme le souhaite un journaliste de l'*Histoire critique de la République des Lettres* en 1717 :

« [...] il est temps qu'elle finisse sa carrière. Elle a toujours fait plus de dépenses en paroles, qu'en autres choses, et elle est à présent dans un âge à nous faire craindre, plus que jamais, la fécondité si naturelle à la langue de son sexe. »³⁹

Malgré l'obscurité de la métaphore, on ne saurait être plus clair !

Les raisons de cette agressivité sont doubles. D'abord, bien que Madame Dacier se soit lancée malgré elle dans la polémique, elle l'a fait avec autant de conviction que de pugnacité. Elle a osé braver les codes sociaux parce qu'elle estimait la défense d'Homère bien plus importante que le respect de règles établies par des hommes pour maintenir les femmes dans la soumission. Ensuite, la violence des attaques s'explique en partie par l'étonnement provoqué par des railleries venant d'une femme unanimement louée pour sa « modestie » et d'une traductrice qui a toujours respecté le code des bienséances, allant jusqu'à édulcorer certains passages d'Homère et transgresser ainsi sa propre exigence de fidélité au texte source.

Les deux traductions de Madame Dacier seront rééditées jusqu'au XX^e siècle compris, et, pour le grand helléniste Paul Mazon :

« La meilleure traduction d'Homère à l'époque classique, les traductions de Madame Dacier, nous apparaît comme un des monuments littéraires les plus riches et les plus expressifs du siècle de Louis XIV. »⁴⁰

Si la Querelle d'Homère révèle le cas peu courant d'un traducteur obligé de défendre l'auteur qu'il avait traduit, il faut aussi saluer le courage d'une femme de soixante-neuf ans, meurtrie par une succession de deuils et usée par le travail, pour descendre dans l'arène. Mais, sans l'avoir voulu, c'est à la faveur de cette Querelle que Madame Dacier entre dans l'histoire littéraire. Elle va susciter, en France et à l'étranger, bien d'autres défenseurs d'Homère qui combattront La Motte et ses partisans. Je n'en citerai qu'un, son ami Jean Boivin qui, pour détruire l'argument des prétendus défauts du « bouclier d'Achille » – profusion, confusion, invraisemblance –, fait graver une planche d'après un dessin exécuté par Nicolas Vleughels et démontre sans peine la beauté de ce « tableau de la vie humaine »⁴¹.

De cette Querelle on a surtout retenu la défaite des Anciens et, en particulier, celle de Madame Dacier : les Modernes l'emportent, les jeunes gens ne lisent plus le grec, on n'écrit plus en latin. La situation s'est donc retournée contre elle, mais en apparence

36. S. van Dijk, *Traces de femmes*, p. 357-379.

37. « Cette politesse d'expression et cette justesse de raisonnement qui forment le caractère propre de cet illustre Académicien » (*Journal des Sçavans*, 26 août 1715).

38. *Journal littéraire*, 1715, t. VI, 1^{ère} partie, p. 466.

39. S. Masson, *Histoire critique de la République des Lettres*, t. XIII, p. 335.

40. P. Mazon, *Madame Dacier et les traductions d'Homère en France*, p. 1-11.

41. J. Boivin, *Apologie d'Homère et Bouclier d'Achille*, planche dépliant hors-texte.

seulement, puisque le retour à l'antique à la fin du XVIII^e siècle et le néo-classicisme vont redonner tout leur lustre aux Anciens, jusque dans les arts décoratifs. Et lorsque Jean Auguste Dominique Ingres remanie, entre 1827 et 1865, le sujet de *L'Apothéose d'Homère* pour son *Homère déifié*, il y introduit Madame Dacier, seule femme parmi les Modernes.

Résumé

Par sa traduction de *l'Iliade* (1711), Madame Dacier veut non seulement faire parler Homère en notre langue, mais révéler la beauté de sa poésie pour détruire les préjugés dont il est victime. Elle poursuit ainsi la voie ouverte dès ses *Poésies d'Anacréon et de Sapho* : la recherche de l'exactitude, en réaction contre les « belles infidèles ». Bien qu'originale, cette nouvelle esthétique de la traduction est ambiguë, car la traductrice doit aussi faire d'inévitables concessions aux bienséances. Mais quand Antoine Houdar de La Motte se sert de la version de Madame Dacier pour écrire une nouvelle *Iliade* (1714), adaptée au goût contemporain, la savante helléniste prend la défense d'Homère dans *Des Causes de la corruption du goût*. Au-delà de la Querelle d'Homère, la question qui reste posée est celle de la tension entre le respect du texte source et la consonance de la traduction des Anciens avec les attentes du lecteur.

Bibliographie

BAYLE Pierre, *Dictionnaire historique et critique* [1695-1697], 2e éd., Rotterdam, Reinier Leers, 1702, 3 vol. ; 3e éd., Rotterdam, Michel Bohm, 1720, 3 vol.

BOIVIN Jean, *Apologie d'Homère et Bouclier d'Achille*, Paris, François Jouenne, 1715.

DACIER Anne, *L'Iliade d'Homère*, traduite en françois, avec des remarques. Par Madame Dacier [1711], Paris, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard et les frères Guérin, 1741, 4 vol.

DACIER Anne, *Des Causes de la corruption du goust*, Paris, Rigaud, 1714.

DACIER Anne, *L'Odyssée d'Homère*, traduite en françois, avec des remarques. Par Madame Dacier [1716], Paris, Gabriel Martin, Jean-Baptiste Coignard et les frères Guérin, 1741, 4 vol.

DACIER Anne, *Homère défendu contre l'Apologie du R. P. Hardouin, ou suite des causes de la corruption du goust*, Paris, Coignard, 1716.

DIJK Suzanna van, *Traces de femmes. Présence féminine dans le journalisme français du XVIII^e siècle*, Amsterdam / Maarsen, APA Holland University Press, 1988.

[GUEZ DE BALZAC, Jean-Louis] *Les Entretiens de feu Monsieur de Balzac*, Paris, Augustin Courbé, 1657.

HARDOUIN Jean, *Apologie d'Homère où l'on explique le véritable dessein de son Iliade et sa théomorphologie*, Paris, Rigaud, 1716.

LA MOTTE Houdar Antoine de, *L'Iliade, poème. Avec un Discours sur Homère*, Paris, Grégoire Dupuis, 1714.

LA MOTTE Antoine Houdar de, *Réflexions sur la critique*, Paris, Dupuis, 1715.

LE FÈVRE, Anne (future Mme Dacier), *Les Poésies d'Anacréon et de Sapho traduites de Grec en françois, avec des remarques par Mademoiselle Le Fèvre* [1681], Amsterdam, Veuve Paul Maret, 1716.

LE FÈVRE, Tanneguy, *Méthode pour commencer les humanités grecques et latines*, Saumur, René Péan, 1672.

MASSON Samuel, *Histoire critique de la République des Lettres tant ancienne que moderne*, Utrecht et Amsterdam, Jacques Desbordes, 1712-1718, 15 vol.

MAZON Paul, *Madame Dacier et les traductions d'Homère en France*, Oxford, Clarendon Press, 1935.

SCUDÉRY Madeleine de, *Conversations sur divers sujets*, Paris, Barbin, 1680.

SELLIER Philippe, *Le Mythe du héros*, Paris, Bordas, 1970, p. 88-93.

ZUBER Roger, *Les « Belles Infidèles » et la formation du goût classique. Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*, Paris, A. Colin, 1968.

Journal des Sçavans, Paris, à partir de 1665.

Journal littéraire, La Haye, 1713-1737.

Lire et traduire : le rôle de la page écrite dans l'apprentissage des langues étrangères pour les élites. France, XVII^e-XVIII^e siècles

Andrea BRUSCHI,
Enseignant à l'université Paris Ouest-Nanterre

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Entre le XVII^e et le XVIII^e siècle, l'enseignement et l'apprentissage des langues modernes acquièrent une importance croissante dans le cadre de l'éducation de la noblesse et, plus largement, des élites européennes. On assiste à l'émergence d'un groupe – extrêmement mobile et par conséquent difficile à saisir – de maîtres d'idiomes modernes et à la définition progressive d'une méthode d'assimilation des vernaculaires¹. Je chercherai, dans mon étude, à analyser le rôle que la page écrite, sa lecture et sa traduction jouent à cette époque dans la pédagogie des langues étrangères, en expliquant ces modes d'apprentissage, au moins partiellement, à partir des attentes et des exigences des apprenants, ainsi que du travail des enseignants et de leurs écrits. Il sera nécessaire, dans ce but, de repérer les traces que les pratiques d'assimilation ont laissées dans plusieurs manuels imprimés aussi bien que dans des mémoires ou des cahiers de travail. Je me pencherai principalement sur le contexte français ; quelques sources relatives à d'autres aires européennes ne seront mentionnées que par rapport à l'étude du français par des allophones. Une partie considérable du matériel didactique analysé est d'ailleurs conçue pour un usage et une circulation transnationaux.

Lecture, traduction, écriture

Le plus souvent exclus des *cursus* officiels des institutions traditionnelles², les vernaculaires n'ont pas le statut d'une matière à part entière et sont perçus, par les gentilshommes, comme l'un des volets de leur éducation mondaine, auquel ils s'adonnent de façon presque ludique. Le caractère récréatif de l'apprentissage des langues modernes, en contraste avec les longues et fatigantes années consacrées à l'étude du grec et, surtout, du latin dans les collèges et les universités, reste, jusqu'au XVIII^e siècle, un des arguments de vente des grammaires que les maîtres font imprimer. En 1677, le florentin Michele Berti rappelle au « marquis Pierre Antoine Geriny », dédicataire de son *Art d'enseigner la langue françoise par le moyen de l'italienne ou la langue italienne par la françoise*, jusqu'à quel point « la langue Française contribue à [son] divertissement, autant que la Poesie, la Musique, & la Peinture³ ». Un demi-siècle plus tard, Annibale Antonini

1. Parmi les contributions les plus récentes sur les vernaculaires, leur étude et leurs maîtres dans l'Europe moderne, voir M. Zuili et S. Baddeley (dir.), *Les langues étrangères en Europe : apprentissages et pratiques, 1450-1720*; V. Rjéoutski et A. Tchoudinov (dir.), *Le précepteur francophone en Europe : XVII^e - XIX^e siècles*.

2. En Italie les langues étrangères, non prévues par la *Ratio studiorum*, sont enseignées à l'époque moderne dans des pensionnats nobiliaires rattachés aux collèges jésuites, les *seminaria nobilium* ; la diffusion de ce type d'instituts est limitée en France. Sur les *seminaria nobilium* italiens, voir G. P. Brizzi, *La formazione della classe dirigente nel Sei-Settecento : i seminario nobilium nell'Italia centro-settentrionale*.

3. M. Berti, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese*, non numéroté.

(1702-1755), originaire de la région de Salerne et enseignant de français et d'italien à Paris, dans la préface de sa *Grammaire italienne à l'usage des dames* (1728), déclare présenter au public un manuel simple, adressé aux personnes ne connaissant pas le latin : l'italien étant un idiome « que l'on n'apprend que pour s'amuser », il est inutile d'en « faire une étude sérieuse & régulière⁴ ».

L'influence du latin sur les modes de transmission de ces disciplines extra-curriculaires est cependant durable et profonde. Même après sa disparition en tant que métalangue dans les grammaires imprimées de vernaculaires dès le milieu du XVII^e siècle, ses traces n'y restent pas moins évidentes, car elles contribuent à codifier un idiome selon des schémas accessibles à tous les apprenants, quelle que soit leur langue maternelle ; ces ouvrages peuvent ainsi bénéficier d'une diffusion à l'échelle européenne. L'apparat méthodologique, lexical et conceptuel tiré de la pédagogie du latin doit être maintenu, comme Antonini lui-même le déclare en 1753, dans la préface de ses *Principes de la grammaire françoise*, en raison de son universalité et de son applicabilité à plusieurs langues⁵. Les références au latin restent nombreuses, pendant toute la période considérée, dans les témoignages relatifs aux pratiques d'explication et d'assimilation des vernaculaires. Les notes manuscrites qui parsèment un exemplaire, conservé à la Bibliothèque nationale de France, de la *Grammaire italienne* de S. Gualtieri (1664), écrit à l'intention de la noblesse en français et en italien, montrent que le lecteur francophone, pour comprendre la morphologie et la syntaxe de la langue cible, a parfois recours au latin⁶. Le parisien Germain Brice, auteur du célèbre guide *Description de la ville de Paris* (première édition 1684), se sert de cet idiome pour enseigner le français aux gentilshommes étrangers. En 1728, Denis de Villecomte, maître de français à Turin, faute de maîtriser le « jargon piémontois », communique en latin avec ses élèves⁷.

L'importance accordée à la page écrite est l'un des aspects qui approche le plus la méthode d'enseignement des vernaculaires de la tradition pédagogique des langues anciennes. Les grammaires, leurs lecteurs et les maîtres s'approprient la technique du thème latin et de la version latine, déjà en vogue dans les collèges, en faisant de la lecture, de la traduction et, parfois de la prise de notes à partir d'un texte le moment central du processus d'apprentissage.

Jusqu'au milieu du XVII^e siècle, le latin demeure la langue source. Dans une lettre de 1574, le gentilhomme et poète anglais Philip Sidney (1554-1586) déclare compter perfectionner son français en traduisant des lettres de Cicéron, d'abord en français, ensuite du français en anglais, enfin de son idiome maternel en latin. Environ trente ans plus tard, pendant son séjour en France, le fils de Sir John Puckering, *lord keeper* d'Angleterre, apprend la langue du pays visité tous les matins, par la lecture de passages en français et quelques traductions orales du latin avec son enseignant. Entre 15h et 17h, après avoir lu les auteurs de l'Antiquité, il en transcrit des parties en français, « leaving his faults to be corrected the morrow following by his teacher » ; après le dîner, il révisé le tout avec son tuteur⁸. Dans son *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise* (première édition 1659), le père jésuite Laurent Chiflet (1598-1658) conseille à ceux qui désirent assimiler cet

4. A. Antonini, *Grammaire italienne à l'usage des dames* (1728), non numéroté. Voir C. Pellandra, « Enseigner le français en Emilie aux XVII^e et XVIII^e siècles », p. 18.

5. A. Antonini, *Principes de la grammaire françoise, pratique et raisonnée*, p. III-VI.

6. S. Gualtieri, *Grammaire italienne, avec méthode nouvelle & curieuse*. Il s'agit de l'exemplaire Bibliothèque nationale de France (dorénavant BnF) X 19934, ayant appartenu, depuis 1693, au médecin lyonnais Camille Falconet (1671-1762) : les notes mentionnées pourraient donc être de la main de celui-ci.

7. G. Brice, *Description de la ville de Paris*, p. XII n. ; D. de Villecomte, *Lettres modernes*, « Motifs qui m'ont-engageé à enseigner le françois [...] Au lecteur », non numéroté.

8. R. Kuin (éd.), *The correspondence of Sir Philip Sidney*, volume I, p. 92 (Sidney à Hubert Languet, Padoue, 15 janvier 1573/4) ; H. Ellis (éd.), *Original letters, illustrative of English history*, second series, volume III, p. 220-222 (Thomas Lorkin à Mr. Adam Newton). Voir aussi J. Lawrence, « Who the devil taught thee so much italian ? ». *Italian language learning and literary imitation in early modern England*, p. 24.

idiome de s'entraîner surtout dans la traduction de « quelque chose du Latin ou de quelque autre langue, en François⁹ ».

La technique de la traduction, dans sa forme simple ou double (de la langue à apprendre vers la langue maternelle et vice-versa), ne tarde pas à être en effet adoptée entre deux vernaculaires. Dans nombre de manuels de français, italien, anglais ou espagnol une première partie, souvent concise, consacrée aux règles grammaticales et au lexique, précède une longue section de dialogues « familiers », d'anecdotes, et/ou de lettres et de textes littéraires à traduire oralement ou par écrit, le plus souvent rédigés dans les deux langues. C'est le cas de l'*Art d'enseigner* de Berti, mentionné plus haut, dans lequel les dialogues et les « contes » occupent environ la moitié du volume. L'auteur fournit des informations sur la fonction et l'utilité de ces derniers : les élèves devront les traduire quatre ou cinq fois « à mesure qu'ils les lisent en Italien » (ou vice-versa) ; quant à la pratique d'expression orale, elle se limite à un exposé en langue étrangère du contenu du même texte¹⁰. Les indications méthodologiques des grammairiens invitent les débutants à réaliser de telles traductions presque immédiatement, après s'être brièvement exercés dans la lecture ou s'être familiarisés avec les notions grammaticales de base. Dans sa *Grammaire à l'usage des dames*, Antonini suggère d'étudier, d'abord, les « Déclinaisons des Articles » et la conjugaison des verbes auxiliaires et réguliers. « Cela fait », continue-t-il :

« On commencera aussitôt à expliquer en François quelque Auteur Italien, ensuite on prendra la même traduction Française pour la remettre en Italien, en y remarquant toujours la difference de [sic] deux langues. »¹¹

Les notions ne sont donc pas apprises de façon systématique, mais à partir des questions que la traduction pose. Le voyageur Charles-Adéodat Ferber, de Dantzig, nous a laissé un de ses cahiers de travail en langues modernes, rédigé entre la fin du XVII^e et le début du XVIII^e siècle, probablement en vue ou au cours de l'un de ses déplacements vers la France et/ou l'Italie. Écrits en latin et expliqués par la comparaison avec le français, que Ferber connaît déjà, les rudiments de grammaire italienne se retrouvent, en bonne partie, isolés et disséminés parmi des textes bilingues, disposés sur deux colonnes : il s'agit d'exercices de traduction du français vers l'italien, qui portent les marques des corrections effectuées par l'apprenant, avec l'aide d'un maître ou de textes servant de modèles¹².

Le cahier peut être utilisé aussi pour prendre note des tournures et des difficultés grammaticales propres à la langue à apprendre et que l'élève rencontre au cours de sa lecture-traduction. Selon Claude Buffier (1661-1737), auteur au début du XVIII^e siècle de la *Grammaire française sur un plan nouveau* (1709), il serait souhaitable de transcrire les constructions les plus complexes repérées dans les pages des livres en langue étrangère, afin de composer des « Thèmes où entrent ces difficultés, & de s'y familiariser¹³ ». C'est là, d'après Antonini, une pratique assez courante : comme il le remarque dans la *Grammaire italienne* susmentionnée, pour mieux mémoriser les « manières de parler qui sont propres & particulieres à la Langue Italienne », les élèves sont nombreux à les souligner et à les écrire « à mesure qu'[ils] lisent¹⁴ ».

9. L. Chiflet, *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*, p. 185. J'ai consulté l'édition de 1692.

10. M. Berti, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese*, p. 255.

11. A. Antonini, *Grammaire italienne à l'usage des dames* (1728), « Manière d'apprendre aisément la langue italienne », non numéroté ; voir également, par exemple, C. Buffier, *Grammaire française sur un plan nouveau*, p. 40-42.

12. BnF, ms. allemand 147, « Notes de cours et de voyage, réunies par Charles-Adéodat Ferber, de Dantzig », en particulier fol. 372 ro-378 vo.

13. C. Buffier, *Grammaire française sur un plan nouveau*, p. 42-43.

14. A. Antonini, *Grammaire italienne à l'usage des dames* (1728), « Manière d'apprendre aisément la langue italienne », non numéroté.

L'importance de la page écrite et les exigences du public

Négligeant le développement des capacités de compréhension et d'expression orales d'un idiome étranger, la technique d'apprentissage fondée sur la lecture et la traduction s'avère inadéquate au cours des voyages : fréquemment « parler » une langue étrangère ne revient qu'à savoir en répéter des formules de politesse apprises par cœur¹⁵. Pourtant, encore au XVIII^e siècle, même pour des jeunes se destinant à une vie de déplacements à travers l'Europe et à des échanges fréquents avec des allophones, maîtriser une langue signifie, en premier lieu, être en mesure de la lire et d'en faire l'objet d'un thème-version. À l'Académie politique de Paris, fondée en 1712 pour la formation des secrétaires d'ambassade, les examens de langue italienne, espagnole et anglaise consistent, selon les statuts, uniquement en la traduction en français de « quelques pièces » se rapportant à la politique, à la diplomatie ou à l'histoire. Et, quelques décennies plus tard, c'est en traduisant du français en italien un livre de prières que M. Rotisset, chargé d'accompagner à Venise l'ambassadeur Antoine-René de Paulmy (1722-1787), cherche à se perfectionner dans la langue de la Péninsule : la copie au propre d'un tel exercice est aujourd'hui conservée parmi les manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal¹⁶. Toutefois, en 1778, Jean-Dominique Cassini, dans son *Manuel de l'étranger qui voyage en Italie*, conseille à ses compatriotes de faire de la conversation avec les enseignants le moment central de la leçon d'italien, en abandonnant la pratique invétérée et inutile des thèmes et des versions¹⁷.

Le succès de la méthode d'apprentissage par la lecture et la traduction s'explique par sa capacité à satisfaire les exigences de la plupart de ceux qui s'appliquent aux langues modernes. En premier lieu, tous n'en commencent pas l'étude en vue d'un voyage et n'ont pas besoin de les parler couramment ; même la réalisation de versions soignées sous la houlette d'un maître-grammairien est, pour beaucoup, superflue. La maîtrise parfaite d'un ou de plusieurs vernaculaires n'est nécessaire qu'à une minorité des élites, tels que, par exemple, les gentilshommes vivant en permanence dans un pays étranger ou les représentants de la communauté savante européenne et polyglotte. Nombreux sont ceux qui se contentent d'acquérir, en autodidactes, les compétences nécessaires pour lire et traduire grossièrement les principaux vernaculaires, en consultant des manuels imprimés et des dictionnaires. Dans la préface de sa *Grammaire italienne*, Antonini tient à signaler que son livre, en vertu de sa simplicité, est à préférer par ceux qui envisagent d'« apprendre d'eux-mêmes l'Italien » à la célèbre grammaire de Jean Vigneron¹⁸.

Ce que le public désire est en effet, le plus souvent, pouvoir lire et comprendre promptement les grands auteurs de la littérature européenne dans leur langue originale ; c'est pourquoi tant Berti que Buffier réprochent comme une erreur fréquente celle de présenter aux débutants des ouvrages étrangers trop difficiles et, pour eux, incompréhensibles¹⁹. Le titre de la grammaire française que Jacques du Bois fait imprimer en 1678 à Rome promet donc aux gentilshommes italiens de leur apprendre non pas à s'exprimer en français, mais à lire avec facilité les livres anciens et modernes et à écrire²⁰ ;

15. A. Antonini, *Grammaire italienne à l'usage des dames* (1731), p. 232-233 ; A. M. Mandich, « Langue universelle ou langues nationales ? Une étude des guides de voyages publiés entre 1600 et 1850 », p. 392.

16. G. Thuillier, *La première école d'administration : l'académie politique de Louis XIV*, p. 80-81 ; Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 8502, « La santa messa e preghiere, tradotte dal francese dal signor Rotisset. MDCCCLXVI. ».

17. Voir A. M. Mandich, « Langue universelle ou langues nationales ? Une étude des guides de voyages publiés entre 1600 et 1850 », p. 393.

18. A. Antonini, *Grammaire italienne à l'usage des dames* (1728), non numéroté. Jean Vigneron (1642-1708) est un grammairien originaire de Verdun, auteur du *Maître italien* (première édition 1678) ; il a italianisé son nom en « Veneroni ».

19. M. Berti, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese*, p. 179 ; C. Buffier, *Grammaire françoise sur un plan nouveau*, p. 41.

20. J. du Bois, *Nuova gramatica [sic] francese. Spiegata in italiano. Nella quale s'impara con facilità à leggere i libri antichi, e moderni, ed à scrivere secondo l'uso di oggidì*.

et, en 1735, Antonini choisit de ne faire imprimer à Paris que la section italien-français de son dictionnaire, car, affirme-t-il :

« J'ai considéré d'abord que presque tous ceux qui s'appliquent à l'étude d'une Langue étrangère, n'ont d'autre but que d'en entendre les Auteurs. »²¹

Entre 1727 et 1746, le maître salernitain édite, pour le marché libraire français, comme textes de lecture visant au perfectionnement des compétences acquises en italien, une anthologie des écrits de Giovanni della Casa, *L'Italia liberata dai Goti* de Trissino et *l'Orlando furioso* d'Arioste²².

En second lieu, la méthode d'apprentissage en question, centrée sur l'analyse de la langue écrite et sur l'assimilation de ses constructions et de ses tournures, répond parfaitement aux attentes de ceux qui, plus avancés dans l'étude des langues étrangères, souhaitent, par nécessité, obligation mondaine ou divertissement, y avoir recours pour rédiger des lettres, en s'inspirant des anthologies épistolaires imprimées avec ou sans l'aide d'un maître. D'ailleurs, les grammaires comprennent fréquemment une section consacrée à la correspondance en langue étrangère, accompagnée d'une liste des formules de salutation et des compliments les plus usités. Une partie des cahiers de Charles-Adéodat Ferber nous révèle des tentatives de perfectionnement à l'écriture en français par le recours à des modèles de lettres. Deux versions d'un même texte, dont l'une plus correcte et probablement dictée par un maître (à droite) et l'autre imparfaite et plus raturée (à gauche), occupent les deux colonnes de la page (fig. 1) ; dans la section suivante, des missives françaises (dans la colonne de gauche) sont traduites et révisées, suivant le même schéma, en italien (à droite). Pour le travail de version de textes épistolaires vers le français, Ferber se sert du premier volume d'une ancienne anthologie imprimée, la *Nuova scelta di lettere di diversi nobilissimi huomini*²³.

La dictée et/ou la lecture de fausses lettres à traduire ou auxquelles il faut répondre – de remerciement, de félicitations, de condoléances, de recommandation, galantes... – jouent un rôle central dans les leçons d'idiomes modernes. Si nombre de grammaires résultent du remaniement des notes rédigées par les enseignants en vue de la préparation de leurs cours, le recueil des *Lettres modernes* de Denis de Villecomte, cité plus haut, est présenté par l'auteur comme étant la publication des cahiers de lettres qu'il a composées pour quelques représentants de la noblesse piémontaise, ensuite réunies et utilisées au profit de ses élèves²⁴. Au cours du XVII^e siècle, les écrits de certains auteurs s'affirment en tant que paradigmes du style épistolaire en langue vernaculaire. Si, pour la langue latine, les épîtres à lire et à imiter sont celles de Cicéron, les lettres conseillées par les enseignants-grammairiens d'italien sont, au moins en France, celles du cardinal et historien Guido Bentivoglio (1577-1644) : à l'autorité de celui-ci fait également appel le lecteur de la grammaire de Gualtieri susmentionnée en apportant une correction manuscrite dans son manuel²⁵.

21. A. Antonini, *Dictionnaire italien, latin et François*, p. X.

22. *Prose et rime di messere Giovanni della Casa*. Edizione nuova. Riveduta, & corretta per l'Abbate Annibale Antonini ; *L'Italia liberata dai Goti* di Giangiorgio Trissino [...], riveduta, e corretta per l'Abbate Antonini ; *Orlando furioso* [...], di Ludovico Ariosto.

23. BnF, ms. allemand 147, « Notes de cours et de voyage, réunies par Charles-Adéodat Ferber, de Dantzig », fol. 360 ro-382 ro ; P. Bernardino (éd.), *Nuova scelta di lettere di diversi nobilissimi huomini*.

24. D. de Villecomte, *Lettres modernes*, « Motifs qui m'ont-engage à enseigner le François [...] ». Au lecteur », non numéroté ; voir aussi *ibid.*, p. 249.

25. S. Gualtieri, *Grammaire italienne, avec méthode nouvelle & curieuse* (exemplaire BnF X 19934), p. 13.

La traduction en tant qu'instrument d'assimilation culturelle

Les contenus lexicaux transmis par les maîtres et les grammaires ne se limitent pas au domaine de la littérature ou aux formules de la conversation mondaine. Si les langues étrangères sont considérées comme partie intégrante de l'éventail des disciplines nobiliaires, l'apprenant est amené le plus souvent à traduire un vocabulaire plus ou moins orienté vers les activités et les centres d'intérêt propres aux élites, et aux gentilshommes en particulier. La phraséologie présentée dans les *Remarques sur les principales difficultez de la langue françoise* (1673) d'Alcide Bonnacase de Saint-Maurice porte, dès les premières pages du volume, sur les « Maistre[s] de Langues, d'Armes, de Guitarre », les « Lieux d'Exercices », « la Salle d'Armes, [...] la Salle de Danse », le « Luth », la « Paume²⁶ ». Quelques années plus tard, Michele Berti consacre une section de la nomenclature (dictionnaire thématique) de son manuel d'italien et français aux « fortifications », mathématiques appliquées aux opérations militaires et traditionnellement enseignées aux jeunes nobles ; Louis de Lépine, maître de français à Venise à la fin du XVII^e siècle, enrichit le « Vocabolario » de son *Maestro francese in Italia* (1683) des termes relevant de la guerre, au profit des soldats, et de l'art équestre, en pensant aux gentilshommes qui fréquentent les écoles d'équitation²⁷.

Les maîtres en question sont en effet des spécialistes de matières nobiliaires. S'ils sont qualifiés pour éduquer les élites, c'est surtout parce qu'ils ont voyagé en acquérant, avec leurs compétences linguistiques, une certaine culture mondaine ainsi que les mœurs des cours européennes. Les enseignants nous ayant laissé des écrits se plaisent à y signaler l'étendue de leurs déplacements et les liens qu'ils ont tissés, au fil du temps, avec de hauts représentants de l'aristocratie du continent. Certains des maîtres de langues appartiennent d'ailleurs eux-mêmes aux rangs de la noblesse : c'est le cas de Du Bois, qui se présente comme gentilhomme de Châlons-en-Champagne, et de Bonnacase, se déclarant sieur de Saint-Maurice²⁸.

Ce n'est donc pas uniquement la transmission d'une ou plusieurs langues qui définit ces personnages en tant que groupe professionnel. Comme nous l'indiquent quelques annonces parues dans la *Liste des avis* du Bureau parisien d'adresse et de rencontre, un maître d'écriture épistolaire et/ou de vernaculaire(s) enseigne en même temps, dans la France du XVII^e et du XVIII^e siècles, l'ensemble des disciplines théoriques nécessaires à la formation d'un gentilhomme et exclues des programmes des collèges et des universités :

« l'Histoire, le Blazon, la Géometrie, la Sphère [géographie astronomique], & autres Parties des Mathématiques, la Philosophie Française », « l'Arithmetique [...] & le Dessin. »²⁹

Employés par les étrangers comme guides et interprètes, certains maîtres de langues peuvent même s'intéresser à ce qui relèverait aujourd'hui du champ de l'histoire de l'art et de la civilisation. L'italien, le latin, le français et l'anglais sont les idiomes enseignés par Berti, avec la géographie, l'histoire et « la Politique, pour ce qui regarde/ Les maximes, les interets/ Et les Religions de Princes³⁰ ». La *Relation de Rome* (1644) et la *Table géographique*

26. A. Bonnacase de Saint-Maurice, *Remarques sur les principales difficultez de la langue françoise*, p. 8, 17.

27. M. Berti, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese*, p.150-151 ; Louis de Lépine, *Il maestro francese in Italia*, p. 338.

28. J. du Bois, *Nouvelle grammaire italienne, qui enseigne d'une méthode aisée, les véritables principes de cette langue*, non numéroté ; BnF, ms. fr. 5881, « Estat des affaires de France en 1656. Par le sieur Jacques Du Bois, gentilhomme champenois » ; A. Bonnacase de Saint-Maurice, *Tableau des provinces de France [...] Par Alcide de Bonnacase, Sieur de Saint-Maurice. Première partie*. Sur les maîtres de langues en France au XVII^e et au XVIII^e siècles, je me permets de renvoyer à mon article « Dei pedagoghi a servizio delle élite europee: i maestri d'italiano e di francese nella Francia del Sei e Settecento ».

29. *Liste des avis du journal général de France, ou bureau de rencontre*. Du Jeudy 30. Octobre 1681, p. 10 ; *Liste des avis qui ont été envoiez au Bureau d'Adresse & de Rencontre depuis le 15. May*, p. 11.

30. M. Berti, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese*, non numéroté.

très commode pour apprendre toutes les principales parties du Monde de du Bois sont conservées parmi les manuscrits de la Bibliothèque Nationale³¹ ; De Bonnacase, qui enseigne l'italien, le français et l'espagnol, mais aussi « la Philosophie en françois, l'Histoire, le Blason, la Géographie, la Sphere, & autres parties des Mathematiques, nécessaires à un Gentil-homme³² », publie deux traités de géographie politique, un *Tableau des provinces de France* (1664) et un *Guide fidelle des étrangers dans le voyage de France* (1672), parsemé d'éléments historiques et géographiques³³. Comme Germain Brice, cité plus haut, Annibale Antonini présente au public, en 1732, un guide intitulé *Mémorial de Paris et de ses environs à l'usage des voyageurs* ; l'édition de 1744 signale, parmi les ouvrages du même auteur, quatre volumes consacrés à la *Vie des Peintres*, qui n'ont pas laissé d'autre trace³⁴.

Il n'est donc pas surprenant qu'un tel genre d'écrits fasse souvent l'objet – avec des œuvres littéraires et des textes épistolaires –, des exercices de thème-version d'un vernaculaire à l'autre. La lecture-traduction devient dans ce cas non seulement un outil d'apprentissage linguistique, mais également un véhicule de connaissances, tout en rendant accessible aux jeunes nobles l'ensemble des ouvrages en langue étrangère estimés indispensables pour la formation d'un membre des élites³⁵. Dans l'un des dialogues familiers de l'*Art* de Berti, c'est en ouvrant un livre d'histoire sur Henri IV, acheté par le maître, que l'élève commence sa première leçon de langue : « Si j'ai quelque teinture de la Géographie, du Blason, & de l'Histoire », reconnaît une demoiselle écrivant à son maître de français, dans une des lettres publiées par de Villecomte, « je dois tout cela à vous [sic] soins³⁶ ». Dans une telle perspective, il est symptomatique que la version anglaise du guide de Paris de Annibale Antonini, parue à Londres en 1749, comporte le texte original français en regard³⁷.

Les cahiers de Charles-Adéodat Ferber semblent confirmer une telle pratique : c'est à de récentes dépêches et à de brèves nouvelles politiques et diplomatiques, probablement extraites des gazettes de l'époque, que celui-ci a recours pour exécuter deux des thèmes-versions du français vers l'italien présents dans son cahier (fig. 2, 3) : les textes concernent les rapports entre la France et l'Espagne de Philippe V dans les années 1710, comme l'indique une référence au cardinal Giulio Alberoni, premier ministre du monarque ibérique³⁸.

En conclusion, les pratiques d'apprentissage des langues vernaculaires au XVII^e et au XVIII^e siècles peuvent être, au moins partiellement, comprises si on les intègre dans le

31. BnF, ms. fr. 5883, «Relation de Rome qui contient le lieu et qualité de sa situation, le gouvernement revenus certains et incertains du Pape, des noms et qualitez de toutes les maisons et familles qui sont, ou pretendent titre de noblesse [...]» et «Table géographique très commode pour apprendre toutes les principales parties du Monde, les principaux Etats de chacune et leurs principales Provinces».

32. A. Bonnacase de Saint-Maurice, *Remarques sur les principales difficultez de la langue françoise*, p. 2.

33. A. Bonnacase de Saint-Maurice, *Tableau des provinces de France* [...]. Par Alcide de Bonnacase, Sieur de Saint-Maurice. Première partie ; Idem, *Le guide fidelle des etrangers dans le voyage de France*.

34. A. Antonini, *Mémorial de Paris et de ses environs* (1732) ; Idem, *Mémorial de Paris et de ses environs* (1744), non numéroté.

35. Les élèves des *seminaria nobilium* d'Emilie du XVII^e et du XVIII^e siècles, par exemple, étudient les « science cavalleresche » en consultant fréquemment des ouvrages en langue française : voir C. Pellandra, « Enseigner le français en Emilie aux XVII^e et XVIII^e siècles », p. 26.

36. M. Berti, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese*, p. 240 ; D. de Villecomte, *Lettres modernes*, p. 251.

37. A. Antonini, *A view of Paris: describing all the churches, palaces, publick buildings, libraries, manufactures, and fine paintings*.

38. BnF, ms. allemand 147, « Notes de cours et de voyage, réunies par Charles-Adéodat Ferber, de Dantzic », fol. 371 vo, 374 ro. Ce n'est pas là un cas isolé. Pour ne citer qu'un autre exemple, dans le fonds des manuscrits Rawlinson de la bibliothèque bodléienne d'Oxford on trouve, parmi des notes de grammaire française et italienne et des glossaires bilingues datant du XVII^e siècle, quelques recueils de textes à traduire, concernant principalement la philosophie morale et l'histoire « moderne » : voir, parmi d'autres, Bodleyan Library, ms. Rawlinson D 440.

cadre plus vaste de l'histoire de l'éducation des élites, françaises et européennes. D'une part, la méthode de lecture-traduction, tout en restant ancrée dans les modes d'enseignement des institutions et des matières traditionnelles, est un témoignage de l'exigence nouvelle d'une éducation complète et, en même temps, rapide et réellement adéquate aux exigences d'un gentilhomme. D'autre part, le repérage des rapports liant les langues étrangères modernes à l'éventail complexe et articulé des autres disciplines et la redéfinition de la catégorie professionnelle des maîtres permettent de saisir la contribution de l'enseignement des vernaculaires et de ses méthodes à la circulation trans-nationale d'une culture spécifiquement nobiliaire.

Résumé

Par l'analyse de quelques grammaires et dictionnaires de langues modernes, aussi bien que de mémoires et de cahiers de travail manuscrits, cette étude vise à illustrer l'importance de la page écrite et des exercices de lecture et traduction dans l'apprentissage des vernaculaires pour la noblesse – et, en général, pour les élites – dans la France du XVII^e et du XVIII^e siècles. De telles pratiques d'assimilation, liées à la pédagogie traditionnelle du latin, peuvent être expliquées en soulignant leur capacité à satisfaire les exigences des gentilshommes qui s'appliquent à l'étude des langues étrangères et en redéfinissant les rapports entre celles-ci et l'ensemble, très articulé, des autres disciplines typiquement nobiliaires.

Bibliographie

BRIZZI Gian Paolo, *La formazione della classe dirigente nel Sei-Settecento: i seminaria nobilium nell'Italia centro-settentrionale*, Bologna, Il Mulino (Saggi, 164), 1976.

BRUSCHI Andrea, « Dei pedagoghi a servizio delle élite europee: i maestri d'italiano e di francese nella Francia del Sei e Settecento », *Annali di storia dell'educazione*, n° 20, 2013, p. 123-132.

LAWRENCE Jason, « *Who the devil taught thee so much italian ?* ». *Italian language learning and literary imitation in early modern England*, Manchester-New York, Manchester University Press, 2005.

MANDICH Anna M., « Langue universelle ou langues nationales ? Une étude des guides de voyages publiés entre 1600 et 1850 », *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, n° 18, décembre 1996, p. 387-396.

PELLANDRA Carla, « Enseigner le français en Émilie aux XVII^e et XVIII^e siècles », dans PELLANDRA Carla ET VINEIS Edoardo (dir.), *Grammatiche, grammatici, grammatisti. Per una storia dell'insegnamento delle lingue in Italia dal Cinquecento al Settecento*, Pisa, Libreria Goliardica (Storia e critica delle idee, 15), 1989, p. 11-34.

RJÉOUTSKI Vladislav ET TCHOUDINOV Alexandre (dir.), *Le précepteur francophone en Europe: XVII^e-XIX^e siècles*, Paris, l'Harmattan (Éducatons et sociétés), 2013.

THUILLIER Guy, *La première école d'administration: l'académie politique de Louis XIV*, Genève, Droz (Hautes études médiévales et modernes, 75), 1996.

ZUILLI Marc ET BADDELEY Susan (dir.), *Les langues étrangères en Europe: apprentissages et pratiques, 1450-1720*, Paris, PUPS (Mythes, critique et histoire), 2012.

Sources imprimées

ANTONINI Annibale (éd.), *L'Italia liberata da' Goti di Giangiorgio Trissino [...], riveduta, e corretta per l'Abbate Antonini*, Parigi, Cavelier, 1729.

ANTONINI Annibale (éd.), *Orlando furioso [...], di Ludovico Ariosto*, Parigi, Prault, 1746.

ANTONINI Annibale (éd.), *Prose et [sic] rime di messere Giovanni della Casa. Edizione nuova. Riveduta, & corretta per l'Abbate Annibale Antonini*, Parigi, C. Davitte, 1727.

ANTONINI Annibale, *A view of Paris : describing all the churches, palaces, publick buildings, libraries, manufactures, and fine paintings [...]*, J. Brindley, London, 1749.

ANTONINI Annibale, *Dictionnaire [sic] italien, latin et François [...]*, Paris, J. Vincent, 1735.

ANTONINI Annibale, *Grammaire italienne à l'usage des dames [...]*, Paris, Rollin-Bordelet, 1728.

ANTONINI Annibale, *Grammaire italienne à l'usage des dames [...]*, 2^e éd., Paris, F. Didot, 1731.

ANTONINI Annibale, *Mémorial de Paris et de ses environs [...]*, Paris, Saugrain, 1732.

ANTONINI Annibale, *Mémorial de Paris et de ses environs [...]*, 3^e éd., Paris, J.-N. Le Clerc-Prault fils, 1744.

ANTONINI, Annibale, *Principes de la grammaire françoise, pratique et raisonnée*, Paris, Duchesne, 1753.

BERNARDINO Pino (éd.), *Nuova scelta di lettere di diversi nobilissimi huomini*, Venetia, s.n., 1574.

BERTI Michele, *L'arte d'insegnare la lingua francese per mezzo dell'italiana o vero la lingua italiana per mezzo della francese/L'art d'enseigner la langue françoise par le moyen de l'italienne ou la langue italienne par la françoise*, Fiorenza, « Alla condotta », 1677.

BONNECASE de Saint-Maurice ALCIDE, *Le guide fidelle des étrangers dans le voyage de France*, PARIS, E. LOYSON, 1672.

BONNECASE de SAINT-MAURICE Alcide, *Remarques sur les principales difficultez de la langue françoise [...]*, Paris, E. Loyson, 1673.

BONNECASE de SAINT-MAURICE Alcide, *Tableau des provinces de France [...]. Par Alcide de Bonnecase, Sieur de Saint-Maurice. Première partie*, Paris, E. Loyson, 1664.

BRICE Germain, *Description de la ville de Paris [...]*, éd. Michel Fleury, Genève-Paris, Droz-Minard, 1971.

BUFFIER Claude, *Grammaire françoise sur un plan nouveau [...]*, Paris, N. le Clerc, 1709.

CHIFLET Laurent, *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise*, 4^e éd., Bruxelles, Marchant, 1692.

Du BOIS Jacques, *Nouvelle grammaire italienne, qui enseigne d'une méthode aisée, les véritables principes de cette langue [...]*, Rome, J. Crozier, 1687.

Du BOIS Jacques, *Nuova gramatica [sic] francese. Spiegata in italiano. Nella quale s'impara con facilità à leggere i Libri antichi, e moderni, ed à scrivere secondo l'uso di oggidì [...]*, Roma, G. Crozier, 1678.

ELLIS Henry (éd.), *Original letters, illustrative of English history [...]*, London, Harding and Lepard, 1824-1846, 11 vol.

GUALTIERI S., *Grammaire italienne, avec méthode nouvelle & curieuse : contenant les instructions plus nécessaires pour apprendre la vraie Langue Toscane [...]*, Lyon, chez l'auteur (« ruë Dubois »), 1664.

KUIN Roger (éd.), *The correspondence of Sir Philip Sidney*, Oxford, Oxford University Press, 2012, 2 vol.

LÉPINE Louis de, *Il maestro francese in Italia*, Venezia, Curti, 1683.

Liste des avis du journal général de France, ou bureau de rencontre. Du Jeudy 30. Octobre 1681, Paris, C. Blageart, 1681.

Liste des avis qui ont été envoïez au Bureau d'Adresse & de Rencontre depuis le 15. May, [Paris], s.n., 1703.

VIGNERON Jean, *Le maître italien*, Paris, E. Loyson, 1678.

VILLECOMTE Denis de, *Lettres modernes [...]*, 1^{ère} éd., Milan, Donati Ghisolfi, 1745.

Illustrations

Figure 1 : Exercice de perfectionnement d'écriture épistolaire en français, du cahier de Charles-Adéodat Ferber. BnF, ms. allemand 147, fol. 365 r^o.

Figure 2 et 3 : Exercices de traduction du français vers l'italien, du cahier de Charles-Adéodat Ferber. BnF, ms. allemand 147, fol. 371 v^o, 374 r^o.

Les Lettres de France, de Paris, Le lettre di Francia di Parigi, degli
 de l'onzieme de ce mois d'octobre, que' undeci di questo mese d'ottobre, che il Re
 le Regent a donne' ordre au Marquis gento ha ~~donné~~ ^{ordinato} ordine al Marchese
 de Naxos, Envoje' en Espagne, et faire di Naxos, Delegato in Spagna di
 connaître au Cardinal Alberoni, que faire conoscere al Cardinale Alieno
 si dans 3 mois les Espagnols n'acceptent ché le fra de mese gli Spagnuoli
 par le projet de paix, la France se deda accettanno ^{le proprie} di pace, la
 sera ouvertement pour l'empereur, via si dichiarerà per l'imperatore.

L'ordinaire passé on a reçu avis que L'ordinario passato si ~~ha~~ ^è ricevuto avanti,
 l'Ambassadeur à la Cour de France à che l'Ambasciatore della Corte di Francia a
 Madrid y veniendo pour faire rapport de Madrid et Ferrara per fare relatione di buon
 et quelques affaires, et la dernière di qualche affare di quan momento, si sono
 importance, on a donne' des ordres pour d'ati ordini per apparecchiare le galeries, et
 visiter les galeries et pour faire passer par par bar passare ^{alcune} ~~alcune~~ ^{truppe} ~~truppe~~ ^{verso} ~~verso~~ ^{le front}
 et troupes vers les frontières d'Espagne ^{alcune} ~~alcune~~ ^{truppe} ~~truppe~~ ^{verso} ~~verso~~ ^{le front}
 que donne motif de raisonner aux peu gignase agli speculativi. Dimani sabato,
 18. Demain samedi vingt et deuxième ^{alcune} ~~alcune~~ ^{truppe} ~~truppe~~ ^{verso} ~~verso~~ ^{le front}
 et le projet de paix d'acheter ^{alcune} ~~alcune~~ ^{truppe} ~~truppe ^{verso} ~~verso~~ ^{le front}~~

Les traductions de récits de voyage et leurs arrière-plans politiques

Jan VANDERSMISSEN,
Chargé de recherches du Fonds de la Recherche Scientifique-FNRS,
Directeur du Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques,
Université de Liège, Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Cette contribution s'inscrit dans un projet de recherche financé par le Fonds de la Recherche Scientifique-FNRS qui vise à mettre en rapport l'intérêt accru des savants pour l'Afrique à la fin du XVIII^e siècle et l'intensification de la compétition économique et militaire entre la France et la Grande-Bretagne. Ce projet ambitionne de démontrer comment une connaissance de plus en plus précise du terrain africain a influencé la façon dont les gouvernements des deux pays ont intégré l'expertise coloniale dans une politique scientifique complexe appropriée aux besoins spécifiques des deux États¹.

La notion de « politique scientifique » se réfère à la façon dont un gouvernement applique les connaissances et l'expertise apportées par le monde scientifique en fonction des besoins du pays². En effet, sous l'impulsion de la « nouvelle science », issue de la Révolution scientifique, les administrations coloniales de la France et de la Grande-Bretagne se sont tournées vers des connaissances « certaines » reposant sur des observations et des expériences « fiables » faites dans le contexte colonial africain. Si l'Afrique a émergé dans la relation entre le pouvoir et les sciences, c'est surtout grâce aux voyageurs et aux récits qu'ils nous ont laissés, racontant des recherches de terrain et des observations directes effectuées à l'intérieur d'un continent resté inconnu aux Européens pendant plusieurs siècles³.

Les récits de voyage ont joué un rôle important dans la circulation des connaissances à l'âge moderne. En Europe, l'exploration de l'Afrique a été suivie de près à la fois par des gens instruits, par des membres de sociétés savantes et par des hommes politiques. Les récits étaient pour eux des sources de connaissances scientifiques, économiques et stratégiques⁴. Des deux côtés de la Manche, les fonctionnaires ont soumis les récits de voyage à des analyses critiques. Ils avaient intérêt à faire traduire les récits produits par la nation concurrente dans leur propre langue. Cette contribution mettra donc l'accent sur la traduction de récits de voyage français et britanniques et sur leurs arrière-plans politiques.

1. Titre complet du projet : *L'Afrique dans les « politiques scientifiques » de la France et de la Grande-Bretagne du XVIII^e siècle au milieu du XIX^e : la préparation savante du Grand Partage entre les Puissances*.

2. R. Halleux, « Aux origines des politiques scientifiques », p. 439-440.

3. D. Kennedy, *The Last Blank Spaces. Exploring Africa and Australia*, p. 1-61.

4. J.A. Carney et R.N. Rosomoff, *In the Shadow of Slavery. Africa's Botanical Legacy in the Atlantic World*, p. 3 ; A.S. Curran, « Imaginer l'Afrique au siècle des Lumières », *Cromohs*, p. 1-14 ; A.S. Curran, *The Anatomy of Blackness, Science and Slavery in an Age of Enlightenment*, p. 29-73 ; C. Gallouët, D. Diop, M. Bocquillon et G. Lahouati (dir.), *L'Afrique du Siècle des Lumières : savoirs et représentations*, p. xiv ; J. Vandersmissen, « Les voyages organisés par ordre du Roi », p. 491-504.

Il faut distinguer trois périodes. D'abord, celle de la découverte « scientifique » de l'Afrique au Siècle des Lumières. Ensuite, celle de la prise de pouvoir de l'exploration « banksienne » à la fin du XVIII^e siècle. Enfin, celle de la percée de la science impérialiste dès l'époque napoléonienne. Au cours de chaque période les traducteurs ont joué un rôle non négligeable sur le plan intellectuel et politique, renforçant la diffusion de connaissances « africaines » parmi les lettrés et les puissants partout en Europe.

L'Afrique des Lumières (1720-1788)

L'exploration de l'Afrique par les Européens a débuté à partir des côtes. Depuis le XVII^e siècle, les Français, Britanniques, Hollandais, Portugais et Scandinaves se disputaient le contrôle des stations situées principalement dans les régions maritimes de l'Afrique occidentale. Il s'agissait de postes clés pour la traite et pour le commerce de l'or.

Stimulés par le gain ou par la curiosité, certains audacieux présents sur place décidèrent de quitter leur lieu de résidence pour explorer l'arrière-pays. Leurs observations, enregistrées dans des carnets puis envoyées en Europe, permirent les premières descriptions « scientifiques » des zones côtières. Un certain nombre de ces « témoignages » furent publiés sous forme de livres⁵. Ainsi, les observations d'André Bruë (c.1654-1738), directeur général de la « Compagnie Royale de France aux Côtes du Sénégal et autres lieux d'Afrique », alimentèrent l'ouvrage intitulé *Nouvelle relation de l'Afrique occidentale*, rédigé en 1728 par le polygraphe Jean-Baptiste Labat (1663-1738)⁶. Du côté britannique, l'ouvrage intitulé *A New Account of Some Parts of Guinea and the Slave-Trade*, de William Snelgrave, commerçant en ivoire et en esclaves, marqua les esprits⁷. Bruë ainsi que Snelgrave expliquèrent à leurs contemporains que l'intérieur de l'Afrique possédait un potentiel économique considérable. Très vite, leurs récits furent mis à la disposition d'un public international à travers des traductions. Publié en anglais en 1734, le livre de Snelgrave reçut une édition française en 1735 grâce à la traduction effectuée par un certain de Coulange⁸.

La diffusion de récits de voyage traduits en plusieurs langues s'accéléra dans le deuxième quart du XVIII^e siècle, grâce à la propagation d'un nouveau genre littéraire : les compilations de récits de voyage. Il s'agit de vastes collections, composées de textes assez hétérogènes, à la fois du point de vue de leur longueur et de leur contenu, mais appartenant tous au genre de la littérature de voyage. Dans la composition de ces collections, qui s'adressent à un large lectorat de personnes cultivées plutôt qu'à des spécialistes, on privilégie les histoires spectaculaires au détriment de réflexions philosophiques ou d'observations factuelles détaillées. L'intérêt commercial l'emporte sur l'argument scientifique. En France, le principal exemple d'une telle collection est *l'Histoire générale des voyages*, éditée sous la direction de l'abbé Antoine-François Prévost (1697-1763)⁹. La première édition, publiée entre 1746 et 1759, compte quinze volumes, dont cinq consacrés à l'Afrique. On y retrouve les aventures de Bruë dans la version rédigée par Labat à côté de plusieurs traductions de récits britanniques, dont l'œuvre de Snelgrave. Surtout, cet ouvrage comporte la traduction française du récit de Francis Moore dont l'original, publié en 1738, est intitulé *Travels into the Inland Parts of Africa : Containing a Description of the Several Nations for the Space of Six Hundred Miles up the River*

5. D. Diop, P. Graille et I. Zatorska (dir.), *L'Afrique*, p. 1-26.

6. P. Masson, « Une double énigme : André Bruë », p. 9-34 ; P.E.H. Hair, « The Falls of Félou : A Bibliographical Exploration », p. 113-130 ; P. Cultru, « Les faux d'un historien du Sénégal », p. 399-402.

7. R. Law, « The Original Manuscript Version of William Snelgrave's New Account of Some Parts of Guinea », p. 367-372.

8. *Nouvelle relation de quelques endroits de Guinée, et du commerce d'esclaves qu'on y fait... Traduite de l'anglois du Capitaine Guillaume Snelgrave, par Mr. A.Fr.D. De Coulange*, Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1735.

9. J. Sgard, « Prévost : de l'ombre aux lumières (1736-1746) », p. 1479-1487 ; S. Albertan-Coppola, « Des récits des voyageurs à l'Histoire générale des voyages : la représentation des Africaines », p. 165-181.

Gambia. Ce texte a contribué à la diffusion de nouvelles connaissances géographiques à propos de l'intérieur de l'Afrique en dehors de la Grande Bretagne¹⁰.

Inversement, des récits français furent intégrés dans des compilations britanniques. Ainsi, la collection intitulée *Universal History from the Earliest Account of Time to the Present* (1736-1790), contient un certain nombre de récits français traduits en anglais¹¹. Il faut néanmoins souligner que ce monument d'érudition a été à son tour traduit et intégralement édité en français par un collectif de commerçants, ce qui démontre la popularité de ce nouveau genre littéraire. *L'Histoire universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent ; composée en Anglois par quelques Gens de Lettres ; nouvellement traduite en François par une société de Gens de Lettres*, parue dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, compte environ cent volumes.

Le XVIII^e siècle est la période du développement de la recherche « scientifique » sur les côtes africaines. La botanique, considérée comme une science « utile », eut un rôle de précurseur. Nombreux sont les voyageurs-naturalistes qui ont exploré les zones maritimes de l'Afrique à la recherche de graines et de plantes alimentaires ou industrielles : Jean-André Peyssonnel, Thomas Shaw et René-Louiche Desfontaines en Afrique du Nord, Michel Adanson au Sénégal, Francis Masson et François Levaillant au Cap de Bonne-Espérance. En général, ces naturalistes recevaient des instructions, soit d'un puissant souverain ou de son administration, soit d'un riche protecteur, soit d'une société savante. C'est pourquoi ils communiquaient les résultats de leurs recherches aux commanditaires qui pouvaient décider de les garder secrets ou de les rendre publics. Dans ce dernier cas, les informations étaient publiées dans des périodiques ou sous forme de livres ou de mémoires. Ainsi, on trouve des observations d'Adanson ou de Desfontaines dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*. Les récits circulaient à travers l'Europe grâce aux réseaux établis entre les sociétés savantes¹². Ainsi, des traductions partielles de ces récits commençaient à circuler elles aussi. La pratique de la traduction était particulièrement employée par la Royal Society : on demandait à des membres experts de rendre les textes écrits en langues étrangères compréhensibles pour leurs confrères. La dissertation sur le corail de Peyssonnel, résultat d'une mission de recherches effectuée en Afrique du Nord, en est l'exemple. Communiqué à la Royal Society en 1751 sous forme d'un long manuscrit, ce texte fut synthétisé et traduit en anglais par William Watson, puis lu en séance, et enfin publié dans les *Philosophical Transactions*¹³. Inversement, des récits anglais étaient lus et analysés à Paris. On y avait pris l'habitude de publier des traductions commentées dans des périodiques comme le *Journal des Sçavans*, le *Mercure de France*, les *Mémoires de Trévoux*, l'*Année littéraire*, ou le *Journal encyclopédique*.

Certains récits de voyage furent publiés intégralement en dépit de leur longueur. On estimait que la valeur scientifique élevée de ces descriptions justifiait des éditions en plusieurs volumes, souvent richement illustrées. Il est étonnant de voir avec quelle

10. M.H. Hill, « Towards a chronology of the publications of Francis Moore's *Travels into the inland parts of Africa...* », p. 353-368.

11. G. Ricuperati, « *Universal History* : storia di un progetto europea. Impostori, storici ed editori nella *Ancient Part* », p. 7-90 ; G. Abbattista, « *The literary mill* : per una storia editoriale della *Universal History* (1736-1765) » p. 91-133 ; Id., « The business of Paternoster Row : towards a publishing history of the 'Universal History' », p. 5-50 ; Id., « The English Universal History : publishing, authorship and historiography in a European project (1736-1790) », p. 103-108 ; H. Inglebert, *Le Monde, l'Histoire. Essai sur les histoire universelles*, p. 661-662.

12. M.-N. Bourguet, « Voyage, collecte, collections. Le catalogue de la nature (fin XVII^e -début XIX^e siècles) », p. 185-207.

13. « An Account of a manuscript treatise, presented to the Royal Society, intituled *Traité du corail* contenant les nouvelles decouvertes, qu'on a fait sur le corail, les pores, madrepores, scharras, litophitons, eponges, et autres corps et productions, pour servir à l'histoire naturelle de la mer ; that is to say, A Treatise upon Coral, and Several other Productions furnish'd by the Sea, in order to illustrate the natural History thereof, by the Sieur Peyssonnel, M.D. Correspondent of the Royal Acad. of Sciences of Paris, of that of Montpellier, and of that of Belles Lettres at Marseilles ; Physician-Botanist, appointed by His Most Christian Majesty in the Island of Guadelupe, and heretofore sent by the King to the Coasts of Barbary for Discoveries in Natural History. Extracted and translated from the French by Mr. William Watson, F.R.S. », *Philosophical Transactions*, vol. XLVII, 1751-1752, p. 445-469.

rapidité certaines de ces œuvres considérables ont été traduites. L'ouvrage principal de François Levaillant (1753-1824), intitulé *Voyages de M. Le Vaillant dans l'Intérieur de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance, dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85* (Paris, 1790, 2 vol.), constitue un exemple éclairant. Ce livre fut traduit en anglais par Elizabeth Helme sous le titre *Travels from the Cape of Good Hope, into the Interior Parts of Africa, Including many Interesting Anecdotes* et publié la même année que la version française. Dans sa préface, Helme souligna qu'elle a supprimé les répétitions de l'auteur. Elle ajoute :

« J'ai également ramolli [...] quelques passages qui pourraient éventuellement être pris pour de simples effusions de fantaisie et de vivacité d'un auteur français [...] »¹⁴

La censure effectuée par la traductrice porte surtout sur l'ethnographie des populations africaines. En général, les traducteurs insistaient sur le fait qu'ils respectaient scrupuleusement le texte original, soulignant à la fois la valeur scientifique de l'auteur ainsi que celle de leur propre travail.

La prise de pouvoir de l'exploration « banksienne » (1788-1798)

Au XVIII^e siècle, les géographes commencèrent à s'intéresser à l'intérieur de l'Afrique, et surtout aux cours des grands fleuves – le Nil, le Niger, le Sénégal, le Gambie. Par manque d'études récentes sur ce thème, ils firent référence à trois autorités. L'accès à leurs œuvres ne fut possible qu'à travers des traductions. La première autorité était le géographe arabe Charif Al Idrissi (c.1100-c.1165), qui avait travaillé à la cour du roi Roger en Sicile. Son livre, intitulé *Kitâb Nuzhat al Mushtâq ou Kitâb Rudjâr*, date de 1154. L'auteur fut le premier à lancer des hypothèses sur la situation géographique du bassin du Nil. En général, les géographes des Lumières utilisaient la traduction latine de Gabriel Sionita (1577-1648), datant de 1619¹⁵. La seconde autorité était Jean Léon l'Africain (c.1494-c.1554). En 1526, il publia à Rome une géographie de l'Afrique contenant une description du Niger. Ce livre en latin fut traduit en italien (1550), en français (1556), et en anglais (1600)¹⁶. La troisième personne à constituer une référence en la matière était le militaire espagnol Luis del Marmol y Carvajal (1520-1600). Sa description de l'intérieur de l'Afrique, publiée entre 1573 et 1599, témoigne que l'auteur avait parcouru le Sahara. En France, on utilisait la traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664), datant de 1667¹⁷.

Le débat sur l'intérieur de l'Afrique était donc alimenté par les traductions de ces trois « autorités ». En même temps, les géographes comprenaient l'importance de lire d'autres auteurs africains ou arabes qui pouvaient donner des informations basées sur des observations directes. En France surtout, le rôle des orientalistes dans le développement de nouvelles connaissances géographiques ne peut pas être sous-estimé. On constate que certaines fonctions officielles de l'État s'impliquèrent graduellement dans le processus de la traduction et de l'interprétation de récits concernant l'Afrique¹⁸. Ici, il faut penser surtout aux Secrétaires-Interprètes du Roi en langues orientales. Il s'agit d'une charge officielle mise à la disposition de la diplomatie française. En ce qui concerne l'étymologie

14. *Travels from the Cape of Good Hope, into the Interior Parts of Africa, Including many Interesting Anecdotes...* Translated from the French of Monsieur Vaillant, London, Printed for William Lane, 1790, vol. I, p. 8-9.

15. *Geographia nubiensis id est accuratissima totius orbis in septem climata divisi descriptio, continens praesertim exactam universae Asiae, & Africae, rerumq; in iis hac tenus incogitarum explicationem. Recens ex Arabico in Latinum versa a Gabriele Sionita Syriacarum, & Arabicarum literarum Professore, atque Interprete Regio, & Ioanne Hesronita, earundem Regio Interprete, Maronitis, Parisiis, Ex typographia Hieronymi Blageart, 1619.*

16. La traduction française : *Description de l'Afrique, tierce partie du monde, Contenant ses Royaumes, Régions, Villes, Cités, Fleuves, Animaux, tant aquatiques, que terrestres : coutumes, loix, religion et façon de faire des habitans, avec pourtraits de leurs habis : ensemble autres choses mémorables, & singulières nouveautés : écrite de nôtre tems par Jean Léon Africain, premièrement en langue Arabesque, puis en Toscane, & à présent mise en François, Lyon, Jean Temporal, 1556.*

17. *L'Afrique de Marmol de la traduction de Nicolas Perrot Sieur d'Ablancourt, Paris, Louis Billaine, 1667.*

18. H. Van Hoof, « De l'identité des interprètes au cours des siècles », p. 9-19.

des noms géographiques africains, on fit appel aux connaissances de Jean-Michel Venture de Paradis (1739-1799)¹⁹. Celui-ci avait passé la première partie de sa carrière dans le service diplomatique et consulaire en Syrie, en Égypte et au Maghreb. Retourné en France, ce « drogman » poursuivit sa carrière comme linguiste. Ayant accédé à la position de Secrétaire-Interprète pour les langues orientales à la Bibliothèque du Roi, il traduisit de nombreux récits de voyage. Les géographes citèrent également Joseph de Guignes (1721-1800), un orientaliste qui lui aussi devint Secrétaire-Interprète pour les langues orientales. Ses interprétations des observations africaines furent intégrées dans plusieurs mémoires qu'il présenta à l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Les travaux rédigés par de Guignes donnent des informations détaillées sur les routes commerciales historiques reliant l'Afrique du Nord au bassin du Niger²⁰.

Les contemporains de ces deux traducteurs avaient bien compris que les anciennes écritures arabes conservées dans les collections françaises pouvaient potentiellement permettre d'améliorer et d'approfondir la compréhension de la géographie africaine. Un travail plus systématique de repérage, d'analyse et de traduction fut lancé par l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. Une nouvelle série vit le jour : les *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*. Ainsi, par exemple, le *Livre des Perles*, écrit par Alfassi aux environs de 1450, fut édité et commenté par Antoine-Isaac Silvestre (1759-1838), un spécialiste reconnu des langues sémitiques²¹. Les contemporains étaient particulièrement fascinés par les passages consacrés au cours du Niger.

Dans la dernière décennie du XVIII^e siècle, les expéditions de l'African Association – une organisation privée fondée à Londres par des hommes riches et influents, dont Joseph Banks (1743-1820), président de la Royal Society – bouleversèrent l'exploration africaine²². C'est la période de l'épanouissement de l'intérêt britannique pour la géographie de l'intérieur « inconnu » du continent africain. Dans le contexte tendu de l'époque révolutionnaire, on pouvait s'attendre à des réactions françaises. Le cas le plus connu est sans doute celui du *Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique* rédigé par Jérôme de Lalande (1795), qui appela à une mobilisation des forces du côté français, s'appuyant sur des informations fournies par les voyageurs²³. Le plaidoyer de Lalande en faveur du développement de nouvelles connaissances stratégiques du terrain africain était basé sur la lecture d'une longue série de récits britanniques traduits en français.

La lecture de la première partie des *Proceedings* de l'African Association, publiée en 1790, a profondément marqué les intellectuels tant britanniques que français. Plus que jamais les connaissances résultant d'une observation directe de la réalité africaine étaient placées au centre de la recherche. Grâce à l'initiative de Banks, le gouvernement britannique développa une nouvelle approche de l'exploration scientifique en général. Elle fut de plus en plus intégrée dans un cadre économique et stratégique à l'échelle mondiale, ce qui stimula les Français à monter des projets compétitifs. Ainsi l'exploration « scientifique » prit progressivement à partir de ce moment une place de plus en plus grande dans les relations entre les puissances, surtout dans l'océan Pacifique mais également ailleurs.

En ce qui concerne l'Afrique, Banks poussa le gouvernement britannique à établir un lien informel mais rigide avec l'African Association. Cette association monta un programme

19. Voir la Thèse de Sibylle Jauffret-Derville, *Jean-Michel Venture de Paradis: drogman et orientaliste 1739-1799*.

20. « Observations générales sur le commerce & les liaisons des peuples de l'intérieur de l'Afrique, soit entre eux, soit avec ceux de Barbarie, de l'Égypte & de l'Arabie, &c. Lu à la séance publique de l'académie des Inscriptions & Belles-Lettres, à Paques dernier, par M. de Guignes », *Journal des Savans*, juillet 1791, p. 393-401.

21. A.-I. Silvestre de Sacy, « Le livre des Perles, recueillies de l'abrégé de l'histoire des siècles ou Abrégé de l'histoire universelle. Par Schéhabeddin Ahmed almokri alfassi. Manuscrits arabes, 792 & 769 », *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi, Lûs au Comité établi par Sa Majesté dans l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres*, t. II, Paris, Imprimerie Royale, 1789, p. 124-163.

22. R. Hallett, « The European Approach to the Interior of Africa in the Eighteenth Century », p. 191-206 ; R. Hallett, *Records of the African Association, 1788-1831*, p. 1-41.

23. J. Lalande, *Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique*, Paris, Imprimerie des Administrations Nationales, An troisième de la République [1794-1795].

d'exploration ambitieux et envoya en mission des aventuriers tels que l'Américain John Ledyard (1740-1791), l'Anglais Simon Lucas (c.1766-1799), l'Allemand Friedrich Hornemann (1772-1801), le Suisse Johan Ludwig Burckhardt (1784 -1817) et l'Écossais Mungo Park (1771-1806). Ils exécutèrent leurs instructions d'une manière méthodique. Comme on pouvait s'y attendre, les opérations britanniques en Afrique suscitèrent un vif intérêt du côté français. La dissertation de Lalande démontre clairement qu'il était un lecteur attentif des *Proceedings*. Ici, il faut souligner que Lalande a lu ce volume avant qu'il soit disponible à Paris, ce qui atteste des excellentes relations existant entre les communautés scientifiques françaises et britanniques²⁴. Les chercheurs français espéraient pouvoir bientôt lire les récits de l'Association dans une traduction française.

Les Français commencèrent bientôt à traduire systématiquement les récits publiés par ordre de l'African Association dans leur propre langue. C'est surtout après le succès du voyage de Mungo Park (1795-1797), qui confirma que le Niger coule vers l'Est, que tout le monde fut convaincu des avantages économiques qui attendaient les Européens à l'intérieur de l'Afrique. Le récit de voyage de Mungo Park, intitulé *Travels into the interior of Africa*, fut publié en 1798. Ce livre devint immédiatement un succès commercial. La même année, on publia à Paris les *Voyages et découvertes dans l'intérieur de l'Afrique par le major Houghton et Mungo Park* (An VI). Il s'agit d'une traduction combinée de deux récits, l'un du voyage effectué par Houghton en 1790, l'autre des aventures de Park. Le traducteur est Antoine-Jean-Noël Lallemant, secrétaire au Ministère de la Marine et des Colonies. Ce dernier dédia son travail à son patron, le « Citoyen » Etienne-Eustache Bruix (1759-1805), ministre de la Marine et des Colonies. Ceci démontre une fois de plus l'importance politique de l'ouvrage de Park. En outre, le traducteur jugea utile de publier au début de son livre le mémoire de Lalande qui insistait sur la nécessité de donner une impulsion aux activités françaises en Afrique. Le récit de voyage de Friedrich Conrad Hornemann, décédé en Afrique, fut publié en 1802 en allemand et en anglais. La même année suivit une traduction française, augmentée de notes et d'un mémoire par l'orientaliste Louis-Mathieu Langlès (1763-1824), fondateur de l'École des langues orientales vivantes à Paris²⁵.

La percée de la science impérialiste (1798-1830)

La concurrence entre les Français et les Britanniques en Afrique atteignit son paroxysme en 1798 lorsque Napoléon Bonaparte conquiert l'Égypte²⁶. Ailleurs en Afrique, les tensions devenaient de plus en plus apparentes. Banks et ses amis à Londres comptaient désormais sur les services offerts par les diplomates britanniques et par leurs réseaux d'interprètes. Ce sont surtout les consuls qui transmirent au monde savant en Grande-Bretagne des rapports sur la situation politique et économique en Méditerranée et en Afrique du Nord. Dans les premières décennies du XIX^e siècle, on constate une amplification des opérations, des interventions plus directes des gouvernements dans l'organisation de l'exploration, l'imposition des agendas commerciaux de la science (la question du Niger) et enfin la montée des sociétés de géographie (Paris 1821, Londres 1830). C'est la période des grandes expéditions scientifiques à caractère militaire en Égypte, en Algérie, en Afrique occidentale, au Congo.

Les récits de voyage furent entraînés dans une dynamique de guerre. On accéléra une fois de plus le rythme des traductions de récits produits par la nation ennemie afin d'en déduire des connaissances stratégiques. L'exemple le plus frappant est sans aucun doute le récit de voyage publié en 1802 par Silvestre-Meinrad-Xavier Golberry (1742-1822), intitulé *Fragments d'un voyage en Afrique, fait pendant les années 1785, 1786 et 1787, dans les contrées occidentales de ce continent, comprises entre le Cap Blanc de Barbarie, par 20 degrés, 47*

24. *Ibidem*, p. 29.

25. *Voyage de F. Hornemann dans l'Afrique septentrionale [...]*, Paris, Dentu, An IX (1803).

26. P. Bret, *L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières 1798-1801*.

minutes, et le Cap de Palmes, par 4 degrés, 30 minutes, latitude boréale (Paris, Treuttel et Würz, 1802). La même année, Francis Blagdon (1778-1819) en fit une traduction « without abridgment », intitulée *Travels in Africa performed during the years 1785, 1786, and 1787, in the western countries of that continent...* (London, 1802). Dans l'introduction, Blagdon insistait sur le fait que la traduction de ce livre de plus de 500 pages fut effectuée en vingt jours ! Ce dernier, polyglotte, se spécialisa dans la traduction de récits de voyage. En 1802, il lança sa propre collection, intitulée *Modern Discoveries*, dans laquelle il publia *Travels in Egypt* de Dominique Vivant Denon (1747-1825) – un savant, artiste et diplomate qui avait accompagné Napoléon en Égypte. Mais c'est surtout la lecture de la traduction du livre de Golberry qui alarma Joseph Banks et ses amis à Londres.

En effet, le livre ne laissait aucun doute à l'égard du schéma impérial que le régime napoléonien voulait mettre en œuvre en Afrique, c'est-à-dire l'occupation complète de la Sénégambie par des troupes françaises. Banks pressa le gouvernement britannique de prendre une position ferme à ce sujet. Le sous-secrétaire d'État aux Colonies, John Sullivan, prit l'initiative de rédiger un mémorandum dans lequel il recommanda au gouvernement de mettre en place des postes britanniques le long du fleuve Gambie²⁷. Avec la reprise de la guerre, le gouvernement britannique engagea Mungo Park pour effectuer une deuxième expédition vers l'intérieur de l'Afrique occidentale. L'objectif était de tracer l'ensemble du cours du Niger jusqu'à son estuaire tout en installant le pouvoir militaire britannique le long de la route.

Il n'est donc pas surprenant de voir qu'au cours des années suivantes les Français commandèrent immédiatement des traductions de tous les récits des expéditions militaires britanniques qui suivirent celle de Mungo Park. Cette politique a été poursuivie après Waterloo (récits des expéditions de Tuckey, original en anglais 1818, traduction en français 1818, et de Gray et Dorchard, original en anglais 1825, traduction en français 1826)²⁸. Les Français cherchaient la revanche en Afrique. C'est donc dans cette période que les *Annales maritimes et coloniales*, une revue officielle contenant des actes et des décisions ministérielles sur les affaires maritimes, publia des traductions partielles et annotées de récits britanniques, expliquant les motivations de ces initiatives soi-disant « scientifiques »²⁹.

Avec la conquête française de l'Algérie en 1830, la valeur informative des récits de voyage fut une fois de plus soulignée. Non seulement publiait-on les anciens récits de voyageurs français comme Peyssonnel et Desfontaines qui déjà au XVIII^e siècle avaient donné des descriptions de l'arrière-pays d'Alger³⁰, mais aussi la traduction du récit de l'Anglais Thomas Shaw qui avait résidé en Barbarie entre 1720 et 1732. C'est en 1830 que parut *Voyage dans la régence d'Alger ou description géographique, physique, philologique, etc. de cet état, par le Dr. Shaw* (Paris, Chez Marlin, 1830).

Il ne s'agit pas d'une simple traduction. L'auteur, Jacques Maccarthy (1785-1835), ajouta au texte de nombreuses augmentations, des notices géographiques, etc. Celui-ci était un passionné de géographie, résidant à Paris où il était membre de la Société de Géographie.

27. R. Hallet, *op. cit.*, p. 213-215.

28. *Relation d'une expédition entreprise en 1816, sous les ordres du capitaine J.-K. Tuckey, pour reconnoître le Zaïre, communément appelé le Congo, fleuve de l'Afrique méridionale ; suivie Du Journal du professeur Smith, et de quelques Observations générales sur les Habitans, et de l'Histoire naturelle de la partie du royaume de Congo arrosée par le Zaïre. Le tout précédé d'une Introduction expliquant les motifs qui ont déterminé ce Voyage. Ouvrage publié avec permission des Lords de l'Amirauté. Traduit de l'Anglois, par l'auteur de Quinze jours à Londres* [A. J. B. Defauconpret], Paris, Librairie de Gide fils, rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20, 1818 ; W. Gray et D. Dochart, *Voyage dans l'Afrique occidentale : pendant les années 1818, 1819, 1820 et 1821, depuis la rivière Gambie jusqu'au Niger [...]*, Paris, Avril de Gastel et Ponthieu, 1826.

29. Par exemple : *Annales maritimes et coloniales. Recueil des Lois et Ordonnances royales, Réglemens et Décisions ministérielles, Mémoires, Observations particulières, et généralement de tout ce qui peut intéresser la Marine et les Colonies, sous les rapports militaires, administratifs, judiciaires, nautiques, consulaires et commerciaux ; publié avec l'approbation de S. Exc. Le Ministre de la Marine et des Colonies, et sous les auspices de S.A.R. l'Amiral de France*, 1818, 2, p. 689-712, 781-803.

30. A.J.C.A. Dureau de la Malle, *Peyssonnel et Desfontaines. Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, Paris, Librairie de Gide, 1838.

Il rédigea une collection de récits de voyages, intitulée *Choix de voyages dans les quatre parties du monde* (Paris, Librairie nationale et étrangère, 1821-1822). MacCarthy se consacra à la traduction de beaucoup d'autres livres anglais. Ces connaissances géographiques étaient particulièrement intéressantes pour les militaires. C'est pourquoi il fut attaché à la section de statistique du Dépôt de la Guerre.

En 1830, une partie de l'opinion publique, en France comme en Grande-Bretagne, était favorable à une politique expansionniste en Afrique. Ce sentiment était partagé par la majorité des hommes politiques. Par ailleurs, entre puissances rivales, la traduction des récits dits « de voyage » constitua une source d'information de premier ordre à propos des activités déployées par chacun. Ce phénomène s'est encore intensifié dans les années suivantes, entre autres grâce aux contributions des membres des sociétés de géographie.

Résumé

Cette contribution s'inscrit dans un projet de recherche financé par le Fonds de la Recherche Scientifique-FNRS, qui vise à mettre en rapport l'intérêt accru des savants pour l'Afrique à la fin du XVIII^e siècle et l'intensification de la compétition économique et militaire entre la France et la Grande-Bretagne. Ce projet ambitionne de démontrer comment une connaissance de plus en plus précise du terrain africain a influencé la façon dont les gouvernements des deux pays ont intégré l'expertise coloniale dans une politique scientifique complexe appropriée aux besoins spécifiques des deux États. L'originalité de cette étude consiste en l'approche comparative des « politiques scientifiques » coloniales successives de la France et de la Grande-Bretagne.

Les récits de voyage ont joué évidemment un rôle important dans la collecte d'informations. Les expéditions ont été suivies de près par le public lettré, par les institutions scientifiques mais aussi par les décideurs politiques des deux côtés de la Manche. En plus de nouvelles données scientifiques, les récits contenaient également des informations d'importance économique et stratégique. Les fonctionnaires ont donc soumis les récits à l'analyse critique dès leur parution. On avait intérêt à faire traduire les récits composés par les concurrents. Cette contribution met l'accent sur la traduction des récits de voyage français et britanniques, et sur leurs arrière-plans politiques.

Bibliographie

ABBATTISTA Guido, « *The literary mill : per una storia editoriale della Universal History (1736-1765)* », *Studi settecenteschi*, vol. II, 1981, p. 91-133.

ABBATTISTA Guido, « The business of Paternoster Row : towards a publishing history of the 'Universal History' », *Publishing History*, vol. XVII, 1985, p. 5-50.

ABBATTISTA Guido, « The English Universal History : publishing, authorship and historiography in a European project (1736-1790) », *Storia della Storiografia*, vol. XXXIX, 2001, p. 103-108.

ALBERTAN-COPPOLA Sylviane, « Des récits des voyageurs à l'Histoire générale des voyages : la représentation des Africaines », *Dix-huitième siècle*, n° 44, 2012, pp. 165-181.

BOURGUET Marie-Noëlle, « Voyage, collecte, collections. Le catalogue de la nature (fin XVII^e-début XIX^e siècles) », in LECOQ Danielle et CHAMBARD Antoine (dir.), *Terre à découvrir. Terres à parcourir. Exploration et connaissance du monde XII^e-XIX^e siècles*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1998, p. 185-207.

BRET Patrice, *L'expédition d'Égypte, une entreprise des Lumières 1798-1801*, Paris, Académie des Sciences, 1999.

CARNEY Judith A. et ROSOMOFF Richard Nicholas, *In the Shadow of Slavery. Africa's Botanical Legacy in the Atlantic World*, Berkeley, University of California Press, 2009.

CURRAN Andrew S., « Imaginer l'Afrique au siècle des Lumières », *Cromohs*, vol. X, 2005, p. 1-14.

CULTRU Prosper, « Les faux d'un historien du Sénégal », *La Quinzaine coloniale*, janvier-décembre 1910, p. 399-402.

CURRAN Andrew S., *The Anatomy of Blackness, Science and Slavery in an Age of Enlightenment*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2011.

DIOP David, GRAILLE Patrick et ZATORSKA Izabella (dir.), *L'Afrique* [= numéro thématique de la revue *Dix-huitième Siècle*, n°44, 2012].

GALLOUËT Catherine, DIOP David, BOCQUILLON Michèle et LAHOUDI Gérard (dir.), *L'Afrique du Siècle des Lumières : savoirs et représentations*, Oxford, Voltaire Foundation, 2009.

HAIR Paul E.H., « The Falls of Félou : A Bibliographical Exploration », *History in Africa*, vol. XI, 1984, p. 113-130.

HALLETT Robin, « The European Approach to the Interior of Africa in the Eighteenth Century », *The Journal of African History*, vol. IV, 1963, n° 2, p. 191-206.

HALLETT Robin, *Records of the African Association, 1788-1831*, London, Thomas Nelson, 1964.

HALLEUX Robert, « Aux origines des politiques scientifiques », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. LXII, n° 169, décembre 2012, p. 439-450.

HILL Matthew H., « Towards a chronology of the publications of Francis Moore's *Travels into the inland parts of Africa...* », *History of Africa*, vol. XIX, 1992, p. 353-368.

INGLEBERT Hervé, *Le Monde, l'Histoire. Essai sur les histoires universelles*, Paris, PUF, 2014.

JAUFFRET-DERVILLE Sibylle, *Jean-Michel Venture de Paradis : drogman et orientaliste 1739-1799*. Thèse de doctorat sous la direction de G. Alleaume, soutenue le 19 avril 2011, Université Aix-Marseille 1 (Espaces, cultures, sociétés).

KENNEDY Dane, *The Last Blank Spaces. Exploring Africa and Australia*, Cambridge-London, Harvard University Press, 2013.

LAW Robin, « The Original Manuscript Version of William Snelgrave's New Account of Some Parts of Guinea », *History in Africa*, vol. XVII, 1990, p. 367-372.

MASSON Paul, « Une double énigme : André Brue », *Revue d'histoire des colonies*, vol. XX, n° 85, 1932, p. 9-34.

RICUPERATI Giuseppe, « *Universal History* : storia di un progetto europea. Impostori, storici ed editori nella *Ancient Part* », *Studi settecenteschi*, vol. II, 1981, p. 7-90.

SGARD Jean, « Prévost : de l'ombre aux lumières (1736-1746) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 27, 1963, pp. 1479-1487.

VANDERSMISSEN Jan, « Les voyages organisés par ordre du Roi », *Archives internationales d'Histoire des Sciences*, vol. LXII, n° 169, décembre 2012, p. 491-504.

VAN HOOFF Henri, « De l'identité des interprètes au cours des siècles », *Hieronymus Complutensis*, vol. III, 1996, p. 9-19.

Les traductions de Frédéric Mistral en langues étrangères Du local à l'universel

Pierre FABRE,
Ancien Capoulié du Félibrige

Extrait de : Michèle COLTELLONI-TRANNOY (dir.), *La traduction, sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Frédéric Mistral est souvent considéré comme un écrivain régionaliste, avec tout le mépris que l'on accorde à ce qualificatif : celui de n'avoir pu sortir de son territoire. C'est bien mal connaître Mistral dont le message est universel, – est-il besoin de le rappeler en cette année du centenaire de sa mort ? –, à travers la volonté qu'il eut dans son œuvre de redonner à un peuple la pleine conscience de sa langue, de sa culture et de son identité, ce qui constitue en soi une valeur d'humanisme n'ayant rien d'une démarche « régionaliste ».

Une des implications de cette universalité se retrouve dans l'impact que put connaître son œuvre à l'étranger, que ce soit au travers des nombreux correspondants qu'il eut de par le monde, dont les lettres nous sont parvenues ; que ce soit au travers des nombreux articles qui lui furent consacrés, et qui, du reste, lui sont encore consacrés aujourd'hui ; que ce soit sous l'angle des nombreuses traductions et adaptations qui purent être réalisées à partir de son œuvre littéraire, ce qui représente pour nous un indicateur précieux sur la réception dont bénéficia son œuvre et dont elle bénéficie encore.

Je me bornerai aujourd'hui à présenter un article sur les traductions : un premier temps sera consacré à la découverte de quelques traductions de Mistral en langues étrangères, choisies en fonction de leur intérêt bibliographique, et un second temps aux aspects liés à la problématique de la traduction.

Il serait malvenu d'évoquer les traductions de l'œuvre mistralienne en langues étrangères sans évoquer les traductions françaises, au premier rang desquelles celles que Mistral donna lui-même de ses œuvres. On sait, par une lettre de Joseph Roumanille à Victor Duret du 4 février 1858, les conditions d'écriture de la traduction de *Mirèio* :

« Mistral a terminé Mireille, il en fait la traduction mot à mot, ce qui l'ennuie, m'écrit-il. Son poème ne pourrait pas se passer de traduction, il fait bien d'en travailler une qu'il mettra en regard. Elle pourra être utile en Provence et à l'étranger ; il y a, dans ce poème, des mots, des locutions qui sont réellement du cru, que tout le monde ne comprendrait pas sans le mot à mot. J'ai été souvent arrêté, moi-même, dans l'intelligence de tel ou tel passage. Mistral a dû élargir son dictionnaire et sa langue. Ce sera là un des principaux mérites de son œuvre. »¹

Être compris par une grande majorité grâce à une traduction au *mot à mot*, comme dit Roumanille, c'est bien là l'objectif de Mistral tel qu'il le précisera encore dans une lettre adressée à Gabriel Azaïs, de Béziers, le 28 juillet 1860, c'est-à-dire l'année suivant la parution de *Mirèio*, et rapportée par Jules Vèran :

« Si j'avais été sûr de trouver à Paris quelques hommes capables, comme vous, de me juger d'après mon texte, je me serais bien gardé d'attacher aux ailes de mes strophes provençales le plomb de leur traduction française. Mais vous savez de quel dédain les hommes du Nord écrasaient notre pauvre langue jusqu'au jour de mon succès inespéré. Au risque de se casser les reins, il fallait par une traduction littérale les forcer à me lire et à reconnaître que notre langue était bien plus latine et plus expressive que la leur. Nous n'avons d'autre vue dans nos traductions que d'épargner aux étrangers qui veulent bien s'occuper de nous le maniement fastidieux du dictionnaire. »²

Ainsi Mistral sera-t-il le premier traducteur de *Mirèio* et de toutes les œuvres qui paraîtront à la suite jusqu'aux derniers poèmes des *Oulivado*. Il sera pour l'édition provençale, et plus généralement pour l'édition en langue d'oc, voire l'édition dans ces langues que nous appelons aujourd'hui « langues régionales », l'initiateur de l'édition bilingue en regard. On a beaucoup glosé sur Mistral autotraducteur, avec plus ou moins d'honnêteté d'ailleurs. Insistons pour l'heure sur le fait que Mistral voulut donner de son œuvre une traduction littérale – le mot est du reste souligné dans la dernière lettre que nous avons citée –, et que celle-ci mérite quelque attention.

D'autres traducteurs s'essayèrent à une nouvelle traduction française de *Mirèio*, depuis Constant Hennion jusqu'à Joseph Delteil. Pour ce qui est de la traduction de Constant Hennion, bornons-nous à dire qu'elle ne fut tirée qu'à cent exemplaires, qu'il n'y eut à notre connaissance aucun retraitage et qu'elle ne souleva pas chez Mistral un enthousiasme absolu, pas plus que n'en soulèveront celles de Rigaud ou de Bonnefoy. Quant à celle de Joseph Delteil, elle fut l'objet de suffisamment de polémiques pour que le projet fût classé sans suite...

Mistral a suscité l'intérêt des traducteurs d'une manière constante et régulière dès la publication de sa première œuvre en 1859. Cette année-là, une première traduction en allemand de *Mirèio* vient émailler un article du Pr. Kannegisser, de l'Université de Berlin, publié dans *l'Archiv für das Studium der Neueren Sprachen und Literaturen* du second semestre 1859. C'est dire qu'avec son poème écrit en provençal, l'année même de sa parution, Mistral gagne non seulement la critique française, notamment parisienne, mais aussi la critique étrangère. Cela est assez significatif de l'engouement que les pays de langue allemande réservèrent à *Mirèio* et plus généralement aux œuvres de Mistral. Parmi les traducteurs allemands de Mistral, nous nous arrêterons sur quelques noms : celui de Betty Dorieux-Brotbeck, la première traductrice de *Mirèio* après le Pr. Kannegisser, cité plus haut ; celui d'August Bertuch dont la traduction de *Mirèio*, après celle de *Nerto*, connut cinq éditions, celui de Hans Weiske, le traducteur de

1. E. Ritter, *Le Centenaire de Diez, suivi de Lettres adressées à Victor Duret par Roumanille*, p. 45.

2. J. Vèran, *La Jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de « Mireille »*, p. 49-50.

Calendau, celui de Franziska Steinitz, la traductrice de *Mirèio*, des *Isclò d'Or* et des *Oulivado* (au destin tragique puisque déportée au camp de Gurs en 1940), celui aussi de quelques contemporains : Hans Roesch, traducteur de *Mirèio*, Noa Kiepenheuer, traducteur, après August Bertuch, Franziska Steinitz et E. von Kraatz, des *Memòri e Raconte* ; Nathan Katz, traducteur de quelques poèmes des *Isclò d'Or* dans le parler allemandique du Sundgau et Hans-Rudolf Hübler, dans le parler bernois du suisse allemand (schwizerdütsch). Évoquant ces traducteurs, on ne saurait passer sous silence la part que Mme Adrien Dumas (Dono Andriano), une connaissance de Mistral qui tenait un salon à Nîmes, prit dans le jugement porté par Mistral sur la qualité des premières traductions allemandes, en particulier celle de *Nerto* par Bertuch parue en 1893 à Strasbourg. Bertuch comme Weiske connaissaient parfaitement le provençal ; ils figurèrent parmi les meilleurs propagandistes de l'œuvre mistralienne dans les pays de langue allemande aux côtés d'Eduard Koschwitz et de ses contemporains de la fin du XIX^e siècle, dans la très longue chaîne des savoirs qui unit les frères Schlegel ou Friedrich Diez aux romanistes actuels.

Ce serait également de 1859 que daterait la première traduction anglaise de *Mirèio* si ce n'est que celle-ci, de Suzanna Asselin, ne nous est pas parvenue. A-t-elle même existé ? Une lettre de Suzanna Asselin à Mistral, du 8 mai 1859, nous dit pourtant l'enthousiasme qui fut le sien à la lecture de *Mirèio* et nous renseigne sur ses intentions de « calquer scrupuleusement ma version sur la traduction que vous avez donnée de votre œuvre »³.

L'Armana Prouvençau se félicite aussi que :

« D'entousiasme e tout d'un vanc, uno jouino damo angleso, madamo Suzano Asselin, reviravo Mirèio dins sa lengo e la Rèino d'Anglo-Terro, la graciouso Victoria, que davalò tout dre di vièi prince di Baus, pèr la generacioun di prince d'Aurenjo poudié legi à plesi e vouldounta li cansoun e li nouvello dóu teraire di Baus, nis pairoulau de sa famiho. »⁴

À défaut de cette traduction hypothétique, nous avons les traductions de *Mirèio* par Grant, par Crichton et, pour ce qui est de la plus connue et de celle qui obtint le plus grand succès avec au moins trois rééditions, celle d'Harriet Preston, traductrice également de *Calendau*. On ne saurait oublier celle, partielle, du grand écrivain britannique Georges Meredith, dont le nom nous est beaucoup plus familier. Les États-Unis nous offrirent trois traductions : une du *Pouèmo dóu Rose* par Maro Beath Jones, et deux des *Memòri e Raconte*, une première de Constance Maud en 1907 et une seconde de Georges Wickes en 1986.

Nous en finirons avec les langues germaniques en citant les traductions de *Mirèio* en 1907 et des *Memòri e Raconte* en 1909 par le Danois Oscar Andersen ; les deux traductions, au début du XX^e siècle, de *Mirèio* en suédois d'Augusta Lindquist et de Carl Rupert Niblom ou celle, dans la même langue, en 1964, du *Pouèmo dóu Rose* par le grand poète suédois Ebbe Linde ; en 1962, celle de *Mirèio* en flamand par le poète belge Jan Vercammen.

Il n'est pas surprenant que l'œuvre mistralienne ait également soulevé un certain enthousiasme du côté des traducteurs italiens ou espagnols, plus généralement des traducteurs de langues romanes. Parmi ceux-là, faut-il s'étonner de voir les Catalans parmi les premiers à manifester leur intérêt pour *Mirèio* ? Sans en dresser l'inventaire exhaustif, citons parmi les traductions les plus connues celles de Francesch Pelay Briz qui fut la première à être publiée, en 1864, mais surtout celle de Maria Antonia Salva, qui fut, à l'opposé, la dernière dont Mistral eut connaissance (même si elle ne parut qu'en 1924) et qui fut sans cesse rééditée depuis. On y ajoutera aussi celle de *Nerto* par Jacinto

3. H. Moucadet, *Dans la boîte aux lettres de l'auteur de Mirèio*, p. 128-129.

4. *Armana Prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1860*, p. 29. « C'est avec enthousiasme et spontanéité qu'une jeune dame anglaise, Madame Suzanne Asselin, traduisait *Mirèio* dans sa langue et la Reine d'Angleterre, la gracieuse Victoria, qui descend en droite ligne des anciens princes des Baux, par la génération des princes d'Orange, pouvait lire à plaisir et à volonté les chansons et nouvelles du terroir des Baux, nid paternel de sa famille ».

Verdaguer, acteur essentiel des relations provençalo-catalanes, qui connut également plusieurs éditions, celle du *Pouèmo dóu Rose* et celles de *Calendau*, de *Nerto*, de *la Rèino Jano*, du *Pouèmo dóu Rose*, des *Oulivado* ou des *Memòri e Raconte* par Guillem Collom, d'origine majorquine comme Maria Antonia Salva. L'œuvre de Mistral en catalan fut intégralement rééditée en 1958 par les éditions Selecta de Barcelone sur papier bible. Restons sur la péninsule ibérique avec les traductions espagnoles de Mistral, au premier rang desquelles celles de *Mirèio* par Celestino Barrallat y Falguera, en 1863, par Lorenzo Riber y Campins en 1907, qui connurent toutes deux plusieurs rééditions et surtout en 1998, par Pilar Blanco Garcia ; de *Calendau*, en 1907, par Arturo Masriera, de *Nerto* par Morales San Martin ou des *Is clo d'Or*. L'intégralité de l'œuvre mistralienne en espagnol fut intégralement rééditée, elle aussi, en 1958 par les éditions Minerva de Barcelone.

Le monde lusophone n'est pas en reste. Il donna une première traduction de *Mirèio* en portugais en 1910 grâce au traducteur Gomez, aux éditions Garnier, présentant la particularité d'être la seule traduction publiée en bilingue provençal-portugais ; une autre, de João Aires d'Azevedo et Manuel Teles en 1912. On dispose également d'une traduction de *Calendau* et d'une traduction de *Nerto* de João Aires d'Azevedo. Une autre traduction de *Mirèio* due à Manuel Bandeira parut en 1962, dans la collection des Prix Nobel de littérature.

Nous disposons de cinq traductions de *Mirèio* en italien : celle de Mario Chini, celle de Diego Valeri – ces deux dernières maintes fois rééditées dans des éditions de luxe et dans des éditions populaires –, celles de Corrado Zacchetti, de Rita Mortara et celle, plus récente puisque datant de 2011, de Sergio Arneodo. On notera aussi une traduction restée à l'état de manuscrit en parler milanais. *Calendau* ainsi que *La Rèino Jano*, les *Memòri e Raconte*, *Lou Pouèmo dóu Rose*... connurent également des traductions.

Pour en finir avec les langues romanes, nous citerons encore les traductions en roumain de *Mirèio*, en 1979, de *Calendau*, en 1983, des *Is clo d'Or* et de *la Rèino Jano* en 1988 par Nicolae Teica. Nous citerons, pour finir, une traduction de 1880, assurée par Maurice Rivière, le beau-père de Mistral, en franco-provençal, dans le parler de St-Maurice de l'Exil, son village natal, rééditée une fois par la Société des langues romanes.

Nous compléterons notre tour d'horizon au sein des langues européennes en citant encore les traductions qui purent être faites de *Mirèio* en slovène, par Janko Moder en 1985 ; en croate par Dragutin Domjanic ; en polonais, par Adam M'ski en 1897 et par Stanislaw Gniadek en 1964 ; en tchèque, par le moine bénédictin Sigismund Bouska en 1916 ; en ukrainien en 1980, avec une mention particulière pour la traduction russe de *Mirèio* réalisée à partir du provençal par Natalia Kontchalovskaia en 1977 et diffusée à des milliers d'exemplaires auprès du lectorat de l'ex-URSS.

Parmi les langues non indo-européennes dans lesquelles a été traduite une des œuvres de Mistral, nous trouvons le finnois avec une traduction partielle de *Mirèio* par Olga Simelius de Tempere en 1906, le hongrois avec une traduction de *Mirèio* par Gabor Andor en 1905 et une des *Is clo d'Or* en 1937 par Svatopluk Kadlec ; enfin le basque avec la traduction d'Orix et ses quatre éditions ou rééditions parues entre 1930 et 1990. On trouvera également l'arménien avec une traduction de *Mirèio* et partiellement des autres chefs-d'œuvre mistraliens par le poète Archag Tchobanian. Finissons enfin avec le japonais puisque nous disposons d'une traduction de *Mirèio* et une des *Memòri e Raconte* grâce au Pr. Fujio Suguy, datant respectivement de 1971 et de 1988, la première ayant connu à ce jour quatre éditions ; et avec la toute récente traduction de *Mirèio* en chinois datant de 2006 due à un groupe de traducteurs.

Nous mentionnerons à part la traduction partielle de *Mirèio* en esperanto par Paul Champion, parue en 1909 ainsi que celle du *Pouèmo dóu Rose*, par R. Laval, parue en 1988. Nous n'oublierons pas la traduction de *Nerto* en breton par R. Pradig parue en 1987.

Cet inventaire n'est pas exhaustif (ce n'était pas dans nos intentions)⁵. Cela étant, complété par le tableau publié en annexe (annexe 1), il induira quelques remarques de notre part :

– Je n'insisterai pas sur la diversité des langues dans lesquelles Mistral a été traduit. L'œuvre mistralienne convoque quasiment sans restriction les langues indo-européennes et les langues non indo-européennes, les langues germaniques, les langues romanes et les langues slaves, les langues de grande diffusion ou les langues dites moins répandues. En dehors de la France, grâce à la propre traduction de l'auteur, c'est dans les pays de langue allemande, en Italie et en Espagne que l'œuvre de Mistral a été la plus largement diffusée.

– À l'exception du *Trésor dóu Felibrige*, toutes les œuvres de l'écrivain ont connu au moins une traduction dans au moins une langue étrangère, y compris des œuvres moins connues comme *La Rèino Jano* traduite dans quatre langues. Quant aux discours de Mistral ou ses *Proses d'Almanach*, on notera qu'ils furent traduits dans des langues comme l'italien ou le catalan. La prédominance des traductions de *Mirèio* s'explique par le fait que l'œuvre ait été couronnée par le Prix Nobel ; au fait que ce fut la première œuvre du poète et aussi qu'elle fut popularisée par l'opéra. Les *Memòri* arrivent après *Mirèio* dans notre inventaire quantitatif : l'œuvre constitue le seul témoignage autobiographique de l'écrivain.

– Pour m'être penché sur les aspects biographiques de la plupart des traducteurs, je voudrais ajouter à ces remarques la grande diversité de leurs origines avec l'importance toute particulière des écrivains qui se livrèrent à l'exercice de la traduction beaucoup plus par admiration pour Mistral ou pour son œuvre que mus par de quelconques raisons financières. Ce n'est pas non plus ce qui intéressait Mistral ; aussi il écrivait à son traducteur allemand, August Bertuch, le 5 juillet 1895 :

« Laissons de côté la question argentifère en ce qui concerne *Mirèio* et *Nerto*. Je suis payé du reste par le bien que vous m'avez fait dans votre pays en donnant de mes poèmes des versions très appréciées. »⁶

Ce qui ressort des correspondances ou encore des préfaces, c'est que l'on ne traduit pas Mistral par nécessité mais par vocation. Les raisons en sont variées. Il y a tout d'abord les valeurs véhiculées par l'œuvre mistralienne : l'amour, la beauté, l'idéal féminin pour *Mirèio* ; la force, la vaillance, la bravoure, pour *Calendau* ; celles aussi de la foi et de l'espérance. Les grands poèmes mistraliens sont également ceux des valeurs refuges telles que le rapport de l'homme à la nature, à la terre ; le culte d'un certain passé en opposition à un présent en plein bouleversement et aux valeurs menacées, le besoin d'enracinement. L'œuvre de Mistral est aussi une œuvre écrite par un Français dans une langue qui n'est pas le français ; ce qui est original, mais d'une originalité qui peut constituer un levier pour certains qui aspirent à affirmer leur identité menacée. C'est enfin, chez certains, un moyen de s'ouvrir à l'autre, un besoin d'universalité en ouvrant les fenêtres sur l'Europe.

– On ne saurait omettre la diversité des choix opérés par rapport à la langue source qui ne fut pas toujours le provençal. Il en résulte une grande diversité qualitative. On comprendra qu'une traduction qui a été établie à partir du provençal, comme ce fut le cas de la part d'un August Bertuch ou d'une Maria-Antonia Salva ou d'un Mario Chini ou

5. Pour ce qui est des traductions de *Mirèio*, on pourra consulter l'essai de bibliographie sélective, chronologique et iconographique d'Henri Niggeler, déposé à la Bibliothèque du Palais du Roure, Avignon.

6. Coll. Privée.

d'un Fujio Suguy ait plus de résonance qu'une traduction établie à partir du français, pour ce qui est d'un bon nombre et même de la plupart des traducteurs, voire de l'anglais ou de l'espagnol, par l'intermédiaire de traductions établies à partir du français, comme ce fut respectivement le cas pour le traducteur basque et les traducteurs chinois.

– On notera enfin la diversité des techniques de traductions. Celles-ci évoluent avec le temps, dépendent des écoles, voire des langues. Elles peuvent être littérales ou s'éloigner du texte initial en privilégiant la musicalité de la langue. Elles peuvent être en vers ou en prose.

À ce propos, tous les traducteurs, quel que fût leur choix, furent confrontés aux mêmes problématiques de la traduction et il en fut pour les traducteurs des œuvres de Mistral comme pour les traducteurs des œuvres de n'importe quel autre écrivain. Entre la traduction littérale ou au mot à mot que se permit un nombre très réduit de traducteurs, dont Mistral lui-même, et ce qu'Umberto Eco appelle « la négociation », les stratégies de traduction furent variées comme on peut le deviner. L'écrivain et traducteur italien nous rappelle :

« On ne dit jamais la même chose, on peut dire *presque* la même chose... Ce qui fait problème, ce n'est pas tant l'idée de la même chose, ni celle de la même chose, mais bien l'idée de ce presque. »⁷

Au-delà du plaisir que peut prendre le bibliophile à collectionner les traductions mistraliennes, c'est un plaisir tout aussi grand que peut prendre le mistralien à suivre certains mots, certaines expressions, certaines idées d'une traduction à l'autre. En quelque sorte, d'évaluer le *presque* dont parle Umberto Eco. Je me bornerai à quelques exemples.

– En commençant par l'onomastique. Comment traduire MIREIO lorsque l'on sait que le prénom a été inventé par Mistral, tout comme MAGALI ou CALENDAU ? Concernant l'onomastique, on sait par les correspondances qui nous sont parvenues à quel point Mistral fut attentif au nom de ses héros, voire des lieux dans les traductions qui lui étaient proposées. Ainsi écrivait-il à August Bertuch :

« Dans la version du Bailli de Suffren, je vois que vous avez adopté en allemand la forme française, le Bailli de Suffren. Si le mot équivalent n'existe pas en allemand, pourquoi ne pas verser dans votre traduction Lou baile Sufren ? Ainsi des noms propres Toulon, Antibes, qu'il vaudrait mieux conserver dans leur forme provençale que dans celle du français. »⁸

Témoin aussi le récit que nous livre Mario Chini, le premier traducteur italien de *Mirèio*, qui dut invoquer le fait que l'œuvre, adaptée depuis longtemps en Italie à l'opéra sous le titre de *Mirella*, ne pouvait apparaître sous un autre nom. L'avis de Mistral fut suivi dans la majorité des cas (Annexe 2).

– Comment traduire un MAS ou une CHATO, voire une CHATOUNO lorsque l'on est étranger à la Provence ? Et même lorsque l'on est un Provençal, est-ce si facile que cela pour peu que l'on habite une partie de la Provence qui ne soit pas la Provence de Crau ou de Camargue ? Originaire de la Provence maritime, je dois avouer qu'il me fallut lire *Mirèio* pour savoir qu'un MAS n'était pas seulement cette construction néo-provençale des lotissements de la Côte d'Azur et qu'une CHATO n'avait chez Mistral comme chez tous les Provençaux de la Provence rhodanienne rien de félin. Certes, on pourra traduire le MAS ou la CHATO mais aucune traduction ne saura rendre exactement l'idée sinon en admettant une certaine tolérance. C'est sur cette tolérance perçue à travers certains mots, fortement ancrés linguistiquement et culturellement sur une aire réduite, que nous avons

7. U. Eco, *Dire presque la même chose*, p. 8

8. 2 février 1889, Coll. Privée.

voulu porter l'analyse en nous limitant aux langues qui nous étaient les plus intelligibles. Encore fallait-il pour cela revenir à la définition que Mistral donne de ces mots dans le rapport signifiant / signifié.

Dans la Provence de Mistral, le MAS est bien plus qu'une maison d'habitation ou un habitat rural ; ce sont aussi les terres qui en dépendent et qui en font un écosystème tout à fait singulier qui n'est pas exactement celui d'une simple ferme. On se rappellera la définition que Mistral en donne dans *Mirèio* lorsque Vincent demande à son père de le renseigner sur le *Mas di Falabrego* :

Quant fan d'araire,
 Au Mas di Falabrego, paire ?
 Sièis, respoundè lou panieraire.
 Ah ! 'cò's un tenemen di plus fort de la Crau !
 Tè, veses pas soun òuliveto ?
 Entre-mitan i'a quàuqui veto
 De vigno e d'amelié... Mai lou bèu, recoupè,
 (E n'i'a pas dos dins la coustiero !)
 Lou bèu, es que i'a tant de tiero
 Coume a de jour l'annado entiero,
 E tant coume de tiero, en chasco i'a de pèd !⁹

Ou encore, dans les *Memòri e Raconte* lorsqu'il évoque le Mas du Juge où il est né :

« La bastidasso ounte nasquère, en fàci dis Aupiho, toucant lou Claus-Crema, se ié disié lou Mas dóu Juge : un tenemen de quatre couble, emé soun proumié carretié, si ràfi, soun tout-obro, soun pastre, sa servènto, qu'apelavian la tanto, e mai o mens de mesadié, de journadié o journadiero, que venien ajuda pèr li magnan, pèr li saulage, la sègo, li meissoun, lis iero, li vendèmi, enfin pèr li semenço o bèn lis òulivado. »¹⁰

On remarquera, dans l'une comme dans l'autre des citations, qu'un mas n'a rien d'une bastide marseillaise que l'on aurait peut-être définie à travers le nombre de ses pièces d'habitation mais bien un TENAMEN, une exploitation que l'on définit par le nombre de sillons tracés par l'araire, par l'étendue des cultures de vignes, d'amandiers ou d'oliviers, les différents travaux qui s'y rapportent, les besoins en hommes et en animaux au quotidien : quatre couples de bêtes, un premier charretier, ses valets, son berger, sa servante...

L'annexe 3 nous montre comment l'idée de MAS liée à celle de FALABREGO, c'est-à-dire de MICOCOULE (puisque Mirèio habite au MAS DI FALABREGO) a été traduite. Pour ce qui est de FALABREGO, *Lotus celtica* (Lin.), on est en cohérence avec *lotus* (anglais), *Zürigel* (allemand), *Almezas* (espagnol et portugais), *bagolari* ou *olmi* (italien). On l'est beaucoup moins sur le MAS. De *farm* en anglais, on passe à l'allemand *Die Hof*, à l'espagnol *hacienda*, à la *masseria* pour l'italien, au *mas* pour le catalan, à la *granja* pour le franco-provençal et le portugais. *L'hacienda* espagnole ou la *masseria* italienne sembleraient les mieux convenir. Pour ce qui est du choix qui a été fait par les traducteurs italiens, *masseria* (s. f.) est la ferme, le domaine agricole, maison et terres, tenu par un *massaro* ou *massaio* (fermier) souvent du type métayer. On trouve en région *massaria* qui dérive de *massa*, ensemble de l'exploitation agricole. La forme *mas* avec passage au

9. F. Mistral, *Mirèio - Mireille*, « Combien fait-on de charrues, – au Mas des Micocoules, père ? – Six, répondit le vannier. – Ah ! c'est là un domaine des plus forts de la Crau ! / Tiens, ne vois-tu pas leur verger d'oliviers ? – Parmi eux sont quelques rubans – de vignes et d'amandiers... Mais le beau, reprit-il en s'interrompant, – le beau, c'est qu'il y a autant d'allées – comme a de jours l'année entière, – et dans chacune d'elles, autant comme d'allées sont de pieds d'arbres ! », p. 6.

10. « La vieille bastide où je naquis, en face des Alpilles, touchant le Clos-Créma, avait pour nom le Mas du Juge, un tènement de quatre paires de bêtes de labour, avec son premier charretier, ses valets de charrue, son pâtre, sa servante (que nous appelions la tante) et plus ou moins d'hommes au mois, de journaliers ou journalières, qui venaient aider au travail, soit pour les vers à soie, pour les sarclages, pour les foins, pour les moissons ou les vendanges, soit pour la saison des semailles ou celle de l'olivaison ». F. Mistral, *Memòri e Raconte - Mémoires et Récits*, p. 6-7.

masculin ne peut être qu'une simplification de *masseria*. Le mot de *mas* existe en italien ; mais c'est un terme de marine, une vedette, un lance-torpille. Sans rapport avec le sujet !

On pourra s'étonner que pour l'allemand, on ait négligé les termes de *Gut* ou de *Bauerngut*, voire de *Guthof* ou de *Betrieb* qui auraient été plus fidèles à l'idée de MAS. Peut-on raisonnablement parler d'une *Landhäuschen* c.à.d. au mot à mot en allemand « une petite ferme », le MAS de Mirèio qui compte 365 fois 365, soit 133 225 pieds d'oliviers ?

– Nous en arrivons au mot de CHATO (annexe 4) défini ainsi par Mistral dans une lettre à Gaston Paris :

« Pour le mot *chat*, *chato* (garçon, fille), je ne crois pas que le peuple qui l'emploie ait jamais eu l'idée d'un rapport quelconque avec les félins – qu'on dénomme *cat*, *catò*. *Chat*, *chato* se dit très sérieusement, très naturellement, sans ironie ni autre intention. Dans le Trésor, j'ai rapporté *chat*, *chato* au latin *catlaster*, *catulaster*, *catulastra* (garçon, fille) – où l'idée a pu exister primitivement. Il y a pourtant en piémontais le mot *Zetta* (d'où l'italien *Zittella*), signifiant jeune fille – qui rappelle de bien près la prononciation de notre *chato*. »¹¹

Qu'en ont fait les traducteurs ? Pour ce qui est de l'anglais et de l'allemand, on retrouvera des mots de même origine *maid* / *Magd* avec, pour ce qui est de l'allemand, les diminutifs en – *lein* ou – *chen*. Comme son équivalent anglais *maid*, *die Magd*, en allemand, quoique vieilli, est assez marqué, son emploi étant rural. *Das Mägdlein* est plus ancien et d'emploi plus rare et plus littéraire. *Daughter* et *Tochter* entretiennent la confusion entre la fille de la famille et la fille par opposition au garçon. Les Italiens ont été plus féconds dans leurs propositions : *fanciulla*, *vergine*, *ragazza*, *bimba*. *Ragazza* est l'équivalent féminin de *ragazzo*. C'est de tous les termes proposés celui qui a le moins vieilli et est encore usité de nos jours. *La ragazza* est la jeune fille (fam.), la petite amie, le flirt ou la fille (à côté du garçon), voire *la femmina* à côté du *maschio*. C'est la *signorina*. On retrouve ces valeurs si on se transporte au masculin. La *fanciulla* est la fillette, la petite fille pleine de candeur, d'inexpérience, d'ingénuité, d'innocence. C'est *una giovinetta* ou *giovanetta*. C'est une adolescente, *una donzella* (jeune et non mariée). Quand elle le sera depuis peu ce sera *una sposina* (prov. *nòvio*). Si elle est vierge ce sera *una vergine* ou *una pulcella*. Le terme de FANCIULLA est aujourd'hui inusité tout comme le seraient *la pupattola* ou *la bamboletta*. *La pupa'* est en langue populaire, *la bimba*, *la bambola*, *la bambina* dont on parle avec affection ; c'est la gosse, la mioche. Elle n'est pas encore adolescente. *La bimba* serait plutôt l'équivalent du provençal *chatouneto*.

On voit donc avec ces termes une fois de plus que tout est dans le « presque » d'Umberto Eco, dont nous parlions précédemment et que ce « presque » est en réalité fonction du registre de langue, de l'usage qui en est fait (usuel, précieux, littéraire), qu'il est fonction aussi du lieu d'origine du traducteur, de l'époque à laquelle il a traduit l'œuvre et du regard qu'il portait sur l'œuvre à l'aune de sa propre culture, voire de son intelligence de la langue source. Ainsi, toute traduction est-elle bien une nouvelle conceptualisation du réel.

D'autres exemples auraient pu mériter notre attention, comme celui du mot CALANCO employé dans *Calendau*, celui de RIGO, tout aussi spécifique, dans *Lou Pouèmo d'ou Rose*. Il serait intéressant aussi de voir comment certaines idées comme celle de LENGU MESPRESADO ou celles développées dans l'invocation de *Calendau* ont pu être transposées.

11. Lettre du 15 septembre 1894. J. Boutière, *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*, p. 223-224.

Il est temps de conclure et d'achever notre voyage à travers les résonances que les œuvres mistraliennes purent connaître çà et là à travers le monde. Nous n'avions nullement pour but de prétendre à l'exhaustivité pour ce qui est des traductions que nous avons présentées ; pas plus que de faire le tour des problèmes liés à la traduction de textes. Plus modestement, nous voulions montrer que découvrir les traductions de l'œuvre d'un écrivain, au-delà de l'ouverture à laquelle elles nous invitent, c'est entrer dans de nouvelles œuvres, porter un regard nouveau sur les langues mais aussi et peut-être surtout, sur l'œuvre elle-même et sur sa propre langue ; rejoignant en cela la didactique des langues qui nous explique qu'un détour par une, voire plusieurs langues, contribue à nous permettre de mieux comprendre le fonctionnement de notre propre langue et surtout d'en apprécier le génie et les subtilités. C'était enfin une manière de conjuguer littérature et linguistique et, en cela, l'œuvre de Frédéric Mistral, œuvre de poète et de lexicographe, ne se prêtait-elle pas à l'étude à travers cette quête qui depuis Maillane et la Provence lui permit de gagner l'Universalité ?

Résumé

Après avoir tenté de dresser un inventaire des principales traductions de l'œuvre de Frédéric Mistral en langues étrangères, de l'allemand et de l'anglais... au catalan, à l'espagnol, à l'italien, au roumain jusqu'au japonais et au russe, l'article s'efforce de suivre à travers quelques mots empruntés à *Mirèio*, l'œuvre première du poète, l'évolution sémantique qu'ils ont pu connaître dans leurs différentes traductions, et d'analyser les difficultés rencontrées par les traducteurs, qui, pour beaucoup, n'avaient aucune connaissance du provençal.

Bibliographie

BOUTIÈRE Jean, *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*, Paris, Didier, 1978.

ECCO Umberto, *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Paris, Grasset, 2007.

MISTRAL Frédéric, *Mirèio – Mireille*, Avignon, Roumanille, 1859.

MISTRAL Frédéric, *Moun Espelido Memòri e Raconte – Mes Origines Mémoires et Récits*, Paris, Plon, 1906.

NIGGELER Henri, *Essai de bibliographie sélective, chronologique et iconographique des éditions de l'œuvre de Mirèio – Mireille*, Aix-en-Provence, Li Venturié Escolo Félibrenco, 2000.

MOUCADEL Henri, *Dans la boîte aux lettres de l'auteur de Mirèio*, Maillane, chez l'auteur, 2009.

RITTER Eugène, *Le Centenaire de Diez suivi de Lettres adressées à Victor Duret par Roumanille*, Genève, Librairie Georg et Cie, 1894.

VÉRAN Jules, *La Jeunesse de Frédéric Mistral et la belle histoire de « Mireille »*, Paris, Éditions Émile-Paul Frères, 1930.

Illustrations

Annexe 1 : les traductions par langues et par œuvres [entre crochets, les traductions partielles].

	Mirèio	Calendau	Lis Isclo d'Or	Nerto	La Rèino Jano	Lou Pouèmo dou Rose	Memòri e Raconte	Lis Oulivado
Anglais	3	1				1	2	
Allemand	5	1	[2]	1 + [1]			3	1
Alsacien (Sundgau)			1					
Arménien	1		1				[1]	1
Basque	1							
Breton				1				
Catalan	2	1	2	2	1	2	1 + [1]	1
Chinois	1							
Croate	[1]	[1]						[1]
Danois	1						1	
Espagnol	3	3	1	2	2	1	2	1
Esperanto	[1]					1		
Finnais	[1]							
Français	3 + [2]	1	1	1	1	1	1	1
Franco-provençal	1							
Italien	5	2	1		1	1	1	
Grec	[1]							
Hongrois	1							
Japonais	1						1	
Néerlandais	1							
Polonais	2						1	
Portugais	3	1		1				
Roumain	2	1	1		1	1		
Russe	1							
Slovène	1							
Suisse allemand	1							
Suédois	2					1		
Tchèque	1		[1]					
Ukrainien	1							
	43 + [6]	11 + [1]	8 + [3]	8 + [1]	6	9	14 + [2]	5 + [1]

Annexe 2 : Mirèio et Vincèn à travers les langues.

anglais	allemand	espagnol	portugais	italien	franco-provençal	catalan
Mirèio	Mireia Mirèio Mirejo Mireille	Mireya Mirèio	Mireio Miréia	Mirella	Muereglie	Mireia
Vincen	Vincenz Vincèn Vincent	Vicente Vincèn	Vicente	Vincenzo	Vincen	Vicent
néerlandais danois suédois	basque	slovène	hongrois	tchèque	polonais	esperanto
Mirèio	Mireio	Mireja	Mirèio	Mirèio	Mirejo	Mirejo
Vincèn	Bikendi	Vincenc	Vince	Vincèn	Wicek	Vincent

Annexe 3 : Lou Mas di Falabrego (Mirèio, Chant premier).

anglais	allemand	espagnol	portugais	italien	franco-provençal	catalan
Falabrego-mas Lotus-farm	Der Zirgelhof Der Zürgelhof Die Falabrego-Farm Der Hof des Zirgelbaums Das Landhäuschen	La Granja El Mas La Masia de las Almezas hacienda	A Herdade das Almezas A Granja das Almezas	La Masseria degli Olmi Il Mas dei Bagolari La Masseria dei Bagolari La fattoria degli olmi	La Grange delle Falabregue	Els Mas dels Lledons

Annexe 4 : la Chato (Cante uno chato de Prouvènço, *Mirèio*, chant premier).

anglais	allemand	espagnol	portugais	italien	franco-provençal	catalan
maid	Kind	niña	rapariga	fanciulla	figlietta	jove
maiden	Mägdlein	zagala	môça	verGINE	figlie	donzella
daughter	Mädchen	chica	mocinha	ragazza	puetsueta	
	Maid	chiquilla	menina	bimba		
	Tochter	Moza	filha			
		muchacha				
		hija				